

Arsenic et boutons de manchette

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

**ARSENIC
ET BOUTONS
DE MANCHETTE**



J. D. CARR

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

créée par ALBERT PIGASSE

LA MAISON DE LA PESTE

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le Marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros, le D^r Gideon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G.K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La Chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le Secret du gibet*, etc.) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE
LA MAISON DU BOURREAU
LA MORT EN PANTALON ROUGE
JE PRÉFÈRE MOURIR
LE NAUFRAGÉ DU TITANIC
UN FANTÔME PEUT EN CACHER UN AUTRE
MEURTRE APRÈS LA PLUIE
LA MAISON DE LA TERREUR
L'HOMME EN OR
SERVICE DES AFFAIRES INCLASSABLES
PATRICK BUTLER À LA BARRE
TROIS CERCUEILS SE REFERMERONT
LA FLÈCHE PEINTE
LE LECTEUR EST PRÉVENU
LE GOUFFRE AUX SORCIÈRES
LA POLICE EST INVITÉE
MORT DANS L'ASCENSEUR
LES MEURTRES DE BOWSTRING
LE RETOUR DE BENCOLIN
LE MEURTRE DES MILLE ET UNE NUITS
PASSE-PASSE
EH BIEN, TUEZ MAINTENANT !
À RÉVEILLER LES MORTS

DANS LE CLUB DES MASQUES :

LE FANTÔME FRAPPE TROIS COUPS

John Dickson Carr

ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTE

Traduit de l'anglais par Benoît-Fleury



Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original :

THE PUNCH AND JUDY MURDERS

© JOHN DICKSON CARR, 1937, ET

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1989.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour
tous pays.

LE MARIÉ PART EN VOYAGE

Remis le lundi 15 juin à 13 heures :

KENWOOD BLAKE, 58 BURY STREET, LONDRES S.W.L. – VOUS ATTENDS HOTEL IMPÉRIAL TORQUAY IMMÉDIATEMENT. EXPRESS QUITTE PADDINGTON 15 H 30 URGENT. – MERRIVALE.

Remis le même jour à 13 h 35 :

SIR HENRY MERRIVALE, HOTEL IMPÉRIAL, TORQUAY.

— ÊTES-VOUS FOU ? AU CAS OÙ AURIEZ OUBLIÉ VOUS RAPPELLE ME MARIE DEMAIN MATIN. TOUT AUSSI URGENT. — BLAKE.

Le télégramme suivant, remis à 14 h 10, était rédigé dans un style plus libre. Le patron l'avait évidemment téléphoné à chaud, sans souci d'économie ni de cohérence :

FICHEZ-MOI LA PAIX AVEC VOS HISTOIRES ET PRENEZ CE TRAIN. M'ARRANGERAI POUR QUE SOYEZ REVENU A TEMPS POUR LE SACRIFICE PUISQUE DOIS MOI-MÊME Y ÊTRE PRÉSENT MAIS ABSOLUMENT INDISPENSABLE QUE VENIEZ ICI. NÉCESSITÉ IMPÉRIEUSE QUE VOUS SOYEZ BUTLER. – MERRIVALE.

Un être doué d'esprit philosophique doit s'attendre à ce que tous les diables de l'enfer viennent lui mettre des bâtons dans les roues la veille de son mariage. C'est fatal. Ainsi vont les affaires humaines. Nous étions déjà, Evelyn Cheyne et moi, bien payés pour le savoir. Donc, en cet après-midi de juin chaud et brumeux, alors que je puisais quelque réconfort au fond d'un verre, il m'apparut que ce télégramme – pour une raison inconnue, et moins de vingt-quatre heures avant mon mariage – m'enjoignait de me rendre à Torquay pour y être *butler*, c'est-à-dire maître d'hôtel.

Ceci se passait un peu plus d'un an après la curieuse affaire du Château de l'Ile, affaire qui nous avait amenés, Evelyn Cheyne et moi, au mariage. Il n'y avait pas eu mauvaise volonté de notre part : la vraie raison de ce retard, celle qui aujourd'hui encore rendait la simple idée de la cérémonie si angoissante pour nous deux, c'était la crainte que nous inspiraient les parents d'Evelyn.

Dire que nous les redoutions comme le feu serait injuste et donnerait d'eux une impression fausse. Le major général Sir Edward

Fortescue Cheyne était un très brave type, bien disposé à mon égard. Lady Cheyne, qui avait la larme facile, était telle qu'on pouvait se l'imaginer. Mais songez à ce que leurs noms vous suggèrent : vous y êtes. Quand on leur annonça la nouvelle, Lady Cheyne versa quelques larmes et le général déclara d'un ton bourru qu'il croyait pouvoir me confier le bonheur de sa fille. Ils tenaient dur comme fer à ce que tout se passât selon les rites. Le général avait organisé un mariage solennel à mi-chemin entre le défilé de la Victoire et les funérailles d'Henriette d'Angleterre. Inutile de dire qu'Evelyn et moi en étions malades d'avance. Le général alla même jusqu'à faire venir tout exprès du Canada un de ses anciens condisciples, maintenant pasteur en renom, ou évêque, ou quelque chose d'approchant, pour célébrer l'office. Je préférerais ne pas penser à ce qui arriverait si par malheur je ne me trouvais pas là à 11 h 30 précises, le mardi matin.

Le télégramme de H.M. ne présageait donc rien de bon.

Finissant par où j'aurais dû commencer, je bondis sur le téléphone et demandai la communication avec Torquay Mais H.M. n'était pas à l'hôtel, et n'avait laissé aucun message. Alors j'appelai Evelyn. Ma fiancée, d'habitude si enjouée, avait le moral presque aussi bas que moi.

— Ken, il me semble que ça se présente mal.

— Assez mal, en effet.

— As-tu vraiment l'intention de partir ? Je veux dire... je sais bien que le patron a fait énormément pour nous, et je ne vois pas comment tu pourrais le laisser tomber, mais enfin... crois-tu que ce soit...

Elle voulait dire : « Penses-tu que ce soit du travail pour le Service de Renseignements de l'Armée ? »

Il faut d'ordinaire un bien puissant motif pour arracher Sir Henry Merrivale, qui dirige ce réseau, à son bureau du ministère de la Guerre et pour l'amener à se déplacer. L'effort écrasant que constitue pour lui le simple trajet de son bureau à son domicile suscite déjà de sa part un long poème de récriminations épiques. Sa présence à Torquay annonçait donc une affaire d'importance. En outre, je n'avais plus aucun contact officiel avec son service ; et Evelyn, qui autrefois y avait été attachée elle aussi, avait donné sa démission depuis plus d'un mois.

— Alors, pourquoi moi, dis-je, quand il a sous la main trente-six personnes plus intelligentes ? Et justement aujourd'hui ! Pour commencer, il faut que je décommande le dîner de ce soir, et je vais me mettre tout le monde à dos. D'autre part, j'ai l'impression que ça sent le roussi. Chaque fois que H.M. s'avise de s'extirper de son bureau

et de m'entraîner avec lui, je finis toujours avec la police à mes trousses.

— Tu y vas tout de même ?

— Comment faire autrement, ma jolie ? J'y suis bien obligé. Souviens-toi : le jour où je me suis mêlé d'une affaire qui ne me regardait pas, c'est H.M. qui m'a tiré du pétrin...

Il y eut un silence, pendant lequel Evelyn sembla rêver. Puis le téléphone émit comme un faible gloussement de plaisir.

— C'est vrai. Et nous nous sommes bien amusés, ce jour-là. Laisse-moi partir avec toi. Ken. Comme ça, si nous ne sommes pas revenus à temps, nous serons dans le même bain toi et moi, nous pourrons toujours nous marier auprès de n'importe quel bureau d'état civil. J'aimerais mieux cela d'ailleurs...

— Mais ton père ?

— Oui, tu as raison, admit-elle avec une soumission suspecte. Il n'y a pas moyen de couper aux grandes orgues ni aux tapis rouges. Sinon, qu'est-ce que je vais entendre ! Mais que manigance H.M., à ton avis ? Tu savais qu'il était à Torquay ? Quelqu'un était-il au courant de son voyage ?

Je réfléchis.

— Oui. Je savais qu'il avait quitté Londres. Par contre, personne ne semble au courant de ses allées et venues. Samedi dernier, un Américain nommé Stone était à sa recherche. Il est allé au ministère de la Guerre, mais là on n'a pas pu, ou pas voulu le renseigner. Alors il est allé dénicher Masters à Scotland Yard. Comme Masters ne savait rien lui non plus, il s'est empressé de me refiler le Stone en question.

— Stone ? répéta Evelyn. Qui est ce Stone ? Tu sais ce qu'il voulait à H.M. ?

— Non. Il avait l'air d'un détective privé. Mais j'étais trop occupé pour m'intéresser à lui. Evelyn, tu es sûre que ça te serait égal si...

— Bien sûr, mon chéri. Tout ce que je regrette, c'est de ne pouvoir partir avec toi. Mais, pour l'amour du Ciel, tâche d'être de retour à temps. Sinon, tu imagines ce qui se passera ?

Je l'imaginai : je serais très probablement obligé d'arracher sa cravache des mains du général et forcé de m'asseoir sur lui dans l'escalier du club.

Je raccrochai, après des adieux au cours desquels Evelyn, au bord des larmes, m'adjura de prendre garde, et j'entrepris de décommander par téléphone les rendez-vous de la soirée. Ce fut un beau gâchis, et Sandy Armitage, qui devait être mon garçon d'honneur, était dans une

furéur noire. Quand je m'engouffrai dans un taxi – sans même emporter une brosse à dents, il était 15 h 20 passées et j'atteignis la gare de Paddington juste à temps pour sauter dans le train qui sifflait déjà. J'eus la chance de trouver un compartiment vide et je m'assis dans un coin pour rassembler mes idées.

Pendant que je racontais à Evelyn la visite de Stone, un souvenir troublant m'était revenu à l'esprit. Stone avait foncé chez moi pour me demander où se trouvait Merrivale mais, sous ses airs candides, il m'avait paru bien informé. Il semblait avoir l'appui total du ministère de la Guerre. C'était donc qu'il avait de sérieuses lettres de créance. Cependant, un fait ressortait de la prudente conversation de Stone : H.M., avait-il dit, « se comportait étrangement ».

M^r Johnson Stone était un homme trapu, grisonnant, aux bons yeux souriants derrière un pince-nez sans monture, et à la mâchoire exceptionnellement imposante. À force de chercher H.M. à travers Londres, il avait atteint un joli degré d'exaspération.

— On m'a raconté, dit-il avec un regard en coin, que votre chef est un type plutôt bizarre. Il paraît qu'il se balade déguisé maintenant.

Cette affirmation me parut extravagante. Je flairai aussitôt quelque supercherie dont Stone avait été la victime. Je fis le serment que l'on avait rarement vu le chef du Service de Renseignements, ou l'un quelconque de ses subordonnés, se promener sous un déguisement. Mal convaincu, Stone s'en alla en marmonnant que cette affaire était très louche : ce qui était bien mon avis. Que diable pouvait manigancer le vieux filou ?

Mon train devait arriver à Torquay à 19 h 38. Le voyage fut pénible. J'étais accablé de chaleur, de poussière et d'inquiétude. Cependant, lorsque nous eûmes atteint les bois épais et le sol rougeâtre du Devon, puis longé la mer pendant des kilomètres, je commençai à éprouver quelque apaisement. Je changeai de train à Moreton Abbot, et arrivai juste à l'heure en gare de Torquay, par une claire soirée éventée de brise marine. Comme, à la sortie, je cherchais du regard une voiture de l'hôtel Impérial, une longue Lanchester bleue vint se ranger près du trottoir. Le chauffeur était penché sur le volant et, à l'arrière, les mains croisées sur le ventre, H.M. trônait avec dignité. Je faillis ne pas le reconnaître, à cause de son chapeau.

Il portait un resplendissant couvre-chef de toile claire, en forme de panama, orné d'un ruban bleu et blanc, dont il avait rabattu les bords. Je reconnaissais son ample corpulence de quatre-vingt-dix kilos, ses lunettes perchées au bout de son large nez, sa bouche aux coins tombants et l'expression d'extraordinaire malveillance répandue sur son visage de marbre. Mais nul, en vingt ans, je crois, ne l'avait jamais

vu sans son inséparable haut-de-forme qui lui avait été offert, prétendait-il, par la reine Victoria. Toujours est-il que ce spectacle était d'un comique irrésistible. Je commençai à entrevoir la vérité sur le fameux déguisement.

— Enlève ça ! dis-je du coin de la bouche. On t'a reconnu !

Ces mots galvanisèrent soudain H.M. Il se tourna vers moi avec une fureur sourde, mais effrayante.

— Vous aussi ! hurla-t-il. On ne peut plus compter sur personne, alors ! Si j'entends encore ne fût-ce qu'une seule allusion aux déguisements, fausses barbes et autres âneries, je... D'abord, qu'est-ce qu'il a ce chapeau ? Hein ? Qu'est-ce que vous lui reprochez ? Moi, je le trouve très bien, ce chapeau.

H.M. découvrit alors un crâne chauve, luisant au soleil couchant, contempla son couvre-chef avec indulgence, le tourna entre ses doigts, et s'en recoiffa derechef. Le sentiment d'indignation que lui inspirait tant d'injustice s'exhala en un flot d'imprécations :

— N'ai-je pas le droit d'être au frais si ça me chante ? N'ai-je pas le droit de...

— Trêve de discussions, dis-je. Me voici. Je me marie demain matin à 11 heures 30. Alors, liquidons cette affaire.

— Bon !... Eh bien, dit H.M., se frottant le menton d'un air coupable, nous serons rentrés à temps. A-t-on idée, aussi, de se marier à un moment pareil ! Maintenant, Charley, vous pouvez disposer, dit-il au chauffeur. M. Butler nous ramènera. Ken, vous vous appelez Robert T. Butler. C'est un nom qui vous dit quelque chose, non ?

En effet, ce nom fut pour moi une révélation :

— 1917 ! m'écriai-je. (Le passé surgissait dans ma mémoire.) Septembre ou octobre !... Hogenauer...

— Bon ! grommela H.M.

Je grimpai sur le siège du chauffeur et H.M., avec force jurons, s'installa près de moi. Il me fit prendre le trajet de l'autobus de Babbacombe pour sortir de la ville. Je sentais que, sous son ronchonnement, il était très ennuyé, et il le prouva en abordant tout de suite le sujet.

— L'affaire remonte à plus de quinze ans, commença-t-il. Ça ne nous rajeunit pas. J'espérais tout de même que vous vous en souviendriez... Vous jouiez alors le rôle d'un certain Robert T. Butler, de New York, grogna-t-il, l'air buté. Vous étiez un hors-la-loi américain, ayant violemment pris parti pour les Allemands au cours de la guerre, et qui travaillait plus ou moins pour leur Service Secret.

Vous étiez chargé d'une enquête sur Paul Hogenauer. Ce Hogenauer nous a occasionné force migraines. La question était de savoir s'il était bien ce qu'il prétendait être, un brave sujet britannique, fils d'un père allemand naturalisé et d'une mère anglaise..., ou bien s'il était embarqué, avec ce type qu'ils appelaient « L », dans une affaire qui lui aurait valu douze balles dans la peau dans les fossés de la Tour de Londres. Vous vous souvenez, maintenant ?

— Je ne me souviens pas de ce « L », dis-je. Mais de Hogenauer, oui, parfaitement. Je me rappelle même qu'il a été blanchi. Ce n'était pas un espion. Il était sincère.

H.M. acquiesça d'un signe de tête. Il porta ses mains à ses tempes et les frotta lentement, toujours avec le même regard terne.

— Bon... Maintenant, considérons un instant le cas de Paul Hogenauer. Ken, cet homme était, et il est encore, une espèce de génie. Quand vous l'avez connu, il avait environ trente-cinq ans et déjà, on lui avait offert une chaire de physiologie à Breslau. Puis, il se mit à bricoler dans la psychologie. Chaque semaine il se découvrait une nouvelle marotte. Il était un as aux échecs, et très habile à déchiffrer les codes secrets. En outre il était chimiste. Il ne lui restait pas grand-chose à apprendre concernant la gravure, les encres et les teintures. C'est pour ça que Whitehall tenait à le garder sous la main, du moment qu'il n'était pas un espion allemand. Par-dessus le marché, voyez-vous, c'était une âme simple, presque trop pour être honnête, à moins que... Bref, mon petit, voilà justement ce que je veux savoir ! Voilà ce qui me tourmente !

H.M. se renfroga. Je ne voyais toujours pas en quoi tout cela me concernait, et je le lui dis.

— Il a été blanchi, c'est vrai ! Et je suis quasi certain qu'il n'y a pas eu de tromperie là-dessous. Mais, continua H.M., tout de suite après ça, qu'est-ce qu'il fait ? En octobre 1917, il quitte notre pays pour la Suisse. Bon. Nous le laissons faire. Environ un mois plus tard, nous recevons de lui une jolie lettre bien polie, longue comme votre bras et confuse comme votre cervelle, où il nous expose ses projets : la moitié de son cœur (ce sont ses propres termes) est à l'Allemagne. Il entre dans ce petit bureau de la Königsstrasse où l'on déplace des drapeaux sur des cartes, où l'on décode des lettres et où l'on tâche de pincer les espions alliés. Il agit selon sa conscience, déclare-t-il. Cela dit, je parierais mon dernier sou qu'il n'a jamais soupçonné la surveillance dont il était l'objet en Angleterre, et aussi qu'il n'a jamais fait de sale boulot ici. Alors, pourquoi cette sincérité ? Qu'est-ce qui a tout d'un coup fait battre son cœur pour l'Allemagne après trois ans de guerre ? Voilà le fond de la question : peut-on avoir confiance en lui ?

J'essayai de rappeler mes souvenirs de ce temps-là, et me représentai un petit homme doux, déjà chauve, au manteau noir luisant, à la cravate en lacet de soulier... 1917 ! J'avais, à cette époque, tout du blanc-bec, et je me rappelle m'être comporté de façon plutôt méprisante à son égard. Depuis, je me suis plus d'une fois demandé si Paul Hogenauer n'avait pas, par hasard, souri discrètement.

— C'est passionnant, concédai-je. Cependant, je ne vois toujours pas ce que je viens faire là-dedans. Je suppose que Hogenauer est actuellement en Angleterre ?

— Exactement, grommela H.M. Depuis huit ou neuf mois. Écoutez-moi, Ken. Il se trame quelque part une affaire ténébreuse et gigantesque, une affaire qui me dépasse. Hogenauer y joue un rôle. Je ne veux pas dire qu'il fasse la sale besogne, mais il sait qui la fait. Ou alors... Enfin, Charters et moi sommes tombés en plein sur le pot aux roses.

J'émis un petit sifflement.

— On dirait une assemblée du vieux clan. Vous voulez parler du colonel Charters ?

— Oui. Officiellement, il n'est pas dans le coup, bien entendu. Il y a belle lurette que Charters n'est plus en liaison avec le Service : il est maintenant commissaire central du comté. Hogenauer est venu se jeter dans ses jambes ; là-dessus, Charters a envoyé un mot au patron. Et voilà ! C'est chez Charters que nous allons maintenant.

Nous avions abandonné la grand-route Torquay-Babbacombe pour un chemin de terre rouge en bordure de la côte. Devant moi et à ma droite, les falaises de Babbacombe dégringolaient à pic vers une plage de galets festonnée d'écume. La mer était gris-bleu, la plage d'un blanc aveuglant, les falaises tachetées de vert sombre. H.M. indiqua un bungalow construit dans le style sud-africain, isolé au sommet du promontoire vers lequel nous nous dirigeons. Aucune autre maison aux environs, sauf une, plus petite et plus sobre, en brique rouge, à quelque cent mètres, et séparée du bungalow par un court de tennis. Sur la porte, une plaque de cuivre étincelait au soleil couchant. Cette plaque portait le nom d'un docteur. Nous nous dirigeâmes vers l'entrée du bungalow ombragée de lauriers.

— Il s'agit de savoir, dit H.M. en regardant droit devant lui, si non seulement Hogenauer est digne de confiance, mais encore s'il a toute sa raison. Je vous ai parlé de son agitation et de ses perpétuelles marottes. Eh bien, mon garçon, il en a une extrêmement bizarre en ce moment : la manie des fantômes.

— Il est devenu adepte du spiritisme ?

— Non. Il ne s'agit pas de ça. Hogenauer prétend avoir découvert une théorie scientifique qui expliquerait, preuves à l'appui, les faits et gestes de tous les fantômes de la création. Il aurait aussi trouvé je ne sais quoi sur la faculté de se transporter à travers l'espace, invisible, tel Albertus Magnus. Conclusion : ce type est ou un timbré, ou un fumiste, ou un génie. À vous de répondre. Ken.

2

LE POT DE FLEURS À L'ENVERS

J'observai H.M. Il était parfaitement sérieux. Le visage impassible, il conservait, dans ses yeux mi-clos, ce regard terne et sardonique que je ne parvenais pas à interpréter. Nous nous arrê tâmes devant la véranda du bungalow. Dans l'allée stationnait une Hillman bleue.

Le colonel et M^{rs} Charters nous attendaient sur le pas de la porte. Charters et moi ne nous étions pas revus depuis le temps où il était le bras droit de H.M. et presque son rival. Les années ne l'avaient pas épargné. Il avait gardé sa sveltesse, sa rigidité, ses manières sèches et courtoises, mais ses yeux avaient une expression soucieuse. Il avait l'air de quelqu'un qui a raté les bonnes occasions et qui s'en rend compte. Sa tête allongée, aux cheveux d'un gris terne, était tondue de près ; ses yeux du même gris terne étaient aimables mais las, et je le soupçonnai d'avoir des ennuis avec son dentier. Ses vêtements civils n'offraient plus cette élégance méticuleuse dont j'avais gardé le souvenir ; cependant, d'instinct, je l'appelai « mon colonel », comme si nous étions revenus aux jours d'autrefois. M^{rs} Charters, une petite femme boulotte et souriante en robe imprimée, s'empressa pour nous recevoir.

— On vous joue une sale blague, Blake, dit Charters, en vous entraînant de force dans l'aventure à la veille de votre mariage. Sacrez, tempêtez, mais écoutez ceci : Merrivale et moi considérons que vous êtes l'homme de la situation. (L'étreinte de sa main osseuse était cordiale, mais le son de sa voix trahissait son trouble.) Venez par ici, ajouta-t-il.

Il nous guida vers le fond de la maison, sous une autre véranda qui donnait sur la mer au scintillement déjà voilé d'ombre. Une brise fraîche voletait doucement. Il y avait de confortables fauteuils d'osier et, sur la table, des bouteilles et une coupe remplie de glace. Charters en saisit un cube et, comme perdu dans ses réflexions, le laissa tomber dans un verre. Son regard se porta par-dessus la balustrade de la véranda, loin là-bas, sur le pied des falaises escarpées, où les têtes des baigneurs pointillaient l'écume.

— Le coin est paisible, dit-il. Dieu le préserve ainsi ! Je croyais, quand nous avons pincé Willoughby la semaine dernière, que nous avions atteint le comble de l'animation que l'on puisse trouver dans le Devon.

De la tête, il indiqua une fenêtre, celle de son bureau, où l'on devinait la présence d'un grand coffre-fort. Je ne comprenais pas le sens de son allusion à Willoughby, ni son regard vers le coffre, et j'eus le tort impardonnable de ne pas lui demander d'explications.

Repris par sa nervosité, Charters continua :

— Pourtant, il ne s'agissait que d'un délit banal. Jamais je n'aurais pensé que... Lui avez-vous raconté, Merrivale ?

— Je lui ai dit que Hogenauer était ici, c'est tout, grommela H.M.

— Et, ajoutai-je, qu'il travaillait à un truc quelconque devant lui permettre de se rendre invisible et de traverser les airs. Voyons, mon colonel, vous ne m'avez pas fait parcourir quelques centaines de kilomètres pour me raconter des balivernes ?

Charters laissa choir un second cube de glace dans son verre.

— Voici ce dont il s'agit, dit-il. Il y a trois semaines environ, j'ignorais encore la présence de Hogenauer en Angleterre, et à plus forte raison à une dizaine de kilomètres de chez moi. En arrivant ici, avez-vous remarqué une petite maison de brique ? Oui ?... C'est un certain D^r Antrim qui l'occupe. Assez jeune, brave type. Sa femme, charmante, sympathise avec la mienne. Nous sommes, lui et moi, devenus amis et nous nous retrouvons souvent chez l'un ou chez l'autre. Un soir, Antrim arrive ici avec des nouvelles.

Il venait de rencontrer une de ses vieilles connaissances – Antrim a fait ses études en Allemagne – dont il vantait les mérites scientifiques. C'était Hogenauer !

— Antrim brûlait de me le présenter. Mais ça ne s'est pas fait. Je n'ai pas avoué à Antrim que je connaissais déjà Hogenauer, et celui-ci s'est apparemment gardé de faire allusion à nos rapports passés. Dès qu'il a su que j'étais ici, il a espacé ses visites au D^r Antrim, bien que sa santé soit médiocre. J'ai tout de suite alerté le commissariat. Hogenauer est enregistré au bureau des étrangers et, depuis l'automne dernier, il habite une petite villa de banlieue pas loin d'ici, à Moreton Abbot. Enfin, je l'ai fait surveiller.

Charters s'interrompit pour nous servir des gin bien tassés. Un peu de son ancienne acuité, de son ancienne résolution avait reparu quand il avait commencé à exposer les faits. Il s'assit sur la balustrade, les bras croisés.

— Hogenauer a mené jusqu'ici une vie normale, sauf sur un point : tous les deux jours, à 8 heures du soir, il s'enferme à clef dans son petit salon. Il y reste jusqu'à 9 heures, et quelquefois beaucoup plus tard. Les fenêtres sont munies de volets de bois à l'ancienne mode. L'homme que j'ai placé en sentinelle, le sergent Davis, a tenté de

s'approcher. Un soir, il escalade le mur du jardin, rampe jusque sous la fenêtre et regarde par les fentes du volet. Et voici ce qu'il raconte : la pièce, plongée dans l'obscurité, était cependant remplie de petites étincelles, papillotant autour de quelque chose comme un pot de fleurs à l'envers.

H.M., qui avait sorti sa pipe de sa poche, battit lentement des paupières. Avec son panama rabattu, il avait l'air d'un sale gosse.

— Zéro partout, dit-il. Voyons, mon vieux, ce sergent Davis, est-il ?...

— Il est absolument sûr. D'ailleurs, vous pouvez lui parler vous-même.

— Et les domestiques de Hogenauer ?

— Il n'en a qu'un, qui fait la cuisine et le ménage. Un nouveau, parce qu'il en a déjà mis deux à la porte, sous prétexte qu'ils étaient trop curieux.

— Pas d'amis ? D'amis intimes, je veux dire...

Charters s'essayait à ronger sa courte moustache.

— J'y arrive. Comme je vous le disais, mon attention était alors plutôt distraite par cette affaire Willoughby qui me donnait du travail par-dessus la tête. Voici ce que je sais : selon toute apparence, Hogenauer a quitté l'Allemagne après une querelle avec le gouvernement et, également selon toute apparence, il l'a quittée avec très peu d'argent en poche. Depuis qu'il vit à Moreton Abbot, il n'a eu qu'un ami à part Antrim, le seul homme qui lui ait jamais rendu visite. Et cet ami est Albert Keppel, anciennement von Keppel.

— Ah oui, le physicien, commenta H.M. Un crack, soit dit en passant. Ce Keppel, par suite d'un échange universitaire international, a été nommé pour un an à l'Université de Bristol, où il réside actuellement. Et c'est à Bristol que se trouvent les plus grandes usines d'aviation de toute l'Angleterre. Des équipes travaillent jour et nuit derrière des portes verrouillées, et à Dieu sait quoi.

Il décrivit dans l'air un cercle vague avec sa pipe. J'en profitai pour placer un mot :

— Je ne vois toujours pas ce que je viens faire là-dedans.

— « L » est en Angleterre, répliqua âprement Charters qui se mit à arpenter la véranda. (Il semblait revivre le passé.) Je suppose que vous avez entendu parler de « L ». Merrivale et moi le connaissons, tout au moins de nom.

— Mais pas de vue ?

— Non pas de vue. Homme ou femme ? On n'a jamais pu se mettre d'accord là-dessus. Tout ce que nous savons, c'est que « L » était le plus fiefé supôt de Satan qui ait jamais empoisonné le Service des Renseignements. Mon Dieu, Merrivale, vous souvenez-vous de 1915 ? Les tanks ? « L » a bien failli s'échapper avec ce renseignement. Voyez-vous, « L » n'était pas – n'est pas allemand, pour autant que nous le sachions. Il se peut qu'il soit anglais ou français. C'est une espèce de courtier international en secrets d'État, qui se soucie peu du râtelier auquel il mange. Il attrape au vol les tuyaux importants et les vend au plus offrant.

— Mais voyons, protestai-je, il est inconcevable qu'il puisse encore travailler plus de vingt ans après cette histoire ! Vous devez bien avoir quelques indices...

— Nous en avons, dit Charters d'un ton calme. Hogenauer nous a offert de nous dire qui est « L ».

Il y eut un silence. La lumière baissait et tournait au violet, allongeant l'ombre des falaises. Dans la maison, une pendule sonna 8 h 15. Le long visage de Charters, ascétique dans sa maigreur osseuse, était maintenant aussi perplexe que celui de H.M.

— Il y aura ce soir une semaine, continua Charters, que Hogenauer est venu me trouver ici, seul. C'était la première fois que je le voyais face à face depuis l'époque où nous le surveillions. Nous sommes peu nombreux dans la maison : ma femme, mon secrétaire, la bonne et moi. Ce soir-là, ils étaient tous sortis. J'étais seul. L'inspecteur Daniels, qui passe quelquefois ici le soir pour vérifier des rapports, venait de partir. J'étais assis là, dans mon bureau (Charters indiqua la fenêtre de la pièce que j'avais déjà remarquée auparavant), à une table près de la fenêtre ouverte, la lampe allumée. Il faisait très chaud et la fenêtre était ouverte. Tout à coup, je lève les yeux de mes papiers, et qu'est-ce que je vois ? Hogenauer, là, debout de l'autre côté de la fenêtre, qui me regardait.

— C'était très bizarre... (Charters prit Merrivale à témoin.) Vous dites souvent que je n'ai pas beaucoup d'imagination. Toujours est-il que je n'avais pas entendu l'homme approcher : j'ai simplement levé la tête, et je l'ai vu là, ou du moins ce qu'on voyait de lui au-dessus de l'appui de la fenêtre. Je l'ai reconnu sur-le-champ. Il n'avait pas beaucoup changé, malgré son air malade. Il était aussi chétif, et ses traits aussi anguleux qu'autrefois, mais sa peau, sur l'arête du nez, semblait un papier huilé. J'ai vu des gens en proie à une attaque de malaria : ils avaient des yeux exactement semblables aux siens. Il me dit bonsoir et puis, comme si de rien n'était, il enjamba la barre d'appui, entra dans la pièce, enleva son chapeau et s'assit en face de

moi. Puis il déclara : « J'ai un secret à vous vendre pour deux mille livres. »

Charters nous regarda tous deux d'un air goguenard.

— Naturellement, j'ai dû feindre de ne pas le reconnaître. Il me contredit avec beaucoup de douceur : « Mais si, vous me connaissez. Un jour, je vous ai écrit une lettre expliquant pourquoi je partais pour l'Allemagne, et pourquoi je ne pouvais pas dévoiler le procédé de teinture auquel je travaillais. À Berlin, nous connaissions tous les hommes de votre bureau qui luttaienent contre nous. »

— Bah ! renifla H.M., visiblement piqué.

— Du bluff ? dit Charters. Je ne le crois pas. J'ai pensé qu'il était peut-être fou. Enfin bref, il m'annonce que « L » est en Angleterre, offre de me dire qui il est et où le trouver, pour deux mille livres. Je lui réponds que je ne fais plus partie du Service, et lui demande pourquoi il ne se met pas directement en rapport avec vous. Il m'explique très calmement que s'il agissait ainsi, et que cela se sache, il lui en coûterait la vie. « Je veux ces deux mille livres, déclare-t-il, mais je ne tiens pas à risquer ma vie pour les avoir. » Alors je lui demande pourquoi il a un aussi pressant besoin d'argent. Il se met à me parler de son « invention », ou de son « expérience ». Merrivale vous a dit au sujet de cette invention ce que j'en sais moi-même. C'est à ce moment que j'ai commencé à le croire vraiment fou. J'étais dérouté par l'extraordinaire sérénité de cet homme, assis, les mains croisées sur son chapeau, avec sa tête chauve et ses yeux larges et fixes comme ceux d'un chat empaillé. En tout cas, Blake, je suis parti pour Londres dès le lendemain afin de voir Merrivale. Hogenauer n'avait pas menti. On croit en haut lieu que « L » est actuellement en Angleterre.

Charters s'arrêta et épousseta ses genoux d'un revers de main. Il avait l'air de quelqu'un que sa conscience tourmente.

— Oh ! oh !... gloussa H.M. avec un regard de malice. Les mots lui restent dans la gorge. Il n'ose pas vous dire comment vous entrez en scène, Ken. Je vais vous le dire, moi. Vous allez faire un petit cambriolage.

Je reposai mon verre, regardai H.M. et commençai à me sentir quelque peu mal à l'aise.

— La question est la suivante, continua H.M. (Il ponctuait ses paroles de sa large patte.) Si Hogenauer est de bonne foi, il aura ses deux mille livres, sans problème. Nous avons l'habitude de ces marchés-là, bien que personne n'en souffle mot à la police. Je les paierais même volontiers de ma poche. Mais est-il de bonne foi ? Mon

garçon, cette affaire me paraît louche et j'y flaire, une fois de plus, le sang d'un Anglais. Tout ça ne me dit rien qui vaille. Je vois pointer là-dessous quelque chose d'étrange et de diabolique que nous ne sommes pas près de comprendre. Vous allez donc vous introduire dans la demeure de cet individu, fourrer le nez dans ses papiers, s'il en a, et tâcher de découvrir ce que signifient ces lueurs tourbillonnant autour d'un pot de fleurs. Vous avez saisi ?

Charters s'éclaircit la gorge.

— Il m'est bien sûr impossible de vous donner aucune autorisation officielle...

— Bien entendu, rétorquai-je. Et si je suis pincé, hein ? Bon Dieu ! je vous répète que je me marie demain. Embauchez un cambrioleur professionnel !

— Je ne pourrais pas protéger un cambrioleur professionnel, répliqua le commissaire central d'un ton plutôt hargneux. Tandis que je peux vous protéger, vous. D'autre part, il n'y a aucun risque. Hogenauer se rend à Bristol ce soir, par le train de 8 heures, et ne reviendra pas avant demain matin. Il a raconté cela au D^r Antrim, chez qui il était hier soir. Quant au domestique, Bowers, il fréquente une fille à Torquay, et ne sera pas de retour avant minuit, au bas mot. Dès la tombée de la nuit, vous disposerez donc de deux bonnes heures. C'est plus qu'il n'en faut pour explorer à fond une maison vide.

Son effervescence apaisée, Charters redevint anxieux.

— Tout cela est totalement irrégulier, grommela-t-il. Ce n'est pas moi qui vous blâmerais, Blake, si vous refusiez de marcher. Alors notez bien ceci, Merrivale : vous prenez le coup sous votre entière responsabilité. S'il y a le moindre pépin...

Comme pris d'une inspiration subite, Merrivale quitta la véranda, pénétra dans la maison, et en ressortit avec une petite sacoche noire du genre trousse médicale. Il en tira une série de passe-partout, des « rossignols » comme on les appelle, un vilebrequin, des coins, une tenaille et un diamant de vitrier. Puis venaient une pince-monseigneur d'une forme nouvelle pour moi, une burette d'huile, une paire de gants de caoutchouc, ainsi qu'une minuscule et bizarre petite fiole dont le contenu luisait comme un tas de lucioles.

— La panoplie du parfait cambrioleur ! commenta H.M. avec un air de délectation sinistre. Plutôt excitant, hein, Ken ? Ça, c'est une pince-monseigneur télescopique du dernier modèle, ce qui se fait de mieux dans le genre. Cette bouteille de phosphore est infiniment préférable à une lampe de poche. Les rayons des lampes balayent tous les coins de la pièce où l'on s'active et les flics les voient par les fenêtres. Ceci ne

peut être aperçu du dehors et donne suffisamment de clarté pour accomplir un travail honnête. Dites donc, Charters, nous ferions bien d'ajouter un peu de sparadrap, au cas où il aurait à découper une vitre. Croyez-en ma vieille expérience Ken : essayez d'abord la fenêtre de la cuisine. C'est toujours le point le plus vulnérable d'une maison. Vous avez un complet bleu foncé : voilà qui est parfait pour une escapade nocturne...

— Un instant, plaçai-je. Dites-moi maintenant pourquoi vous m'avez télégraphié : « Nécessité impérieuse que soyez Butler ». Pourquoi n'avoir pas mis carrément : cambrieur ? Qu'est-ce que Robert Butler a à faire là-dedans ?

H.M. ne se mit pas à rugir, comme je m'y attendais. Il continua à me regarder tranquillement tout en retournant la pince-monseigneur entre ses mains.

— Ça, c'est notre seconde ligne de défense, mon garçon, pour le cas où l'affaire tournerait mal. Je n'ai pas l'intention de minimiser les risques. Les types qui travaillent contre nous ont l'esprit subtil, et nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'ils manigancent. Il y a quelque part aux alentours trois personnes dont nous ignorons les pensées et les mobiles. Premièrement, Paul Hogenauer. Ensuite, le D^r Albert Keppel, ce professeur de physique inoffensif en apparence. Enfin, l'insaisissable « L ». Il se peut que chacun d'eux n'ait aucun dessein dangereux, mais aussi que Hogenauer nous ait tendu un petit piège banal, son voyage à Bristol cette nuit peut n'être qu'une feinte.

— Et si je tombe dans le piège, vous serez fixés. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Ken. Il ne manque pas de types décidés, capables de fracturer proprement une fenêtre ou de faire de l'équilibre le long d'une gouttière. Mais vous, vous avez approché Hogenauer autrefois, quand vous incarniez Robert Butler, espion et ennemi implacable de l'Angleterre, et les gens comme Hogenauer n'oublient jamais un visage. Pour autant que nous le sachions, il n'a pas eu d'autres renseignements sur vous depuis lors. Si souricière il y a, vous ne ferez pas de grands dégâts en tombant dedans. Vous prétendrez être de son côté, et ça, vous êtes seul à pouvoir le faire. Et vous serez mieux placé que quiconque pour apprendre quelque chose d'intéressant.

— Ou pour me faire trouer la peau, dis-je. Hogenauer a l'air d'en savoir assez long sur votre compte. Il ne vous est pas venu à l'idée qu'il pourrait en savoir autant sur le mien ? Et même qu'il connaissait la véritable identité de Butler ?

— Hum, hum... fit H.M. en hochant la tête. Bien sûr, Ken, c'est la première chose à laquelle j'ai pensé... Cependant, je suis retors, vous

l'avez peut-être remarqué. J'ai toujours une idée derrière la tête, et un ou deux tours dans mon sac, ainsi que Charters peut vous le dire. D'ailleurs, je ne vous crois pas en si grand péril. J'ai l'air de vous coller un sale boulot, en un moment particulièrement mal choisi, et vous seriez parfaitement en droit de m'envoyer sur les roses. Mais voulez-vous me faire plaisir, et avoir confiance en votre vieux patron ?

— C'est bon, je me rends. Quand dois-je partir ?

— Vous feriez mieux, dit posément Charters, de manger d'abord quelque chose. Il ne fera pas nuit avant 10 heures, mais il serait préférable de partir à 9 heures, pour reconnaître les alentours. Le sergent Davis a pris en note l'adresse de Hogenauer. Je crois que c'est Valley Road, *Les Mèlèzes*, Moreton Abbot. Le domestique, comme je vous l'ai dit, sera en promenade sentimentale et vous aurez le champ libre. Vous prendrez une voiture, je n'ai pas besoin de vous recommander de la garer loin de la maison. Prenez la voiture de Merrivale, ou la mienne si vous préférez, à moins que Serpos ne soit sorti avec.

H.M. parut légèrement inquiet.

— Serpos ? Qui est Serpos ? demanda-t-il d'un ton bourru. Ah ! Cette chiffé molle que j'ai vue ici hier soir ! Votre secrétaire, je suppose ?

Charters se fit sarcastique.

— Que vous êtes soupçonneux, Merrivale ! Les noms étrangers vous font tiquer, n'est-ce pas ? Le jeune Serpos est une des créatures les plus pacifiques qui soient. J'ai très bien connu son père. Serpos est arménien. Il a été élevé à Londres. Il y travaillait dans une banque, mais sa santé n'était pas fameuse, aussi lui ai-je trouvé ici un emploi plus agréable dans un climat plus sain. C'est un garçon assez amusant, et un mime de premier ordre quand il s'y met. Il ferait fortune dans le music-hall.

— Drôle de macédoine, bougonna H.M. en secouant la tête. Et pendant que nous y sommes, Charters, qui est ce D^r Antrim ?

— Là, plus d'étrangers ! dit le commissaire central. Si vous êtes avide de suspects, vous ferez bien de chercher ailleurs. (Il étouffa un petit rire et reprit :) Antrim est un grand gaillard d'Irlandais. Il vous plaira. Sa femme est extrêmement jolie, beaucoup trop jolie pour être infirmière, ce qu'elle était je crois avant leur mariage. Elle aide son mari dans son travail. La vie d'un médecin de campagne n'est guère passionnante...

Charters se tut. Des pas pressés résonnaient bruyamment dans le grand hall. H.M. venait tout juste de faire disparaître l'attirail du

parfait cambrioleur quand une haute silhouette s'avança sous la véranda.

— Dites donc, Charters... (le nouveau venu s'arrêta en nous voyant.) Oh ! pardon ! s'excusa-t-il. Je ne savais pas que vous aviez des visites. Je repasserai.

C'était le D^r Antrim : un grand jeune homme maigre, assez gauche, avec des cheveux acajou, des taches de rousseur, une mâchoire proéminente et un œil brun légèrement bovin. Malgré tout, il donnait l'impression d'un homme capable. Ses mains étaient fermes et assurées, si ses manières ne l'étaient pas. Ses vêtements sombres étaient corrects jusqu'à l'excès, comme si une femme lui avait ajusté sa cravate et tiré son veston avant de lui permettre de sortir. Il venait de faire sa tournée de visites, car un stéthoscope bosselait sa poche et il paraissait couvert de poussière. Il avait l'air profondément troublé. Charters le rappela et nous présenta.

Je ne sais quel mobile poussa H.M. à interrompre Charters.

— Voici, M^r Butler, dit-il en me désignant. Il repart pour Londres en auto ce soir.

— Oui, oui, bien sûr ! remarqua Antrim hors de propos. Si vous voulez bien m'excuser, messieurs... euh !... le dîner m'attend. Je n'ai pas pris le thé aujourd'hui, et je suis mort de faim. (Puis, s'adressant à Charters avec une feinte désinvolture :) En outre, je ne trouve plus ma femme. Vous n'auriez pas aperçu Betty par hasard, colonel ?

— Betty ? Non, pas depuis ce matin, pourquoi ?

— M^{rs} Charters croit l'avoir vue prendre le car. Euh...

— Voyons, coupa Charters, qu'avez-vous, mon garçon ? Parlez franchement. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, rien... Je me demandais seulement...

— Cessez donc de danser comme ça d'un pied sur l'autre, dit Charters avec irritation. Vous ne vous mettez pas dans cet état chaque fois que Betty prend le car.

Antrim se ressaisit. Une nouvelle idée paraissait avoir surgi dans son esprit, idée qu'il ne désirait pas voir naître dans le nôtre. Il nous lança un regard de côté, et son ton se fit plus cordial :

— Oh ! elle n'a pas dû s'enfuir bien loin ! En fait, il s'agit d'une légère méprise... rien de grave, naturellement, mais il serait extrêmement fâcheux... (Il s'arrêta.) Écoutez. J'aime mieux tout vous dire. Deux petits flacons ont été déplacés, ou égarés, dans ma pharmacie. Je ne pense pas qu'ils aient disparu mais enfin...

— Des flacons ? coupa H.M.. Quels flacons ?

— Deux flacons identiques, qui se distinguent heureusement par l'étiquette. L'un contient du bromure de sodium cristallisé, un banal calmant pour les nerfs. Mais l'autre est rempli de sels de strychnine.

Il y eut un silence. H.M. resta impassible, mais je le vis qui mordillait furieusement le tuyau de sa pipe.

3

EN BANLIEUE

Il était 9 h 15 quand je me mis en route. J'avais eu le temps de manger quelques sandwiches et de boire une bouteille de bière pendant qu'on me traçait un plan du chemin de Moreton Abbot. Les choses après tout ne se présentaient pas trop mal. Avec un peu de chance, je parviendrais à liquider l'affaire et à être de retour chez Charters vers minuit.

Je laissai donc H.M. et Charters dans le bureau de ce dernier, tous deux visiblement ébranlés par le récit du D^r Antrim. Au moment où je sortais, j'entendis Charters dire à H.M. qu'il allait lui montrer quelques pièces à conviction concernant l'affaire Willoughby. Je remarquai aussi que la Hillman bleue n'était plus dans l'allée près du bungalow. Je montai dans la Lanchester de H.M., après avoir camouflé la sacoche du parfait cambrioleur sous une couverture. Enfin je mis le moteur en marche, et à Dieu vat !

Il ne faisait pas tout à fait nuit. Une bande de ciel pâle traînait encore au couchant, mais le long de la grand-route en contrebas les lampadaires clignotaient déjà. La voiture descendait un chemin plongé dans une ombre profonde, bordé de haies élevées et, au-delà, de pommiers en fleur. Bref, tout était paix, calme et sérénité. J'atteignis bientôt le croisement de la grand-route. Là, je vis un car s'arrêter près d'un réverbère. Un homme en costume de toile blanche descendit. À ce moment, j'entendis une voix me héler : « Ps'tt ! » J'arrêtai mon moteur. Dans un craquement de branches une silhouette s'avança : c'était le D^r Antrim.

— Excusez-moi, dit-il. Vous allez me trouver sans-gêne, mais il s'agit d'une question urgente. Ma voiture est en pièces détachées. Or, j'ai appris que vous partiez pour Londres ce soir. Pourriez-vous me déposer à Moreton Abbot ?

L'aventure n'était pas commencée que déjà un dilemme se posait. Dans l'ombre, les yeux d'Antrim semblaient étinceler.

— Moreton Abbot ? dis-je, comme si le nom ne m'était pas familier. Moreton Abbot ? Dans quel coin de Moreton Abbot ?

— Valley Road. Dans la banlieue. C'est très important, insista Antrim en passant un doigt dans son faux col. Je dois visiter un de mes malades. Un nommé Hogenauer.

Si je ne l'emmenais pas, il prendrait le car et parviendrait à son but de toute façon. Si je l'emmenais, cela pouvait ruiner entièrement nos plans mais par contre, je garderais mon client à vue et je saurais ainsi quand entreprendre mon cambriolage en toute sécurité.

Je n'eus pas le loisir de prendre une décision. Le voyageur que j'avais vu descendre de l'autocar se dirigeait vers ma voiture. C'était un homme trapu, en complet de toile et chapeau de paille, fumant un cigare.

— Pourriez-vous me dire..., commença-t-il d'une voix cordiale et familière. (Soudain, il s'interrompit pour reprendre aussitôt :) Tiens, tiens ! mais c'est M^r Blake !

— Quelle curieuse coïncidence ! Comment allez-vous, monsieur Blake ?

C'était M^r Stone. Les dernières lueurs du jour miroitaient sur son pince-nez. Il levait vers nous une face ronde et fraîche, à l'expression fort aimable, mais on sentait qu'il était à bout de nerfs. Au moment même où il tendit la main, il parut frappé d'une idée.

— Dites donc, fit-il d'un ton acerbe, m'auriez-vous fait des cachotteries, par hasard ? Êtes-vous sûr de ne pas savoir où se trouve Merrivale ? Moi, je viens tout juste de retrouver sa trace. C'est par pure bonté d'âme, et pour l'obliger que je l'ai pourchassé par toute l'Angleterre, alors que j'étais censé prendre mes vacances : à l'heure qu'il est, je devrais être chez mon gendre, à Bristol. Si vous vous êtes tous fichus de moi, je...

— Je vous demande pardon, coupa Antrim sans me quitter des yeux. Je croyais que ce monsieur s'appelait Butler.

— Eh bien, il s'appelait Blake quand je l'ai rencontré à Londres, répondit Stone intrigué. Mais il est possible qu'il se promène sous un déguisement, comme ils le font tous.

— En effet, c'est bien possible ! dit Antrim d'une voix étrange, et sa silhouette massive disparut par le trou de la haie.

Il y eut un silence.

— Je suis désolé d'avoir peut-être fait du gâchis, dit-il avec calme. Ce n'était pas mon intention, mais quand on se balade sous un faux nom, il vaut mieux prévenir. J'ai toujours considéré les Anglais comme des gens équilibrés, mais saperlipopette ! de tous les pays où j'ai mis les pieds, celui-ci est bien le plus bizarre. Je devrais être à Bristol ce soir. Et si jamais je rattrape Merrivale...

Je m'apprêtais à démarrer.

— Il est là haut, dis-je. Allez-y, mais pour l'amour du Ciel, gardez

vos plaisanteries sur les déguisements. Et ne parlez surtout pas à H.M. de son chapeau.

Je m'engageai alors sur la grand-route. J'eus la satisfaction de voir Stone porter la main à son pince-nez d'un air ahuri : j'avais créé une certaine confusion. Stone restait planté là, tirant à grosses bouffées sur son cigare.

Antrim avait détalé comme un lapin en entendant parler de fausse identité. Pourquoi ? Mystère. En tout cas, j'avais perdu mes chances d'apprendre par lui quoi que ce soit. Mais que m'aurait-il appris au juste ? Décidément, ce petit jeu de cache-cache dans le noir se révélait plein d'embûches. Et ça ne faisait que commencer.

Je mis assez longtemps pour atteindre Moreton Abbot, ayant quitté Torquay par une voie détournée. Le hasard voulut que je débouche d'emblée dans Valley Road. C'était une longue rue large, assez mal éclairée, pétrie d'honorabilité banlieusarde. Elle était bordée de rangées de maisons isolées ou mitoyennes, toutes semblables dans leur diversité, et précédées d'un petit parterre planté de fleurs disposées avec minutie. Elles avaient toutes une barrière de couleur brune, portant un nom plus ou moins approprié. La plupart étaient éclairées. Des cyclistes allaient et venaient sur la route. Un poste de radio s'égosillait par une fenêtre ouverte.

J'aperçus bientôt le nom *Les Mélèzes* tout fraîchement peint sur une barrière. De chaque côté de la porte, blanche, il y avait – quelle coïncidence ! – un mélèze rabougri. La villa paraissait encore plus respectable que ses deux voisines. Je fus soulagé en constatant que celles-ci étaient déjà plongées dans l'obscurité. Il devait y avoir une ruelle longeant la rangée de maisons par-derrière. Cela aurait pu être une voie d'accès discrète. Mais généralement les ruelles laissent présager des chiens de garde.

Je roulai encore quelques centaines de mètres et virai dans une avenue sombre où je m'arrêtai pour réfléchir. À quelle distance convenait-il de garer la voiture ? Je me rangeai le long du trottoir et allumai une cigarette.

Au même instant, une main me frappa l'épaule. Dans la pénombre, un policeman gigantesque me scrutait avec un air sombrement satisfait. À la lueur de la lampe de bord, je vis briller sur ses manches des galons de sergent. Un second policeman se dressa devant la voiture, dirigeant le rayon d'une lampe torche sur la plaque de police.

— Vous êtes sous mandat d'arrêt, dit le sergent. Il est de mon devoir de vous prévenir que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. C'est bien ce numéro-là ? ajouta-t-il par-dessus l'épaule.

— Oui, acquiesça son compagnon, AXA 564, c'est bien ça. Tu parles d'une veine !...

Ils me regardèrent tous deux attentivement.

— Et le sac noir, chef ? Le sac noir qu'on nous a dit de rechercher ?

— C'est juste, dit le sergent.

Il inspecta le devant de la voiture, n'y trouvant rien de plus remarquable que mes pieds. Ensuite il regarda à l'arrière, tâta la couverture et exhiba triomphalement le nécessaire du parfait cambrioleur.

— Allez, sortez de là, mon gaillard. Pas d'objection à ce que j'ouvre ceci ?

Pendant ce temps, j'avais quelque peu rassemblé mes esprits.

— Si, répliquai-je. Soyons sérieux. D'abord, vous semblez ignorer la loi. Lorsque vous arrêtez un homme, surtout quand il s'agit d'un innocent, vous devez avant toute chose lui apprendre de quel crime il est inculpé.

— D'accord, répondit sévèrement le sergent. Pour commencer, vous êtes accusé de vol d'automobile, ensuite, d'abus de confiance. Et puisque vous êtes si calé sur les formalités légales, vous devez savoir que, pour un vol avec abus de confiance, le maximum c'est quatorze ans.

— Et qui m'accuse de ça ?

Le sergent se permit un grognement proche du rire.

— Sir Henry Merrivale, ainsi que le colonel Charters, qui se trouve être justement commissaire central du comté. Pas vrai, Stevens ?

Pendant une seconde ou deux, je m'efforçai de me persuader que tout cela n'était pas un cauchemar. Étant donné la guigne qui me poursuit sans relâche lorsque je travaille pour H.M., il devait y avoir erreur. Mais laquelle ? Cette voiture était manifestement la Lanchester de Merrivale. Je la connaissais aussi bien que la mienne. Oui, mais en admettant que H.M. et Charters n'aient lancé aucune accusation contre moi ? En admettant que tout ceci fût la première tentative du ténébreux Ennemi ? Soudain me revint à l'esprit la remarque de Charters sur son secrétaire, Serpos : « C'est un mime de premier ordre quand il s'y met. » Sur quoi, je fixai le sergent d'un œil d'hypnotiseur.

— Voyons, dis-je, vous faites erreur. Et je vais vous le prouver. Je suis en mission pour le commissaire central lui-même. Allons jusqu'au poste de police. Là, vous me laisserez téléphoner deux minutes, et vous aurez la preuve de ce que j'avance. Ça va comme ça ? Jamais Sir Henry Merrivale ou le colonel Charters n'auraient envoyé un message

de ce genre.

Le sergent me considéra d'un air bizarre. On a toujours tort d'en dire trop. Puis il grimpa à l'arrière de la voiture, laissant sa main sur mon épaule.

— Cramponne-toi sur le marchepied, Stevens ! commanda-t-il. Et vous, nous allons voir vos fameuses preuves. (Il gloussa de satisfaction, puis reprit :) Le bluff ne prend pas avec moi, mon vieux. Le poste de police de Torquay a lancé le signal d'alerte générale il y a vingt minutes. Et ces deux messieurs dont vous parlez sont venus en personne pour déclencher le mouvement. Ils ont même spécifié qu'il fallait avoir l'œil sur un sac noir que vous deviez avoir avec vous.

— Écoutez, sergent, il n'est pas possible que tout le monde soit subitement devenu fou. Pour qui me prenez-vous ?

— Sais pas, répondit mon ravisseur avec une totale indifférence. Vous avez probablement un tas de noms. Mais ils ont dit que vous pourriez bien prétendre vous appeler Kenwood Blake.

Je repris mon souffle et serrai mon volant, mais, malgré mon application, je faillis caler en remettant en marche. Si pour une raison inconnue, les deux faux frères qui m'avaient lancé dans cette expédition m'avaient bel et bien tendu ce piège, c'était là une belle roserie.

Le poste de police était dans Liberia Avenue, à l'endroit où cette voie tourne sur la gauche, à cent mètres environ de la grand-route. C'était une maison basse, en retrait de la rue, avec une cour pavée et une lampe à arc brûlant au-dessus de la porte. Mes ravisseurs me sortirent de la voiture et m'entraînèrent triomphalement à l'intérieur du bâtiment. Assis derrière le bureau, un sergent gras aux cheveux d'un blond roux, le col de sa tunique dégrafé, écrivait dans un grand registre. La pendule accrochée au mur au-dessus de sa tête marquait 21 h 50. Avec un indicible soulagement, j'aperçus un téléphone sur le bureau.

— Nous l'avons pincé à l'instant même où nous venions de quitter le poste, déclara mon sergent (sur quoi son collègue du bureau émit un sifflement prolongé.) Tout va bien ; voilà le sac noir. Il veut téléphoner au colonel Charters. Nous allons appeler Torquay et faire notre rapport. Stevens, installe-le là ! (Il indiqua de la tête une porte au fond de la pièce.)

Stevens, prudent, ouvrit la porte et me fit pénétrer dans une petite pièce basse. Au fond, une porte et une fenêtre par laquelle je pouvais distinguer quelques silhouettes s'agitant dans la cour sous la lumière d'une lampe à arc. Deux policemen bricolaient le moteur d'une petite

Austin, sous l'œil critique d'un motocycliste. Aucune chance d'évasion. Stevens m'abandonna pour se précipiter dans la première pièce, en refermant la porte derrière lui, afin de ne rien perdre de la communication téléphonique qui promettait d'être hautement intéressante. Elle l'était en effet. J'étais couché sur le parquet, dans une posture extrêmement curieuse, l'oreille collée à la porte. J'étais sans doute, de tous les citoyens des îles Britanniques, le plus fou de colère.

Après avoir obtenu la communication avec Torquay, le sergent énonça d'un ton nonchalant quelques amabilités.

— Ah ! ah ! dit-il, oui, nous l'avons pincé sans peine. Joli coup, n'est-ce pas ? Pourrais-je parler au colonel Charters ? Il m'a donné des instructions particulières pour... Bon, essayez sa ligne privée, alors. Il est probablement chez lui. (Un long silence.) Pas là ? Et ce M^r Merrivale ? Pas là non plus ? Aucun message ? Le type a essayé de bluffer en disant qu'il voulait lui parler. Il n'y a vraiment aucun message, alors ?

À ce moment, le sergent, saisi de surprise, parut frappé de mutisme.

— Quoi ? Ne pas l'inculper ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il est accusé de...

Un autre long silence suivit, qui devait être rempli par des explications, puis le ton du sergent se transforma graduellement en un rire rugissant.

— Ah ! ah ! s'exclama-t-il, elle est bien bonne ! Vous m'en direz tant ! Bon, bon, bon ! (Ma curiosité et ma fureur touchaient presque au délire.) C'est donc ça ! Et probablement qu'il pensait faire une bonne affaire, le pauvre idiot ! Ah ! Ah ! Ah ! (Il reprit son sérieux.) Oui, mais si aucun de ces deux messieurs ne l'accuse, qu'est-ce que nous allons faire de lui ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ? Ah !... oui, c'est ce qu'il y a de mieux. C'est bon, nous allons le mettre en cellule pour la nuit, et puis nous l'emmènerons à Torquay demain matin. Comme ça, ils pourront lui parler. Vers 11 heures ? Entendu ! Et à part ça, comment vont la femme et les gosses ?...

Le lendemain matin, à 11 h 30, je devais me trouver à un rendez-vous d'un tout autre genre.

Parvenu à ce degré de rage qui vous donne des choses une perception claire et nette, je me relevai pour examiner la pièce où l'on m'avait enfermé. Elle était plus que nue. Une lampe à abat-jour vert pendait du plafond, au-dessus d'une table de sapin où traînait un magazine policier aux pages cornées. Il y avait encore deux chaises de

cuisine, un évier, un robinet, et un essuie-mains fatigué accroché à un rouleau. Mon œil fut attiré par trois petites armoires de bois appuyées au mur. Dans la première, je découvris ce que j'espérais : une tunique d'uniforme, soigneusement pendue à un portemanteau. Sur l'étagère au-dessus, un casque, un ceinturon et une lampe électrique. Comme l'avait fait remarquer H.M., je portais un complet bleu marine, et mon pantalon ferait l'affaire. Il me fallut dix secondes pour mettre la tunique et le casque, boucler le ceinturon autour de ma taille et y suspendre la lampe. Dans la première pièce, le sergent bourdonnait toujours au téléphone. Par la fenêtre donnant sur la cour, j'entendais quelqu'un faire des commentaires sur le comportement des carburateurs. La porte du fond était la seule issue possible. Je me sentais le cœur chancelant.

Je sortis à reculons, comme si je me retournais pour fermer la porte derrière moi. On descendait dans la cour par six marches. Si les hommes levaient les yeux, ils verraient un dos et un casque familiers. Mais la zone éclairée par la lampe à arc était à redouter. J'avais les jambes flageolantes, et ma sensation de nausée grandissait. Je fermai soigneusement la porte, puis je me retournai, en plein sous la lampe. En même temps, j'allumai négligemment ma torche, et braquai le rayon lumineux dans la figure des policemen. Ils étaient tous penchés sur le moteur de l'Austin et furent pris au dépourvu.

— Aaah ! rugit l'un d'eux. Tu nous aveugles ! Qu'est-ce qui te prend, Pierce ?

Tous détournèrent les yeux. Je descendis les marches sans trop de hâte. J'allais être forcé de déplacer le pinceau lumineux, mais je pouvais compter encore sur une seconde d'aveuglement. Au fond de la cour se dressait un mur de hauteur moyenne, et une grille à deux battants, donnant sur une ruelle. Je m'efforçai de marcher calmement. Mes propres pas sonnaient à mes oreilles aussi secs et aussi cadencés que ceux d'un régiment au pas de l'oie. Je n'osais plus regarder derrière moi, j'avais la sensation d'être observé.

Une voix résonna soudain :

— Mais ce n'est pas Pierce !

La fuite s'imposait. La grille du fond n'était plus maintenant qu'à un mètre de moi. C'était le genre de grille surmontée de pointes, qu'on ne peut franchir qu'avec mille précautions sous peine de s'embrocher. Par chance, le cadenas ouvert pendait au bout de sa chaîne. Je passai à la vitesse de l'éclair, claquai le battant avec fracas, fermai le cadenas et lançai la clef au loin. Pour la première fois, je regardai derrière moi. De la cour ne venait aucun cri, ni aucun bruit. Silhouettes sombres à contre-jour, les policemen avançaient vers moi aussi silencieusement

que des animaux en cage et, au moment où je m'esquivai, un bras, telle une patte, s'allongea vers moi à travers les barreaux. La porte de derrière du poste était ouverte maintenant et une voix ordonnait avec une précision implacable :

— Thompson, passez par-dessus le mur ! Dennis, par la maison voisine, et remontez la ruelle ! Stevens, remontez la rue aussi loin qu'il faudra, et prenez-le de front ! Pierce...

Cette poursuite me rendait intelligent. Tout en courant dans la ruelle, je retraçais dans mon esprit la topographie des lieux. Si je restais en terrain découvert, les flics me mettraient facilement la main dessus. Mon seul refuge, c'était évidemment le lieu où j'avais l'intention de me rendre depuis le début : une maison vide, *Les Mélèzes*. Je ne craignais pas d'attirer l'attention des habitants, mon uniforme était la meilleure sauvegarde : d'ici peu, tout le voisinage allait fourmiller de policemen.

Je courais à toutes jambes dans l'obscurité, le long d'une ruelle étroite et pierreuse, entre des murs de jardins. Un rayon de lumière jaillit haut derrière moi. et j'aperçus un de mes poursuivants juché sur le mur du poste, et qui, à ma vue, sauta dans la ruelle. À ce moment, les chiens s'éveillèrent. Le tintamarre infernal de leurs aboiements couvrit celui des poubelles que je m'empressai de renverser au passage, devant les pas de l'homme qui me donnait la chasse. Je pris le premier tournant à toute vitesse et atteignis le chemin situé derrière Valley Road. Tout à coup, un fracas retentissant m'avertit que mon poursuivant avait trébuché contre une poubelle. Le rayon lumineux s'éteignit. Je priai le ciel que la lampe électrique fût en miettes. Des ombres s'agitaient à présent dans Valley Road, par-delà les maisons qui m'en séparaient et, malgré cette distance considérable, un jet de lumière perçant à travers les arbres vint me frapper en plein visage.

J'étais cerné. Plusieurs fenêtres du voisinage s'ouvrirent, laissant passer des têtes effarées. Mon seul recours était de payer d'audace et d'allumer ma torche, de battre les buissons en criant et en faisant semblant de me chercher moi-même. Encore fallait-il que je parvienne à trouver la porte de derrière des *Mélèzes*. Mais c'était bien là le hic ! Toutes ces maudites portes étaient rigoureusement semblables. Tout à coup, ma lampe éclaira, par-dessus une barrière, un minuscule jardin aux allées jonchées de graviers blancs, et capta un mélèze dans son rayon. Il était temps : j'étais à bout de souffle. Décidé à jouer le tout pour le tout, j'ouvris la porte, la refermai derrière moi et fonçai... au beau milieu d'un tas de bouteilles.

On aurait dit qu'il y en avait des centaines, juste derrière la porte. Mon imagination surexcitée les multipliait, pendant qu'elles roulaient,

s'entrechoquaient et rebondissaient, comme vivantes, avec un bruit suffisant pour réveiller tous les habitants de Valley Road. Pour mes nerfs tendus, elles se transformaient en monstres. J'abaissai ma lumière. Ce n'était même pas d'honnêtes canettes de bière : ces bouteilles avaient contenu une eau minérale de marque allemande au goût particulièrement exécrationnel de sulfate de soude. Je reconnus la marque à son étiquette rouge et bleu. Jusque-là, les maisons voisines des *Mélèzes* étaient restées sombres et muettes. Mais, à ce moment, dans la maison de droite, une fenêtre s'entrouvrit à l'étage supérieur. Je vis la tête d'une femme en bigoudis se dresser dans l'embrasement et tendre l'oreille ; puis j'entendis une voix aigre m'interpeller. Je m'efforçai de retrouver mon aplomb et de reprendre haleine.

— Désolé pour le dérangement, madame, dis-je en imitant laborieusement le jargon de la Force Publique. On recherche un assassin évadé, un maniaque du meurtre. On aurait dû prévenir le voisinage. Mais ne vous en faites pas, on va l'attraper.

En un éclair la fenêtre se referma et le rideau retomba. J'étais là, seul au milieu de mes bouteilles, aveuglé par la sueur, et écoutant battre mon cœur. Tout était redevenu étrangement tranquille. Les jappements des chiens s'éloignaient. La poursuite semblait avoir pris une autre direction. Je ne pouvais comprendre pourquoi, à moins qu'on n'eût découvert ma trace, et qu'on ne fût en train de me cerner sans bruit.

Rien ne bougeait, sauf une faible brise dans les arbres. Je remontai sans bruit une allée de jardin bordée de galets, dépassai des parterres géométriques et un grand poteau portant une antenne de radio, et me trouvai enfin devant la porte de l'office. À droite de cette porte, deux fenêtres aux volets clos étaient sans doute celles du mystérieux petit salon dans lequel le sergent Davis avait vu des lueurs voleter autour de « quelque chose comme un pot de fleurs retourné ».

Tout en me demandant comment je parviendrais à entrer dans la maison sans l'aide de l'outillage du « parfait cambrioleur », je me dirigeai vers ces fenêtres. La maison avait l'air d'une banale villa de banlieue, et cependant elle ne me disait rien qui vaille.

J'allai jusqu'à la fenêtre la plus rapprochée de la porte, et tentai de regarder par les fentes des volets, sans résultat. Il faisait absolument noir à l'intérieur. Même en mettant ma lampe contre la fente, je ne discernais rien. Toutefois, derrière les persiennes, la fenêtre elle-même ne paraissait pas fermée. La lampe, en heurtant la fente, fit un faible cliquetis contre le bois, et j'aurais pu jurer qu'il y eut, à ce moment, un mouvement furtif dans la pièce, comme une sorte de frôlement. Je persévérerai dans mes recherches et, tout à coup, je faillis laisser tomber

ma lampe. Je venais de trouver une fente un peu plus large que les précédentes, si bien que, très confusément, j'avais pu distinguer un objet, un objet arrondi, comme le dossier d'une chaise. Et, dépassant le sommet, il y avait comme un pot de fleurs renversé. Il n'y a pas de raison au monde pour qu'un homme à l'esprit lucide, se trouvant dans un jardinet de banlieue, soit horrifié par semblable vision : et pourtant je vous garantis que je l'étais. Comme je m'éloignais de la fenêtre, en m'épongeant le front, j'entendis de nouveau le frôlement.

Je tentai d'ouvrir les volets. Tous deux étaient solidement clos. J'allai machinalement vers la porte et pesai sur la poignée.

La porte n'était pas verrouillée. Malgré mes efforts elle grinça et craqua affreusement : j'étais sur le seuil du vestibule et j'aperçus, à une dizaine de mètres en face de moi, au bout du couloir, ce qui devait être la porte d'entrée principale : elle était ouverte. Dans l'embrasure, la clef encore à la main, éclairé par la faible lumière des réverbères de la rue, se dressait un homme qui me regardait.

LE FLACON DE POISON

— Qui est là ? dit une voix faible et tremblante.

Pour toute réponse, je pressai le bouton de ma torche et la dirigeai vers moi pour rendre visible mon uniforme. J'entendis un « ouf ! » de soulagement. Le nouveau venu chercha à tâtons le commutateur, et la lumière jaillit du plafond. Nous étions dans un vestibule étroit, garni d'un porte-parapluie de porcelaine et dont le mur s'ornait d'une aquarelle dans le goût germanique : une jeune fille à la jupe bouffante, dansant devant deux officiers coiffés du casque à pointe, attablés derrière deux chopes monumentales.

Debout sur le seuil, et semblant encore peu disposé à fermer la porte, le nouveau venu clignait des yeux. C'était un homme jeune, petit et maigrichon, mais sa mise et son maintien le faisaient paraître beaucoup plus vieux qu'il n'était en réalité. En temps ordinaire, il devait avoir l'air grave et quelque peu hautain. Il était coiffé avec la raie au milieu, comme un barman vieux style ; il avait un visage aigu, les pommettes saillantes et les joues creuses, mais des yeux effrontés et une expression arrogante. Personne ne lui damerait le pion. Il portait des vêtements sombres et soignés, un col cassé et une cravate noire ; à la main, un chapeau melon et des gants. Sans aucun doute c'était là le domestique de Hogenauer, qu'on croyait sorti avec sa bonne amie. Si j'avais mis à exécution mon plan de cambriolage, je me serais retrouvé dans de beaux draps.

— Vous m'avez fichu la frousse, dit-il d'un ton accusateur. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— Cette porte était ouverte, et je venais m'assurer que tout allait bien. Nous cherchons quelqu'un dans ces parages et...

— Sans blague ? Qui cherchez-vous ? Ça doit être un type dangereux : la rue entière est pleine de flics.

Elle l'était en effet, et c'était bien là l'ennui. Je m'empressai de rassurer mon interlocuteur : il n'y avait personne dans la maison (j'avais peur qu'il ne sortît pour appeler du renfort.) La situation était scabreuse, et je priais le Ciel que l'homme voulût bien se décider à entrer et à fermer la porte. Des pas sonnaient sur la route où patrouillaient mes « collègues », et j'étais là, en plein milieu d'un petit vestibule nu et illuminé comme un théâtre, exposé aux investigations

de n'importe quel passant. L'homme tourmentait ses manchettes, et regardait, hésitant, tantôt moi, tantôt la rue, cependant que le bruit des pas se rapprochait dangereusement.

— Ça peut être long, grognai-je en me tournant vers la porte du fond. Bon j'y retourne.

— Eh ! pas si vite ! protesta-t-il, et il agit enfin comme je l'espérais : il ferma la porte et se dirigea vers moi, désireux de garder un policeman sous la main, puisque ce quartier paisible était ce soir transformé en coupe-gorge. Il tira de sa poche un paquet de *Gold Flake* et prit un ton persuasif :

— Vous n'êtes pas à une minute près, hein ? Prenez donc une cigarette, mon vieux. La fumée ne gênera personne ici. Votre sergent n'y verra rien, et mon patron est dehors pour la nuit. Vous voyez !

— Ce n'est pas de refus, dit la Loi abandonnant sa rigidité. Merci bien. Vous êtes sans doute le domestique de M. Hogenauer, n'est-ce pas ?

C'était là dépasser de beaucoup les attributions d'un simple agent de police, mais l'autre ne parut pas se formaliser. Il frotta une allumette et hocha la tête d'un air de condescendance bienveillante.

— Oui. Je m'appelle Bowers, pour vous servir. Je travaille ici depuis quinze jours seulement. Bien sûr, la place est... mais...

Les points de suspension ne remplacent pas ici des mots grossiers mais des haussements d'épaules que je ne savais comment interpréter au juste.

— Mais ne parlons pas de ça, dit-il précipitamment. Qu'est-ce qu'il a fait, le gars que vous cherchez ? Il a commis un meurtre ?

Comme il ne paraissait plus songer à appeler à l'aide, j'échafaudai une histoire assez confuse, au sujet d'un assassin qui aurait cambriolé le commissaire central du comté.

— C'est une veine que vous soyez rentré, ajoutai-je. Mais c'est assez bizarre : comment se fait-il que vous soyez encore là si votre patron ne rentre pas de la nuit ? Si j'étais à votre place j'en profiterais.

Bowers biaisa :

— Conscience professionnelle, dit-il. Je tiens le filon ici : bons gages, pas beaucoup de travail et toutes mes soirées libres si ça me plaît. Alors, je ne prends pas de risques. Ce que dit le patron, moi je le fais. Vu ? (Abaissant les coins de sa bouche et fermant à demi les yeux, Bowers se frappa la poitrine avec un air de profonde sagacité.) Eh bien, ce matin, après le déjeuner il m'a dit : « Harry, je vais ce soir à Bristol », et il s'est mis à rire. « *Mais vous*, a-t-il dit, *vous ferez bien de*

rentrer assez tôt, car il est possible que j'aie une visite. »

— Comment ? Il a dit qu'il se rendait à Bristol, et qu'il attendait pourtant une visite pour le soir même ?

— Oui. À vous parler franchement, il y a des jours où je me demande si le patron n'est pas un peu... (Bowers se frappa le front d'une manière significative.) Il a un sens de l'humour assez spécial, je vous le dis. Je ne sais jamais s'il parle sérieusement ou non. Aussi, je ne discute pas et je fais toujours ce qu'il dit. Vous comprenez ? Je vais vous raconter comment ça s'est passé.

— Après le déjeuner, il m'a donc annoncé qu'il allait à Bristol ce soir. Alors, moi je lui demande : « Faut-il préparer la valise ? – Non, qu'il dit, je n'en aurai pas besoin », et il se met à rigoler. Alors je lui dis : « Monsieur va chez le D^r Keppel, sans doute ? » Ce D^r Keppel est un autre Allemand, une espèce de professeur qui vit dans un hôtel à Bristol. « Oui, qu'il dit, je serai chez le D^r Keppel, mais je ne pense pas que le D^r Keppel soit chez lui. En fait, j'espère fermement qu'il ne sera pas là. » C'est alors qu'il m'a dit que nous aurions peut-être une visite cette nuit. Allez y comprendre quelque chose ! Je vous demande un peu !

De toute évidence, Bowers n'était pas à son aise. Il lissait ses cheveux noirs et plats, et ne cessait d'épier tous les coins du vestibule. L'affaire paraissait prendre une nouvelle tournure. Hogenauer avait eu l'intention de se livrer lui aussi à un petit cambriolage, ou tout au moins à de discrètes investigations : il serait allé tranquillement à l'hôtel de Keppel, après s'être assuré que Keppel était sorti, et le visiteur attendu ici aurait fort bien pu être ledit Keppel, appelé chez son ami sous un prétexte fallacieux. Pourquoi ?

Bowers, qui était loin d'être sot, avait parfaitement saisi cette possibilité.

— Alors, je me suis dit à moi-même : le patron va à Bristol, et le père Keppel vient ici. Hein ? Le plus fort, remarquez bien, c'est que Keppel est justement à Moreton Abbot, ou du moins, il y était ce matin. Il a débarqué chez nous vers 11 heures et il a eu une conversation avec le patron. Je ne sais pas ce qu'ils ont dit, parce qu'ils parlaient allemand, mais le patron a donné à Keppel un petit paquet, comme une enveloppe pliée en deux. Ils avaient l'air très copains. Ça ne me regarde pas, mais franchement, j'ai trouvé ça bizarre.

Je me composai la mine de l'homme qui réfléchit profondément.

— Votre patron, déclarai-je, vous avait dit de rentrer de bonne heure. Vous n'êtes pourtant pas rentré tôt !

— Non, et je vais vous expliquer pourquoi, s'écria Bowers soudain sur la défensive. Parce que la dernière chose que le patron a dite cet après-midi – je suis sorti juste avant lui, après lui avoir servi son thé –, la dernière chose qu'il a dite, avec ses manières tranquilles et ses yeux fixes, c'était : *« Oui, Harry, je pense que vous aurez un visiteur ce soir, mais je doute fort que vous le voyiez. »*

Là-dessus, il y eut un silence des plus déplaisants.

— Hein, je vous demande un peu ? reprit Bowers d'un ton plus calme.

— Vous pensez que votre patron, ou bien ce D' Keppel, auraient pu avoir en tête une affaire louche ?

L'autre s'aperçut qu'il s'était un peu trop avancé.

— Pas mon patron, corrigea-t-il avec gravité. Ça, je le jurerais. Vous savez (d'ailleurs tout le monde sait ça, à votre commissariat) qu'il a intérêt à rester en bons termes avec la police, parce qu'il est étranger. Il a beau être en règle, il a toujours une trouille bleue qu'on l'oblige à quitter le pays au bout de six mois, ou de neuf mois, je ne sais plus combien. Non, pas lui. Tenez, je pourrais vous dire...

— Vous pourriez me dire quoi ?

Je me rendis compte que j'avais ou changé de ton, ou dépassé les limites de la curiosité décemment permise à un policeman. L'atmosphère du vestibule s'en trouva imperceptiblement modifiée. L'air détaché, la tête un peu de côté, Bowers m'étudiait et, dans ses petits yeux vifs naissait une expression soupçonneuse.

— Ah ça, dit-il en faisant un pas en avant, qui êtes-vous ? Tantôt vous parlez comme un flic ordinaire, et tantôt...

Il fallait agir vite.

— Je vais vous dire qui je suis, coupai-je d'un ton péremptoire. Je suis un homme qui a l'intention de faire son chemin, voilà. Et pour commencer, je suis bien décidé à ne pas moisir dans ces fonctions subalternes. Compris, mon garçon ? Puisque vous voulez le savoir, c'est pour ça que je surveille cette maison depuis quelque temps.

— Ah ! murmura-t-il en reculant légèrement.

— Oui. Nous savons qu'il se passe dans cette villa certaines choses pas très claires. Nous savons, par exemple, que, trois nuits par semaine, votre patron s'enferme dans le salon du fond, les volets fermés. Nous savons qu'il y travaille à une invention ou à une expérience quelconque. Nous avons vu des drôles de lueurs par cette fenêtre. Je les ai vues de mes propres yeux. De quoi s'agit-il ? Je vous signale que Scotland Yard et les Affaires étrangères s'y intéressent

également.

— Bon, bon, ça va ! dit Bowers après un silence, d'un ton faiblement sceptique, mais ses yeux restaient fixes. Écoutez, je vais être franc. Il n'y a rien dans cette pièce. Je le sais bien. J'y fais le ménage tous les jours. Il n'y a rien du tout là-dedans, à part un tas de bouquins. Il ne ferme rien à clef, même pas le tiroir de son bureau. Maintenant, s'il veut s'y boucler le soir, ça, c'est son affaire ; mais il n'y travaille à aucune espèce d'expérience, j'en suis certain. D'ailleurs, voulez-vous voir ? Je peux vous montrer ça tout de suite.

Il indiquait du pouce la porte située à gauche, quand on faisait face au fond du vestibule. Puis il la regarda, s'en approcha d'un pas, et sa voix monta d'un ton :

— La clef est bien à l'extérieur, dit-il, mais où diable est passée la poignée ?

Il enfonçait son doigt dans un petit trou carré, d'où aurait dû sortir la tige du bouton de porte. La poignée et la tige manquaient toutes deux. Mais la clef pendait dans la serrure, prête à tomber. Bowers ouvrit la bouche, hésita, puis s'aplatit comme un terrier pour chercher par terre. Le parquet était nu, à part une chaise placée près de la porte. C'est sous la chaise qu'il découvrit ce qu'il cherchait. Il ramassa un bouton de porcelaine blanche, mal fixé sur sa tige. À l'autre extrémité de celle-ci, il n'y avait pas de second bouton.

Alors Bowers retrouva la parole.

— Il y a quelqu'un là-dedans, dit-il. Vous voyez ce qui s'est passé ? Le bouton de l'intérieur était presque détaché depuis longtemps ; je devais le réparer. Quelqu'un est entré là, et a fermé la porte. Puis ce quelqu'un a essayé de sortir, mais le bouton n'a pas voulu tourner. On l'a tripoté, poussé et tiré, tant et si bien que ce que j'ai dans la main s'est détaché, et est tombé par terre. Et maintenant, il y a quelqu'un enfermé là-dedans, l'autre bouton à la main.

— Hogenauer ?

— Ça me paraît invraisemblable, dit Bowers simplement. Non, ce n'est pas le patron. Mais il y a ce cambrioleur en cavale !

Je lui pris des mains le bouton et la tige. Au même instant, nous entendîmes tous deux un bruit, une sorte de bousculade, de l'autre côté de la porte. Aussitôt, Bowers se rua vers la porte du vestibule pour sortir dans la rue. Je me précipitai et le retins par le bras : je ne tenais pas du tout à ce que mes bons amis du poste accourent à son appel. Après quelques tâtonnements, je remis la tige en place, sans lâcher le bras de Bowers. Puis je tournai le bouton et poussai la porte.

À l'intérieur, il faisait noir comme dans un four. On n'entendait

plus rien. Bowers tremblait légèrement sous ma poigne, se plaçant contre le mur à l'écart de la porte, et il parlait avec une fureur sourde :

— Vous êtes timbré, non ? Donnez donc un coup de sifflet, espèce d'idiot ! Il y a un dangereux...

Je passai ma main le long du mur pour trouver le commutateur. Il y en avait un, mais la lumière ne vint pas. J'avais toujours ma lampe réglementaire pendue à ma ceinture. Son large rayon balaya la chambre jusqu'à un mur chargé de livres, puis tourna à droite et s'arrêta. Le long du mur de droite, il y avait deux fenêtres aux volets clos. Au milieu de la pièce, à quelques pas de la fenêtre la plus éloignée, se trouvait une grande table à pieds de griffon ; derrière cette table, un fauteuil bas et rembourré, et, assis dans ce fauteuil, un homme qui tournait vers moi son visage grimaçant.

Le spectacle était assez déplaisant. « Grimaçant » suffit à peine à décrire ce visage complètement déformé et pétri comme du caoutchouc ou du mastic. Le cou était arqué vers l'arrière, le visage aux trois quarts tourné vers la porte, et le corps menu de l'homme était penché en avant, comme s'il avait voulu se hisser hors du fauteuil. Sans son oreille au lobe pointu je n'aurais pas pu reconnaître tout de suite Paul Hogenauer. L'œil, dont le blanc luisait à la lumière, ne cligna pas. Point n'était besoin de grandes connaissances médicales pour constater que Hogenauer était mort, empoisonné par la strychnine. Plus surprenante en revanche était la mise en scène : Hogenauer portait en effet un de ces vestons d'intérieur à la mode d'autrefois en épais tissu noir, aux revers d'un rouge passé et défraîchi. Et sur son crâne chauve une calotte, une sorte de fez, avec un gland pendant le long de l'oreille, et dont la couleur rouge avait déteint jusqu'à paraître d'un orangé brunâtre et crasseux. Le tout semblable à un pot de fleurs retourné. Et là-dessous, le mort assis, la tête sur l'épaule, grimaçait.

Ce ne pouvait être Paul Hogenauer qui avait provoqué ces frôlements que j'avais perçus à plusieurs reprises. Bowers avait raison. Il y avait quelqu'un dans la chambre, quelqu'un de vivant, qui attendait. Lentement, je fis tourner ma torche. La pièce était un bureau-bibliothèque assez banal, de cinq mètres sur six, aux murs tendus d'un papier beige et au sol couvert d'un tapis brun foncé à ramages. Il y avait un placard dans le mur de gauche : le seul endroit où pût se cacher quelqu'un. Le long du mur situé en face de la porte, des casiers à livres et, le long du mur de droite, entre les fenêtres closes, la cheminée ornée de quelques objets d'un goût étranger et bizarrement enfantin, parmi lesquels un coucou et de longues pipes aux fourneaux de porcelaine. Au milieu de la pièce, une table ronde sur laquelle se trouvaient quelques revues, un verre vide et une

bouteille d'eau minérale pleine aux deux tiers. Mon regard revenait toujours au bureau, derrière lequel était assis Hogenauer, ricanant sous son nez. Au-dessus du bureau pendait un fil électrique terminé par une douille nue. Cette douille était vide. Une grosse ampoule gisait sur le bureau en face du mort.

J'avancai d'un pas dans la pièce et crus voir remuer la porte du placard. Mais savoir qui pouvait s'y cacher me préoccupait moins que la réaction de Bowers à la vue du corps de Hogenauer. Il est des situations plus agréables. Cependant, il y avait du bon dans tous ces événements : ils allaient me fournir une raison légitime pour aller au téléphone. Sous le prétexte d'appeler le commissariat, je pourrais appeler H.M., découvrir ce que diable il voulait en me faisant arrêter comme voleur, et enfin, amener Charters à rappeler ses limiers avant qu'ils ne m'eussent de nouveau arrêté. Je parlai à Bowers d'un ton rassurant :

— Entrez, rien à craindre, il est mort. Il ne peut rien nous faire.

Bowers se redressa un peu et risqua un œil par la porte. Quoique manifestement ému par la vue du cadavre, il garda son sang-froid.

— M^r Hogenauer a été empoisonné, dis-je. Suicide ou assassinat ? En tout cas, il faut que j'avise le commissariat. Où est le téléphone ?

— Mais, dit-il, qui faisait ces bruits ? Bon sang qui...

— Nous verrons ça plus tard. Où est le téléphone ?

— Il n'y en a pas, répondit Bowers sans ambages. (Je sentis le sol se dérober sous moi.) Pas de téléphone. Le patron n'aime pas ça.

Bowers semblait encore engourdi par le choc et gardait les yeux rivés sur le fauteuil. Cependant, le timbre de sa voix était presque normal.

— Dites donc, c'est curieux. Tous les meubles ont été déplacés !

— Non ?

— Si ! Passez-moi votre lumière, et regardez : ce grand bureau où il... ce grand bureau était en face de l'autre fenêtre.

Un second fil électrique pendait en effet devant la croisée la plus proche de nous, soutenant un abat-jour brun et jaune orné d'une devise en caractères gothiques.

— Cette pendule posée sur la cheminée n'est pas non plus à sa place. Elle devrait être accrochée au mur d'en face. Les chaises sont toutes chambardées... Je vous en prie, remettons la lumière !

Je crus pouvoir lui lâcher le bras sans trop de risques, et me hâtai de prendre l'ampoule déposée sur le bureau, tout en disant à Bowers

d'aller jusqu'à la porte et de tourner le commutateur. Au moment même où il s'exécutait, la porte du placard s'ouvrit.

Je faillis ne pas réussir à ajuster l'ampoule dans la douille. C'était une lampe de deux cents watts, et son éclat brutal nous aveugla momentanément. L'individu qui était sorti du placard n'en profita pas pour se précipiter vers la sortie, mais au contraire s'assit sur un siège...

C'était une femme au visage pâle et calme, assise très droite dans la bergère. Toute haletante qu'elle était, elle nous dévisageait tranquillement. En dépit d'un nez un peu court et d'une bouche assez grande, elle était très jolie. Ses cheveux châains étaient séparés par une raie au milieu et tirés sur les oreilles. Ses paupières semblaient rougies. Elle portait un costume de tweed avec une blouse de soie blanche, et ses doigts se crispaient sur un sac à main en lézard. Sans doute pour nous prouver son sang-froid, elle tira de son sac une cigarette et la mit entre ses lèvres. Mais elle dut s'y reprendre à deux fois pour l'allumer, tant ses mains tremblaient.

— J'ai pensé qu'il valait mieux sortir de mon propre gré, dit-elle, avant que l'on vienne me tirer de là. Je suppose que vous cherchez ceci ?

Elle fouilla de nouveau dans son sac et en sortit un petit flacon rempli jusqu'au tiers d'une poudre blanche cristallisée.

LES QUATRE PAIRES DE BOUTONS DE MANCHETTE

— Ceci ? dis-je en prenant machinalement le flacon. Il portait une étiquette, libellée d'une écriture soignée : « Bromure de sodium – Une demi-cuillerée à café dans un verre d'eau en cas de besoin ».

Malgré son apparente sérénité, la jeune femme était visiblement prête à s'effondrer, comme après un trop long effort.

— Enfin, je vais pouvoir partir d'ici ! soupira-t-elle. Ce flacon, sergent, contient des sels de strychnine. Vous pouvez constater, ou bien votre... votre juge d'instruction pourra constater que ce pauvre M^r Hogenauer est mort d'un empoisonnement par la strychnine. Mais je vous avertis tout de suite que mon mari n'est pour rien là-dedans. Il commence seulement sa carrière et... (Elle frappa doucement du poing sur l'accoudoir du fauteuil et sa voix se fit soudain plus aiguë.) Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, mais c'est entièrement de ma faute.

— Vous êtes M^{rs} Antrim, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Vous savez déjà ? Alors, Larry... mon mari... le D^r Antrim ?...

— Je l'ai vu ce soir chez le commissaire central, dis-je sans trop me compromettre. Que s'est-il passé ?

— C'est bien ce que j'ignore ! M^r Hogenauer était un des malades de mon mari. Il était venu à la maison hier soir... (La jeune femme s'arrêta et, du regard, appela Bowers à l'aide.) Vous vous souvenez ? Vous étiez avec lui. Vous êtes bien le domestique de M^r Hogenauer ?

— Oui, m'ame, répliqua Bowers qui frottait machinalement ses mains l'une contre l'autre. (Ses cheveux pommadés pendaient en mèches éparses sur son visage.) Quand le patron sortait, ce qui n'arrivait pas souvent, il louait une voiture au garage et je le conduisais.

— Il a causé avec mon mari, continua M^{rs} Antrim, hochant la tête et contemplant attentivement les dessins du tapis. Le docteur lui a ordonné du bromure... Un calmant banal. Je m'occupe de la pharmacie de mon mari, enfin je prépare les ordonnances. J'ai fait mes études de médecine, et en principe je ne cherche pas à commettre des homicides.

Elle jeta un bref regard de côté, puis baissa de nouveau les yeux et porta la cigarette à ses lèvres.

— Alors, j'ai pris sur l'étagère ce que je croyais être le flacon de bromure. Il était à sa place habituelle, il portait bien l'étiquette « bromure », et il avait l'air... Bref, j'ai pesé sept grammes de ce que j'ai pris pour du bromure, ainsi que le docteur l'avait prescrit, et je l'ai mis dans un petit flacon. C'est celui que vous tenez là.

— Je ne suis pas retournée dans la pharmacie jusqu'à ce soir. C'est alors que j'ai remarqué que le flacon de bromure, sur l'étagère, était à demi plein, bien que je l'eusse presque complètement vidé le soir précédent, en y prélevant la dose pour M^r Hogenauer. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui avait pu se passer, surtout lorsque j'ai constaté que l'étiquette était légèrement poisseuse, comme si on avait collé quelque chose par-dessus.

— Saisie de panique, j'ai regardé partout sur les étagères et j'ai vu que le flacon de strychnine avait été poussé un peu en retrait de la rangée sur la planche. Son étiquette aussi était poisseuse et il était presque vide ; exactement comme j'avais laissé le flacon de bromure la veille au soir.

— Alors, j'ai compris. Quelqu'un avait interverti exprès les flacons. Quelqu'un avait collé une étiquette de bromure sur le flacon de strychnine, et une étiquette de strychnine sur le bromure. Et moi, sans le savoir, j'avais donné à M^r Hogenauer sept grammes de sels de strychnine purs ! Ensuite, après mon départ, quelqu'un était revenu dans le laboratoire, avait arraché les fausses étiquettes et remis les flacons à leurs places habituelles.

— C'était facile de pénétrer dans la pièce, ajouta-t-elle d'un air absent. Il y a une porte-fenêtre, et on ne la ferme jamais tant que mon mari n'est pas monté se coucher.

Vraies ou non – et je les supposais vraies – c'étaient là des déclarations bien surprenantes. Obligé de garder un visage impassible, je me demandais comment questionner sans me trahir. En général, les médecins de campagne ne gardent pas sous la main une telle quantité de strychnine.

— Pardon, fis-je remarquer, vous avez toujours cette drogue en grosse quantité ?

— Quelquefois jusqu'à soixante grammes. Je... je ne sais pas si j'ai réussi à vous expliquer clairement, mais mon mari est spécialisé dans les maladies du cœur et des nerfs. De là ce formiate de strychnine. Il s'en sert énormément dans son travail, car il est en outre médecin consultant à l'hôpital de Ken Hill, et il se passionne pour tous les cas

qu'il soigne. D'ordinaire, un médecin n'a pas le temps de préparer lui-même ses solutions de strychnine, mais Larry tient beaucoup à le faire personnellement. Évidemment, le flacon aurait dû avoir une étiquette rouge... Mais je ne voudrais pas que vous puissiez croire que...

D'un air égaré, elle chercha autour d'elle où poser sa cigarette, que je lui pris des mains pour la jeter dans la grille de la cheminée éteinte. Elle appuya doucement sa tête au dossier du fauteuil, mais les muscles de son cou restaient contractés.

— Pourrai-je avoir un peu de cognac ? demanda-t-elle.

— Je regrette, m'ame, répondit Bowers d'une voix rauque, mais mon pauvre patron était au régime sec. Il n'y a rien d'autre ici que...

Il tendit la main vers la bouteille d'eau minérale posée sur la petite table ronde. C'était de l'Eisenwasser, à étiquette bleu et rouge, une bouteille semblable à celles qui m'avaient fait trébucher à la porte du jardin.

— Ne touchez pas à ça, espèce d'idiot ! m'écriai-je. C'est probablement de cette eau-là qu'il a bu. Il a mélangé lui-même à l'eau minérale ce qu'il prenait pour du bromure.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé, dit M^{rs} Antrim en se redressant vivement. Mais comment ne s'est-il pas rendu compte sur-le-champ que ce qu'il buvait n'était pas du bromure ? Les sels de strychnine sont très solubles, mais épouvantablement amers. Dès la première gorgée, il aurait dû s'apercevoir qu'il y avait une erreur. Il en a pourtant avalé plus d'un demi-verre.

— Il ne s'en est pas aperçu, s'il a fait dissoudre la poudre dans cette eau-là. C'est de l'eau ferrugineuse, encore plus imbuvable que votre strychnine. Et puis, on ne déguste pas le bromure, on l'avale d'un trait... Monsieur Bowers, allez donc à la cuisine chercher de l'eau ordinaire pour Madame.

Il me parut que, malgré l'état de stupeur et d'indécision dans lequel elle se trouvait, M^{rs} Antrim me regarda d'étrange manière. Bowers sortit précipitamment. Je demandai à la jeune femme si elle préférerait passer dans une autre pièce, mais elle refusa, cramponnée aux bras de son fauteuil.

Une chose était certaine : je me trouvais dans un pétrin abominable ! Je ne pouvais sortir de cette maison, qui était mon refuge, et, en même temps, je n'y pouvais rester. Si la police me trouvait là, (et, vu l'état de panique de Bowers et de M^{rs} Antrim, je pouvais craindre le pire), je serais purement et simplement réintégré dans ma prison. Il est vrai que tôt ou tard j'arriverais bien à téléphoner à H.M. et à prouver mon identité. Mais alors, je serais

gardé à la disposition des enquêteurs comme témoin principal : or, je me mariais le lendemain matin ! Le meilleur parti était de me ruer hors de la maison, de me débarrasser de mon uniforme de policeman et de me fier à mon étoile. Cependant, si je faisais un seul mouvement suspect, j'aurais Bowers à mes trousses. Je jetai un coup d'œil vers la fenêtre. Une lumière papillota un instant derrière le volet. Un peu plus loin, on entendait dans la ruelle un bruit de pas et de voix étouffées, indiquant que mes poursuivants étaient presque sur mes talons. Cette maison éclairée était mon meilleur abri, ils regarderaient d'abord dans les coins sombres...

— Eh bien, qu'avez-vous ? dit soudain M^{rs} Antrim avec âpreté. Que comptez-vous faire ? Allez-vous rester planté là ? Ne devez-vous pas faire un rapport à vos supérieurs, ou à je ne sais qui ? Je ne peux pas supporter cette situation plus longtemps.

— Un instant, madame. Il faut d'abord que j'entende votre déposition. Comment êtes-vous entrée ici ?

— Ah ! ça !... elle frissonna. Bon, je vais vous le dire, mais je ne comprends pas pourquoi vous restez là comme un empaillé. Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui... Ce soir, quand je me suis aperçue que les flacons avaient été changés, je...

— Quelle heure était-il ?

— Euh... environ 19 h 45. J'attendais à tout moment le retour de Larry... du docteur Antrim à la maison. J'avais donné cette strychnine à M^r Hogenauer, et je ne pouvais même pas alerter mon mari ! La seule chose à faire était de contacter directement M^r Hogenauer. Je pensais que s'il avait déjà pris son médicament, nous en aurions entendu parler. Je ne pouvais pas lui téléphoner, je savais qu'il n'avait pas le téléphone. C'était horrible. Il me fallait accourir ici sans tarder. J'ai regardé par la fenêtre ; nous habitons tout à côté de la villa du col... À propos, vous avez bien dit tout à l'heure que vous aviez vu mon mari chez le colonel Charters, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, madame. Affaires courantes, dis-je d'un ton détaché. Continuez, je vous prie.

— Deux inconnus, dont l'un portait un chapeau impossible, arrivaient juste à ce moment en décapotable. La Hillman du colonel était dans l'avenue, et je savais qu'il ne se formaliserait pas si je la prenais pour venir jusqu'ici. Après avoir caché les deux flacons dans ma chambre – par pure panique, puisqu'ils ne pouvaient plus causer aucun mal – je courus vers la maison du colonel. Mais, comme je sortais de chez moi, je vis quelqu'un – je crois que c'était M^r Serpos, le secrétaire – sortir de la villa, monter dans la Hillman et démarrer. J'ai crié, mais il ne s'est pas arrêté. Alors, il m'a fallu attraper le car. J'ai

cru que je n'atteindrais jamais la maison, tant cette brouette fait de tours et de détours. Ensuite, j'ai dû venir à pied de l'arrêt jusqu'ici. Il était bien 21 heures passées quand je suis arrivée...

— Et puis ?

M^{rs} Antrim parlait maintenant d'une voix monotone.

— J'ai cogné à la porte. Pas de réponse. Alors j'ai fait le tour et j'ai essayé à la porte de derrière, sans plus de succès, et puis j'ai regardé à l'intérieur par les fentes des volets. Mais je savais bien ce qui s'était passé. Je le savais même avant d'avoir regardé à travers les persiennes, et d'avoir vu ce bonnet rouge dépassant le dossier du fauteuil. J'ai appelé, mais rien n'a bougé.

— Pardon. Comment l'avez-vous vu, ce bonnet ? Comment avez-vous deviné ce que c'était ? Il y a déjà quelque temps que nous nous intéressons à ce qui se passe dans cette maison.

— Ah bon ? dit-elle avec un soudain accent germanique, et elle me dévisagea avec assurance.

Puis elle reprit avec une fermeté tranquille :

— J'ai pu voir distinctement ce bonnet rouge parce qu'à ce moment-là il y avait de la lumière dans la pièce. Mais pas une lumière ordinaire. Je reviendrai là-dessus dans un instant, quand je vous aurai expliqué la suite.

— J'ai fini par découvrir que la porte de derrière était ouverte. Alors je suis entrée. Il fallait que je sache. La porte de cette pièce-ci était fermée à clef, la clef à l'intérieur. Dans ce cas-là, il n'y a qu'à glisser une grande feuille de papier sous la porte, et puis on repousse doucement la clef hors de la serrure jusqu'à ce qu'elle tombe sur le papier, qu'il ne reste plus qu'à attirer à soi par-dessous la porte... Oui, oui, je ne suis pas trop bête, merci. J'ai fait ça avec un morceau de journal que j'ai trouvé dans l'office. Puis, de l'extérieur, j'ai ouvert la porte. Et maintenant, regardez ça.

Elle se leva de son fauteuil. Elle était petite, avec un corps à la fois svelte et robuste comme celui d'un nageur, mais elle semblait encore peu d'aplomb sur ses jambes. Allant jusqu'à la cheminée, elle indiqua l'âtre. Du coin de l'œil, je vis que Bowers, un verre d'eau à la main, venait de rentrer dans la pièce. Mais M^{rs} Antrim ne regarda même pas le verre, et je crois que c'est Bowers qui finit par le boire. M^{rs} Antrim désignait un objet gisant sur le dallage brun du foyer. Je l'avais vu en jetant sa cigarette dans la grille, mais je n'y avais pas prêté attention, le prenant pour un stylo ordinaire. Je le ramassai, et constatai que c'était en réalité une lampe de poche en forme de stylo, un de ces gadgets que Hogenauer adorait sans doute. La minuscule ampoule

était en miettes.

— Quand je suis entrée, poursuivit M^{rs} Antrim, la pièce n'était éclairée que par cette petite lampe de poche. Elle était posée là, sur le manteau de la cheminée. Un rayon de lumière passait en oblique par-dessus le corps de Hogenauer... comme ça.

Plaçant le stylo en biais sur le coin de la cheminée, elle traça dans l'air une ligne imaginaire en direction du bureau. Cette ligne filait à soixante centimètres environ au-dessus de la tête de Hogenauer, franchissait le bureau en croisant le fil électrique, et aboutissait à l'un des rayons chargés de livres.

— J'ai eu la curiosité, continua M^{rs} Antrim dont les joues se colorèrent légèrement, de regarder sur quel volume tombait cette lumière. Eh bien sur aucun. Voyez vous-même. Il y a un vide sur l'étagère, exactement à l'endroit où frappait le rayon lumineux, et on a retiré deux livres. Vous pouvez le constater aux marques arrondies dans la poussière.

Je la suivis de l'autre côté du bureau. Les volumes manquants étaient deux tomes d'un vieil ouvrage sur la navigation aérienne, avant l'invention du plus lourd que l'air : *Astra Castra, Expériences et Aventures dans l'Atmosphère, 1865*.

— Pourquoi, s'écria-t-elle d'un ton presque suppliant, pourquoi cet homme était-il là, assis, mort, dans l'obscurité, une petite lumière frappant sur un vide de la bibliothèque ? Et ce n'est pas tout. Regardez sur son bureau... sur le buvard.

Après ce sursaut d'énergie, M^{rs} Antrim s'éloigna de nouveau, car aucun de nous ne trouvait plaisant le ricanement du petit homme recroquevillé dans son fauteuil. Il commençait à m'halluciner.

Le bureau était parfaitement en ordre. Il portait un plumier où les crayons étaient rangés avec soin, et un grand buvard aux coins de cuir brun. Mais, sur le buvard, en tas, comme si elles étaient tombées des mains du mort, gisaient quatre paires de boutons de manchette en argent.

Quatre paires de boutons de manchette, entortillées avec un bout de ficelle, comme si le mort avait tenté de les enfiler telles des perles, nouant chacune d'elles par le milieu, et les liant serrées toutes ensemble. La ficelle se terminait par une boucle. Mes yeux allèrent alternativement de cet assemblage peu banal à la bibliothèque où manquaient deux tomes d'un ancien traité d'aéronautique. Je me souvins alors de la remarque faite par Bowers à notre entrée dans la pièce : l'ordre des meubles – bureau, pendule, chaises – avait été bouleversé.

— Eh bien ? dit brusquement M^{rs} Antrim.

Je la regardai avec flegme.

— Dites-moi, madame, avez-vous remarqué tout ça du premier coup, en entrant ici ?

Elle parut prise de court.

— Voyons... oui, il me semble. Mais j'ai commencé par allumer la grosse lampe au-dessus du bureau, pour m'assurer que M^r Hogenauer était bien mort.

— Et il était mort depuis combien de temps, à votre avis, quand vous êtes entrée ?

— C'est difficile à dire. Depuis quelques minutes seulement, je pense. Je suis arrivée à 21 h 15, à peu près. La strychnine n'a pas dû mettre longtemps à le tuer. Enfin, pas longtemps... pour de la strychnine. En général, c'est plutôt long et désagréable. Il n'a pas dû survivre plus d'une demi-heure. Peut-être vingt minutes seulement. Il était en mauvaise santé et approchait la soixantaine. Disons qu'il l'a bue vers 20 h 45 environ.

— Soit. Qu'avez-vous fait après avoir découvert qu'il était mort ?

— D'abord j'ai cherché partout ce flacon étiqueté « bromure ». Il était là, sur la cheminée. C'est comme ça que j'ai heurté du coude cette petite lampe et l'ai fait tomber. D'ailleurs, je peux vous avouer ce que j'avais l'intention de faire : je voulais vider ce flacon, le rincer et l'emporter avec moi...

Bowers émit un grognement.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle sur un ton de défi. Telle était déjà mon intention avant que je sois au courant de la catastrophe. J'ai donc pris le flacon et me suis précipitée vers la cuisine pour le laver. Mais la poignée avait un problème, et je n'arrivais pas à ouvrir la porte que j'avais refermée en entrant. Je me suis mise à la tirer et à la secouer, affolée. Alors, elle m'est restée dans la main, et l'autre morceau, avec ce machin de fer, est tombé de l'autre côté, dans le vestibule. Si vous pouvez imaginer une situation pire que celle-là, je serais curieuse de la connaître.

— C'est pourtant ce qui pouvait vous arriver de mieux, s'écria Bowers. Si vous aviez chipé ce flacon et pris la fuite vous auriez été considérée comme complice, c'est tout vu.

Elle le dévisagea froidement, puis se tourna de nouveau vers moi.

— C'est à peu près tout, sergent. J'étais emprisonnée ici avec... avec ceci. Naturellement, j'ai bien pensé à sortir par une des fenêtres. Mais regardez-les un peu ! Apparemment, ce pauvre vieux Hogenauer

tenait toujours les fenêtres ouvertes, mais les volets fermés. Les verrous des volets ont rouillé et je n'ai pas pu les décroincer. J'avais quelques raisons de paniquer ! J'ai même songé à grimper sur une chaise pour casser les volets, mais je ne suis pas assez forte pour ce genre de travail. D'un autre côté, j'aurais ameuté tout le voisinage. J'étais malgré tout sur le point d'essayer, quand j'ai entendu au-dehors un vacarme épouvantable, des chiens qui aboyaient, des hommes qui couraient, et je ne sais quoi encore. J'étais si énervée que j'ai seulement dévissé l'ampoule électrique brûlante. L'instant d'après, vous étiez derrière la maison, parlant à une voisine d'un assassin qui rôdait par ici. (La jeune femme fit une grimace.) Je crois que vous savez le reste, bien que vous n'imaginiez certainement pas tout ce que j'ai pu ressentir, enfermée ici dans le noir, avec ça.

— Bien. Je vous remercie, dis-je d'un air officiel, (et j'aurais bien voulu avoir sur moi le calepin traditionnel qui m'aurait permis de donner une apparence plus authentique à mon interrogatoire.) Encore une petite question, M^{rs} Antrim. Quand M^r Hogenauer est venu chez vous hier soir, vous a-t-il dit par hasard qu'il avait l'intention d'aller ce soir à Bristol ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pas à moi. Mais peut-être l'a-t-il dit à mon mari. En tout cas, maintenant nous sommes sûrs qu'il n'y est pas allé.

— En effet. Cependant, dis-je à Bowers, c'est bien ce qu'il vous avait dit à vous ?

— Parfaitement. Et tout ce que je vous ai raconté est vrai aussi.

— Pourtant, vous ne l'avez pas vu partir ? Vous ne l'avez pas conduit à la gare ?...

— Je vous ai déjà dit que non ! La dernière fois que j'ai vu le patron vivant, c'était tout de suite après le thé, vers 6 heures, quand il m'a dit que je pouvais sortir si je voulais, à la condition de ne pas rentrer trop tard, parce que nous aurions probablement une visite cette nuit.

Je m'efforçai de débrouiller ce fouillis :

— Voyons, résumai-je, votre patron vous a dit qu'il avait l'intention d'aller voir le D^r Keppel à Bristol, mais qu'il avait toute raison d'espérer que celui-ci serait sorti ? En fait, Keppel doit être quelque part ici, à Moreton Abbot, et M^r Hogenauer pensait qu'il viendrait dans cette maison ce soir. C'est bien ce que vous avez compris ? Or, Hogenauer ne va pas à Bristol, et Keppel ne vient pas ici.

— P't'être bien qu'il est venu, marmonna Bowers d'un ton lugubre, et qu'il est reparti.

— Avez-vous des raisons de supposer qu'il pouvait avoir une rancune quelconque contre votre employeur ?

— Comment je le saurais ? Ils parlaient toujours allemand entre eux.

— À quoi ressemble ce D^r Keppel ?

— À quoi il ressemble ? Un peu dans le genre du patron : petit et mince, excepté qu'il traîne la jambe et qu'il a une tignasse grisonnante tout hérissée. Mais moi je pense que la personne qui a échangé ces flacons et mis le poison à la place du bromure doit plutôt être recherchée à Torquay, dans l'entourage du docteur.

— Sale menteur ! s'écria M^{rs} Antrim.

Je ne pouvais plus faire traîner en longueur cet interrogatoire. Mes interlocuteurs s'attendaient à me voir agir. Cependant, les déclarations de Bowers au sujet du D^r Keppel me permirent de faire sans éveiller les soupçons la perquisition qui était en fin de compte le but de mon équipée. J'entrepris de fouiller la pièce, et surtout les tiroirs du bureau, sous prétexte de vérifier si quelque chose manquait. En dépit de recherches approfondies, je ne trouvai rien de suspect. La pièce était en ordre, à part un journal déplié et étalé par terre, celui-là même dont M^{rs} Antrim s'était servie pour ses tours de passe-passe avec la clef.

Toutefois, comme je ramassais les boutons de manchettes pour les mettre de côté, mon attention fut soudain attirée par quelques lignes d'écriture très nettes sur la surface blanche du buvard. Il y avait d'autres traces et des lignes entrecroisées çà et là, mais les premières ressortaient clairement.

— Mettez le buvard devant une glace ! s'exclama Bowers avec exaltation. Il a écrit une lettre ce matin ! Je l'ai vu faire !

— Une lettre à qui ?

— J'en sais rien. Il l'a mise à la boîte lui-même. En tout cas, ces mots-là n'étaient pas sur le buvard hier. Je m'en souviens, parce que j'ai regardé s'il fallait le changer.

Je saisis le sous-main et le portai devant la grande glace de la cheminée. C'est ainsi que je pus lire le message suivant, rédigé d'une petite écriture méticuleuse, en anglais :

« ... plans rigides. Je ferai la tentative ce soir, et j'affirme à Votre Excellence que j'ai toutes les chances de réussir. L'enveloppe est dans le casier du haut, à gauche, dans le bureau de Keppel à l'hôtel Cabot, à Bristol. Peut-être eût-il été plus sage, en raison des doutes de Keppel, d'avoir deux hommes sûrs ici. Mais, si je réussis à entrer en possession de

l'enveloppe, nous aurons obtenu là des certitudes qui... »

Là, le texte devenait indéchiffrable. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était trop simple : « Vous trouverez le trésor des pirates enfoui sous le vieux tilleul dans le jardin de l'archevêque » : Un message secret sorti tout droit d'un mauvais roman, aussi limpide et formel qu'une invitation à dîner. C'était écrit au beau milieu d'un buvard, mis en évidence avec autant d'ostentation que si on l'avait désigné par une flèche indicatrice. Et de surcroît, c'était écrit en anglais.

Après tout, pourquoi pas ? On s'imagine toujours les agents du Service Secret plongés dans les codes, les messages chiffrés, les mots de passe et autres fariboles du même genre. En réalité, lesdits agents s'abordent à haute et intelligible voix. D'autre part, il n'existe pas de code que le Deuxième Bureau ne puisse déchiffrer. Je me souviens encore du désappointement que je ressentis, étant jeune, quand j'appris que les chargés de mission ne voyagent pas munis de fausses barbes ou de faux passeports. Ils prennent tout bonnement place dans un compartiment de chemin de fer portant l'étiquette : « Chargé de mission ».

— Ça m'a l'air tout ce qu'il y a d'officiel, dit M^{rs} Antrim après un silence. (Elle semblait mal à l'aise.) Dites, vous ne pensez pas que...

Je me tournai vers Bowers.

— Vous n'avez jamais remarqué les noms de ses correspondants habituels, par hasard ?

— Non, jamais. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'écrivait pas en Europe.

— Comment le savez-vous ?

— Les timbres, pardi ! L'affranchissement pour les Iles Britanniques ou pour l'Amérique est de un penny et demi. Pour les pays d'Europe, c'est plus cher. Eh bien, toutes les lettres que le patron envoyait, ou du moins toutes celles que j'ai vues, portaient un timbre de un penny et demi... Chut ! Écoutez !

Je venais de ramasser le journal et d'en envelopper le buvard d'un geste très administratif, quand de nouveaux bruits de pas se firent entendre dans la ruelle. Mes poursuivants avaient déjà dépassé la grille de derrière, apparemment sans suspecter cette villa plutôt qu'une autre, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit en grinçant. C'était celle de la maison voisine d'où m'avait apostrophé, quelque temps auparavant, la mégère courroucée. Pour attirer l'attention des chercheurs, elle se mit à murmurer d'une voix rauque, comme ces acteurs qui, s'imaginant chuchoter, hurlent à tue-tête :

— Vous l'avez pincé ?

Il y eut un silence.

— Pas encore, madame Corseter, répondit la voix du sergent qui m'avait arrêté. Pas encore. Mais nous l'aurons, ne vous tracassez pas. On patrouille dans tous les environs. Il ne peut pas s'échapper.

— Vous devriez avoir honte ! glapit M^{rs} Corseter. Des gaillards costauds comme vous, même pas fichus de coffrer un malandrin ! C'est une honte, si vous voulez mon avis, une véritable honte, que les gens convenables ne puissent même plus dormir la nuit dans leur lit sans être menacés par des assassins sanguinaires qui...

Là, M^{rs} Corseter entreprit de décrire le massacre inévitable de tout le quartier, avec un réalisme à vous donner la chair de poule.

— Allons, voyons, ma bonne dame, qui vous parle d'un assassin ?

— Ne me racontez pas d'histoires, coupa M^{rs} Corseter. Je paie mes impôts et on ne me la fait pas. C'est un policeman qui m'a parlé d'un fou dangereux, armé d'un rasoir tout couvert de sang. Et cet agent-là ne laisse rien au hasard, lui ! Il est entré aux *Mélèzes*, et je me demande même ce qu'il peut fabriquer depuis si longtemps !

Nouveau silence, lourd d'orage celui-là.

— Eh bien, moi, je le sais ! dit le sergent. Vas-y, Dennis !

Il y eut une soudaine galopade, un grincement de porte et un nouveau massacre de bouteilles vides. Très lentement, mes deux compagnons se tournèrent vers moi, et me considérèrent d'un œil sombre.

UN JOURNAL QUI VAUT CENT LIVRES

Sans souci des bouteilles, les limiers fonçaient, et la menace imminente du cachot planait au-dessus de ma tête. Je n'avais pas de temps à perdre en explications.

— Excusez-moi, fis-je, et je décampai une fois de plus.

Comme j'étais près de la porte, le plus simple eût été de quitter la pièce, de fermer la porte derrière moi, et de retirer la poignée cassée, faisant ainsi prisonniers mes deux compagnons. Mais c'était justement là ce que je ne voulais pas faire. Il fallait au contraire que la porte restât grande ouverte, car j'espérais bien que le spectacle de ce cadavre extraordinaire occuperait suffisamment mes poursuivants pour me permettre de prendre quelques secondes d'avance.

Ces policemen – au moins deux – étaient de première force à la course. Ils étaient déjà à la porte de derrière au moment où j'atteignais celle de devant. Je me ravisai : allais-je risquer de me flanquer bêtement dans les jambes d'un troisième ? Je choisis la ruse et, éteignant la lumière du vestibule, j'ouvris la porte d'entrée et la refermai aussitôt en la claquant vigoureusement. Puis je glissai sans bruit, à travers le vestibule sombre, vers la porte entrouverte d'une pièce située sur la droite, face à la rue.

C'était une petite chambre obscure, sentant l'encaustique et le renfermé. À travers les vitres la lueur glauque d'un réverbère éclairait des fantômes de meubles démodés. J'avais gardé machinalement à la main le journal dans lequel j'avais commencé à envelopper le buvard ; et une idée surgit dans mon angoisse de bête traquée. Je ne m'étais pas attendu à ce que M^{rs} Antrim se mît à pousser des hurlements, car elle n'avait pas l'air d'être femme à ça, mais à l'entrée de la police, elle laissa échapper un cri de détresse qui eut au moins pour résultat d'attirer l'attention des agents sur le cadavre. Je me débarrassai aussi vite que possible de la tunique, du casque et du ceinturon. J'aurais peut-être dû les jeter en tas, mais j'hésitai à le faire, vu leur valeur de laissez-passer. J'avais été obligé d'abandonner mon veston au poste de police. Aussi, j'enlevai en hâte mon gilet, relevai mes manches et rabattis mon col de chemise à l'intérieur. J'avais tout l'air du banlieusard qui s'est mis à l'aise et prend le frais par une nuit d'été. Je venais à peine d'enrouler le reste de mes affaires dans le journal quand, dans le vestibule, le sergent se mit à pousser des appels

gutturaux : quelqu'un enfilait le couloir en direction de la porte d'entrée.

J'allai à la fenêtre et épiai prudemment les alentours derrière le rideau de dentelle. Le réverbère n'éclairait guère, et un mélèze jetait heureusement une ombre dense sur ce côté de la fenêtre. La porte d'entrée s'ouvrit. L'homme qui sortit n'était pas le sergent. Pour autant que je pus m'en rendre compte, pendant l'instant où il s'immobilisa afin d'éclairer de sa lampe la cour d'entrée, ce Dennis était un des hommes que j'avais vus bricoler l'Austin derrière le poste de police. Donc, il n'avait jamais vu mon visage. Dennis boitait un peu, sans doute à la suite de sa collision avec la poubelle, et serrait son genou dans sa main. Ses traits crispés exprimaient une malveillance inadmissible chez les agents de la force publique, mais qui était, dans son cas, bien justifiée. Dennis n'était pas homme à se laisser rouler par des tours aussi enfantins que les miens. Il courut jusqu'à la barrière, regarda à droite, puis à gauche le long de la rue déserte, fit jouer rapidement le rayon de sa lampe sur les jardins en façade, et enfin fit volte-face vers la maison. Il avait compris que j'étais encore caché à l'intérieur. Je m'en rendis compte à l'expression de son visage éclairé par le réverbère. Je me baissai juste à temps, lorsque le rayon de la lampe étincela sur ma fenêtre, puis sur la fenêtre voisine, puis plus haut. Dennis remonta rapidement les marches et je l'entendis parler au sergent sur le seuil.

— Siffle un coup, dit le sergent d'une voix assourdie. Surveille le devant, et je garderai la porte du fond jusqu'à ce que nous...

Il fallait risquer le tout pour le tout. Je m'efforçai d'ouvrir la fenêtre en silence et me glissai dans l'entrebâillement, mon colis empaqueté sous le bras. Dennis semblait avoir pénétré assez avant dans le vestibule et l'ombre projetée par l'arbre était épaisse. Je m'abattis sur le sol et rampai sur une terre rendue spongieuse par une des pires rosées qui aient jamais détrem pé la banlieue. Le bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, et même le craquement d'une barrière basse que je franchis pour sauter dans la rue, furent masqués par le potin infernal que faisait Bowers à l'intérieur. J'étais à deux doigts de la liberté. J'avais déjà les pieds fermement posés sur la chaussée, quand Dennis surgit de la maison, et m'aperçut au moment même où il portait son sifflet à ses lèvres.

Si j'avais tenté de courir, ou si même j'étais resté immobile, Dennis était sur moi. Le temps écoulé entre le moment où l'œil voit et celui où le cerveau enregistre se mesure par fraction de seconde ; mais cette fraction de seconde recèle l'ultime espoir du cerf aux abois. Ma seule chance, c'était de prendre le taureau par les cornes.

J'étais à moins de deux mètres de la barrière des *Mélèzes*. Je m'avançais vers elle à grands pas. Je l'ouvris hardiment en tenant mon paquet devant moi, et butai presque contre Dennis.

— Pouvez pas r'garder où vous allez, non ? grognai-je, je rapporte le linge ! ajoutai-je, et je lui fourrai mon paquet dans les bras.

C'en était trop.

— Allez vous faire foutre avec votre linge ! hurla Dennis dont les nerfs avaient été mis à rude épreuve.

— Blanchissage, insistai-je. Pour M^{rs} Corseter, Valley Road. Elle a dit comme ça que c'était urgent.

Dennis était tellement furieux qu'il ne parvint à tirer qu'un trémolo plaintif de son sifflet.

Par la porte du vestibule, je pouvais voir le sergent, suivi de Bowers et de M^{rs} Antrim, se diriger vers la porte de derrière. S'ils se retournaient, alors fondraient sur moi la vengeance et la geôle. J'étais obligé de parler d'une voix contenue, sans hausser le ton, sous peine d'être démasqué.

— Fichez-moi le camp ! jappa Dennis. Attendez une minute ! Vous n'auriez pas vu, par hasard ?...

Non, je n'avais rien vu.

— Mais dites donc, fis-je, qu'est-ce qui prend à vos collègues de se balader comme ça sur les toits ? J'ai vu un policeman en train de grimper par une lucarne, et...

— Ça suffit ! dit Dennis. Allez, ouste ! Débarrassez le plancher !

C'est à ce moment que deux nouveaux représentants de la loi, venant d'une autre direction, apparurent dans la rue. Dennis s'était tourné vers la maison pour transmettre la nouvelle que le fugitif avait été vu dans les gouttières. Les policemen qui s'approchaient dans la rue devaient être à portée de voix ; tablant sur la supposition qu'ils avaient entendu le « Débarrassez le plancher ! » de Dennis, je fis demi-tour et partis d'un pas nonchalant en sifflotant un petit air joyeux.

Les secondes s'écoulaient, et toujours aucun bruit de poursuite. Je n'entendais rien de plus qu'un frémissement de feuilles et qu'un murmure de voix. Il n'y avait que moi dans la rue. Mais, à tout instant, je risquais de rencontrer une autre patrouille. Je pris donc, sans trop de hâte, la direction opposée à Liberia Avenue, aspirant à pleins poumons l'air nocturne et ruminant des projets meurtriers à l'égard de H.M. Au moment même où, quelque part à l'ouest, une horloge d'église sonnait 11 heures, je repérai enfin ce que j'avais tant désiré : une cabine téléphonique.

Elle était éclairée, et ses parois de verre m'offraient à peu près autant d'abri qu'une vitrine ; mais ceci m'était indifférent, à partir du moment où je pouvais joindre Charters ou Merrivale. Posant mon paquet par terre, je tâtai mes poches pour y trouver de la monnaie. Alors je me rappelai soudain que mon portefeuille était resté au poste de police, dans mon veston. Dans les poches de mon pantalon, je ne trouvai en tout et pour tout qu'une somme de trois pence et demi.

Torquay n'était qu'à une dizaine de kilomètres, trois pence devaient suffire pour obtenir la communication. Je pris un ton officiel afin d'expliquer à la téléphoniste du central ce que je désirais exactement, c'est-à-dire parler au colonel Charters en personne, soit à son bureau du commissariat, soit à son domicile. Jusqu'au dernier moment, je craignis qu'une fois de plus la fatalité vînt se mettre au travers de ma tentative. Je faillis crier de soulagement quand la voix de Charters parvint enfin à mon oreille.

— Eh bien ! mon ami..., commençai-je, mettant en ces deux mots tout le venin qu'ils étaient susceptibles de contenir.

Charters prit aussitôt la parole sur ce ton sec qu'emploie toujours l'autorité quand elle vient de faire une gaffe.

— Blake ? Mes regrets, Blake. Je crois que nous nous sommes trompés. Mais tout va s'arranger. Vous allez être relâché sur-le-champ : j'ai déjà donné des ordres. Merrivale a découvert... Vous êtes au poste de police ?

— Non, je ne suis pas au poste ! hurlai-je. Je suis dans une cabine téléphonique, quelque part dans la nature, en manches de chemise, avec exactement un demi-penny en poche ! J'ai toute la maréchaussée de Moreton Abbot aux trousses depuis au moins quarante-huit heures, et ils m'ont collé au trou sur votre ordre. Je trimbale dans un paquet un uniforme de policeman volé, une torche et ce qui me reste de mes propres habits. J'ajoute que je vous étranglerais volontiers avec ma cravate.

— Comment ? Vous avez essayé de vous évader ? Blake, je ne vous aurais pas cru si bête ! Si vous vous étiez contenté de rester tranquille et d'attendre...

Je fermai les yeux.

— Colonel Charters, dis-je, le temps est mesuré et l'on n'a rien à gagner en discutant avec un homme chez qui le sentiment de la reconnaissance est aussi peu développé que chez vous. Je suis en train d'essayer de vous expliquer que je me suis bel et bien évadé. Et, avant de pousser plus loin, je voudrais, pour l'amour du ciel, que vous consentiez à me dire enfin ce qui s'est passé, et pourquoi j'ai été

arrêté !

La voix de Charters était tremblante et affolée.

— Le coupable est Serpos... Joseph Serpos, vous savez, mon secrétaire. Je ne peux pas y croire, Blake, je ne l'aurais jamais cru capable de cela. Il sait que je ne suis pas riche, mais semble ignorer que le coffre ne contenait que les pièces à conviction de l'affaire Willoughby. Serpos était absent quand nous avons arrêté Willoughby. L'idiot !... En tout cas, il a rempli un sac noir, a volé ma voiture et a démarré en douce plus d'une heure avant votre départ...

— Oui, mais pourquoi m'avoir fait arrêter, moi ?

— Ça, c'est la faute du D^r Antrim qui nous a dit vous avoir rencontré descendant la côte. Antrim était nerveux, ou affolé, ou je ne sais quoi... Au moment même de votre départ, vous vous en souvenez, Merrivale et moi nous nous disposions à examiner les pièces à conviction de l'affaire Willoughby. C'est alors que nous avons découvert le larcin, avec un mot poli de Serpos, disant qu'il s'en allait et qu'il était inutile d'essayer de retrouver sa trace. Sur ces entrefaites, Antrim est arrivé. Il semblait avoir des raisons mystérieuses de vous soupçonner. Il jurait que c'était vous qui aviez dû cambrioler le coffre, parce qu'il vous avait vu vous sauver dans ma voiture. Bien entendu, nous savions que c'était Serpos le voleur, mais nous avons cru un instant qu'il avait chipé la Lanchester de Merrivale parce qu'elle est plus rapide que la mienne. Sur quoi, dit Charters avec amertume, Merrivale a conçu l'idée brillante et subtile que tout ce micmac de voitures était une machination ; que Serpos avait choisi la Lanchester exprès pour nous faire croire que vous étiez parti avec ; que Serpos, s'il était arrêté en route, essaierait de se faire passer pour vous. Aussi, j'ai envoyé l'ordre d'arrêter un homme conduisant une Lanchester numérotée AXA 564, porteur d'un sac noir et prétendant sans doute se nommer Blake. Antrim affirmait qu'il vous avait vu dans la Hillman bleue...

— Il est donc aveugle ! Les deux voitures ne se ressemblent en rien ! D'autre part, il y avait une autre personne là, sur la route, pendant que je parlais à Antrim... un Américain nommé Stone...

— Lequel, poursuit Charters d'un ton lugubre, a déclaré qu'il était incapable de distinguer les deux voitures l'une de l'autre. Ne me parlez pas de ce Stone ! Il y a eu ici un raffut d'enfer entre lui et Merrivale, mais laissons cela pour l'instant. Nous n'avions toujours rien compris à l'histoire des voitures jusqu'à ce qu'on nous informe que le sac noir du criminel arrêté contenait un outillage de cambrioleur.

À l'arrière-plan, j'entendais vociférer H.M. qui désirait prendre part

à notre échange. Mais Charters, sans l'écouter, continuait toujours.

— Vous rendez-vous compte que vous avez tout gâché, Blake ? Je ne sais pas comment vous avez réussi à vous évader, mais vous avez perdu toute chance d'inspecter la maison de Hogenauer, ou tout au moins le grand bureau, et...

— C'est pourtant ce que j'ai déjà fait, coupai-je, en dépit de vos flics !

Et je me mis à raconter les faits, aussi rapidement et aussi brièvement que je pus. Au beau milieu de mon récit, l'opératrice du central se mêla à la conversation pour me prier, les trois minutes étant écoulées, d'introduire à nouveau trois pence dans l'appareil. Après quelques parlementations je parvins à faire porter la conversation au compte de mon correspondant. J'entendis un brouhaha à l'autre bout du fil, quand Charters transmet les informations que je venais de lui donner. En même temps que la voix de H.M., je percevais dans le lointain une autre voix. Pour terminer, je citai mot pour mot, aussi fidèlement que possible, la phrase écrite sur le buvard.

— En fin de compte, ajoutai-je pour conclure, je n'aurais certainement pas réussi à m'échapper de la maison si les flics n'avaient été déboussolés par la découverte du cadavre. Et nous voilà arrivés au point délicat : c'est très joli de me dire que vous avez téléphoné au poste de police pour donner ordre de me relâcher. Mais maintenant, la police va me rechercher de nouveau comme témoin principal, pour ne pas dire comme suspect, dans une affaire de meurtre. Et, quand bien même elle serait convaincue de mon innocence dans cette affaire, si la police me rattrape, je peux dire adieu à mon mariage demain matin. Allez-vous vous décider à faire un petit effort, et vous arranger pour trouver une solution à tout ça ?

— Hogenauer... a bu... de la strychnine..., dit Charters d'un ton accablé.

Le téléphone devint silencieux, et je crus la communication coupée. Je secouai le récepteur.

— Je vous passe Merrivale, dit alors Charters.

— Comment ça va, Ken ? lança H.M. avec désinvolture.

— Je préfère m'abstenir de toute appréciation sur votre rôle dans cette affaire, répondis-je un peu sèchement. Mais soyez chic, tâchez d'avoir une nouvelle inspiration, inventez quelque chose pour me sortir de là. En êtes-vous capable, oui ou non ?

— Eh bien... voyons, dit le patron. (Je l'imaginais fort bien, se grattant le menton du doigt.) Pendant votre conversation avec Charters j'ai réfléchi, et je crois avoir trouvé. Allons, nous réussirons à

vous tirer d'affaire...

— Oui ?

— L'enveloppe est dans le casier du haut, à gauche, dans le bureau de Keppel à l'hôtel Cabot, à Bristol, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, mon garçon, dit-il d'un ton inspiré, la seule solution, c'est de vous précipiter à Bristol et de mettre la main sur l'enveloppe avant le retour de Keppel. Hein ? Qu'en dites-vous ?

Je faillis m'étrangler de fureur. En fait d'impudence pure, claire et sans mélange, d'impudence jaillissant comme d'une fontaine et se déversant en cataracte dans un abîme de révolte muette, cette proposition outrepassait tout ce que j'avais déjà entendu ce soir-là.

— Vous ne serez content que lorsque j'aurai fait de la prison, alors ? Il faut que j'en prenne pour vingt ans si je veux vous faire plaisir ? Eh bien, cette fois, je refuse. Vous avez compris ? Je refuse !

— Je vous parie bien que non, répliqua calmement le patron. Écoutez, Ken, et ne vous emportez donc pas comme ça. Vous allez faire ce que je vous dis, et de bon gré. Savez-vous qui est là, à côté de moi, me parlant en ce moment même ? C'est la lumière de votre vie, la joie de votre cœur, votre fiancée adorée, Evelyn Cheyne...

— Quoi ?

— Taisez-vous, belle enfant ! l'entendis-je hurler à quelqu'un derrière lui. (Il revint au téléphone.) Comment pourrais-je l'empêcher de vous suivre ? Si elle tient à ne pas quitter son fidèle amour, je n'y peux rien. Vous n'étiez pas parti depuis dix minutes qu'elle est arrivée ici, fraîche et rose, en déclarant qu'elle n'entendait pas manquer le feu d'artifice. Maintenant, si vous refusez d'aller à Bristol, Evelyn offre de s'y rendre elle-même. Alors, je crois que vous feriez mieux d'y aller aussi pour la protéger. Elle courrait trop de risques, mon garçon, si... Non, non, ce n'est nullement du chantage. Ne dites pas ça. Vous ne comprenez donc pas que c'est la seule chose à faire ? Si ça peut vous rassurer, je me porte garant que Charters et moi nous nous arrangerons de façon que vous ne soyez pas mêlé du tout à la mort de Hogenauer, que vous ne soyez pas appelé comme témoin et que vous n'ayez pas à montrer le bout de votre nez. Mais je ne peux pas faire ça instantanément, je veux dire dans les deux heures qui vont suivre : il faut d'abord que je tire sur quelques ficelles. Vous saisissez ? Et ces deux heures-là sont essentielles. Alors, mon petit, vous filez à Bristol tout droit, comme une corneille qui rentre au nid, et vous chipez cette enveloppe avant le retour du bonhomme. Vous allez être obligé de prendre le train. C'est un assez long trajet, et nous avons besoin d'agir

vite.

— Avec un demi-penny en poche, objectai-je, et sans veston...

— Bien sûr ! dit affablement H.M.. Et c'est là que la petite entre en scène. Il y a un train qui quitte Plymouth assez tard, et passe à Moreton Abbot à 23 h 20. C'est le rapide de Londres, mais il s'arrête à plusieurs stations, entre autres à Bristol. Comme nous en sommes à une seconde près, nous allons déposer Evelyn à Moreton Abbot aussi vite que possible. Vous la trouverez sur le quai de la gare, avec une grosse somme d'argent et un des vestons de Charters, puisque vous semblez si pointilleux sur le chapitre de l'élégance vestimentaire. Ça va comme ça ?

— Parfait. Mais si Evelyn rate le train ?

— Allons, allons, grogna H.M. d'un ton apaisant, si ça lui arrive, vous en serez quitte pour gagner Bristol sans elle. Nous n'avons plus une minute à perdre, Ken. Au revoir.

On coupa la communication.

Ce tout petit fil, seul lien entre moi et le reste du monde, était maintenant rompu. Vainement, je secouai le crochet. Vainement, je fis observer à une plaque d'ébonite impassible que je venais à Moreton Abbot pour la première fois de ma vie, et n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait la gare, perspective fort encourageante. Je ne pouvais tout de même pas demander mon chemin à un policeman !

En tout cas, je n'avais rien à gagner en restant une minute de plus dans cette cabine éclairée, au coin d'une rue, exposé à tous les regards. Je retrouvai avec un sentiment de bien-être la fraîcheur du dehors. Je mis à profit un endroit obscur, le long d'une haie, pour m'arrêter et étudier la situation.

Je n'avais qu'un moyen sûr de me rendre à la gare, je possédais toujours ma tenue du « parfait policeman » ; or, de nombreuses autos circulaient encore. Il me fallait donc renfiler ma vareuse, arrêter la première voiture qui passerait et, avec une autorité tout officielle, demander à être conduit à la gare sous prétexte de barrer la route à un homme que la police croyait prêt à s'enfuir par le train de 23 h 20.

Ça ne m'avancerait à rien de rester planté là à ronger mon frein. Ma fiancée, par suite d'une aberration devenue chez elle chronique, était venue se fourrer au beau milieu de ce gâchis, et c'était maintenant à moi de l'en tirer. Quand je lui avais recommandé de m'attendre tranquillement à Londres, l'après-midi même, sa docilité aurait dû éveiller mes soupçons. Il devait en faire une tête, à présent, le général Cheyne ! L'idée de retrouver Evelyn m'était certes agréable, mais ne parvenait pas à me mettre tout à fait à mon aise. C'est très joli

de se dire : « L'air est pur, la route est large, la fortune sourit aux audacieux, marchons au canon ! » mais je suis écossais, moi, et comme tout bon Écossais, prudent.

J'étais incapable de voir clair dans cette énigme et, par-dessus tout, je me demandais ce que H.M. y comprenait, lui. D'habitude, il est quasi impossible d'empêcher Merrivale d'exposer son opinion sur n'importe quel sujet. Cette fois, il avait gardé le silence. Bien entendu, il fallait tenir compte de la méfiance que lui inspirait le téléphone. Nous n'avions pu que nous jeter les faits en pleine figure, rapidement et à bâtons rompus. Cependant, je n'avais pas encore réussi à savoir ce que Serpos avait volé dans le coffre. Cette chose si précieuse et dont on faisait tant d'histoires.

Et encore, ceci n'était rien, comparé aux bizarres circonstances du meurtre. Là-bas, aux *Mélèzes*, un homme était assis, mort, empoisonné à la strychnine. Le centre du problème était assez clair : Hogenauer avait délayé lui-même, la prenant pour du bromure, la dose de poison dans une eau minérale particulièrement nauséabonde. Mais ce qui s'était passé avant restait vague.

Voici quels étaient les faits, dans l'ordre chronologique :

Le matin même, au petit déjeuner, Hogenauer fait part à Bowers de son intention de se rendre à Bristol où il est certain de ne pas trouver Keppel. Il donne à Bowers la consigne de se tenir prêt à recevoir aux *Mélèzes* la visite de quelqu'un, vraisemblablement Keppel.

Dans la matinée, Hogenauer écrit à quelqu'un qu'il nomme « Votre Excellence » une lettre dont un passage commence par une référence à des « plans rigides » pour lui faire savoir qu'il compte le soir même s'emparer d'une enveloppe se trouvant dans le bureau de Keppel, laquelle lui apportera une « certitude ».

Un peu plus tard dans la matinée, Keppel vient voir Hogenauer et, quand les deux hommes se séparent – d'après Bowers – Hogenauer remet à Keppel quelque chose comme une enveloppe pliée en deux. C'est en quittant la maison, à 18 heures, que Bowers voit pour la dernière fois Hogenauer vivant, au moment où celui-ci lui confirme la venue d'un visiteur que lui, Bowers, ne verra sans doute pas.

Hogenauer boit le poison vers 20 h 45. Son corps est découvert, un peu plus d'une demi-heure après, par M^{rs} Antrim, dans une pièce fermée à clef de l'intérieur.

Dans cette pièce, plusieurs meubles ont été changés de place. Une lampe de poche placée sur le manteau de la cheminée indique un vide sur une étagère, là où manquent deux livres sur l'aéronautique. En outre, sur le bureau de Hogenauer, gisent quatre paires de boutons de

manchettes.

Parvenu à ce point de mon raisonnement, je me rendis compte que le moment n'était plus de me creuser la tête, mais de me mettre au travail. Et tout d'abord, de me rendre à la gare. Je défis donc mon paquet et, avant d'entamer le second chapitre de mes aventures, je remis gilet, cravate, tunique, casque et ceinturon. Ma montre, saine et sauve dans la poche du gilet, m'apprit qu'il était 23 h 12.

En haut de la côte apparurent les phares d'une auto qui roulait sans hâte. Le moment d'agir était venu. Sans regret, je jetai le journal, qui avait servi à plusieurs fins depuis le moment où M^{rs} Antrim l'avait trouvé dans l'office. Il alla tomber mollement, largement déployé, sur la haie voisine. C'est alors qu'un papier s'en échappa et descendit en voletant sur la chaussée.

Je le ramassai. C'était un billet de cent livres.

LE DIABLE DANS LE SAC

— À la gare ? répéta le conducteur de la voiture. Avec plaisir. Montez. C'est justement là que je vais moi-même.

Mon bienfaiteur était un homme gras et jovial. Il était coiffé d'un chapeau de tweed brun et m'examinait du haut d'une antique guimbarde, dont les rideaux poussiéreux flottaient au vent. D'un air accueillant, il ouvrit la portière avant.

— Si ça vous fait rien, dis-je, je m'installerai derrière. Le bandit dont je vous parle doit être sur ses gardes. S'il aperçoit un policeman, tout est perdu. Il vaut mieux que je reste caché. Vous disiez que vous alliez à la gare : vous prenez le train de 23 h 20 ?

— Moi ? Oh non ! Non, non, non, non..., déclara l'autre avec un geste large.

La voiture continuait sa route. Nous tournions le dos à Valley Road.

— Je vais seulement attendre ma femme qui revient des États-Unis. C'est un train qui assure à Plymouth la correspondance avec le *Queen Victoria*. Il aura probablement du retard, comme tous ces trains.

Au cours du trajet, mon compagnon me fit subir un interrogatoire en règle sur le scélérat qui avait cambriolé le commissaire central, et entra dans une rage bleue en constatant l'impéritie de la Justice britannique. La gare était encore plus éloignée que je ne le pensais. Nous roulions à petite allure, cependant que mon compagnon bavardait cordialement, et que je croyais percevoir le tic-tac précipité de ma montre sous la tunique de la Loi. En même temps je me creusais la tête afin de résoudre l'énigme de ce billet de cent livres glissé entre les pages d'un vieux journal.

M^{rs} Antrim prétendait avoir trouvé ce journal dans l'office. C'était invraisemblable, car il s'agissait d'un numéro du *Daily Telegraph* vieux de quatre jours, mais les gens susceptibles de traiter avec cette désinvolture les billets de cent livres sont assez rares. Par conséquent, ou bien M^{rs} Antrim n'avait pas trouvé le journal où elle le disait, ou bien le billet ne s'y trouvait pas à ce moment-là... Et alors ?

— Ma parole, il est à l'heure ! s'écria mon compagnon.

Nous achevions de tourner autour de la place de la gare, bâtiment

long et bas au toit d'un brun foncé. L'horloge de la tour massive marquait 23 h 19' 30". Le sifflet strident du train retentit, suivi du grondement habituel. Quelques taxis étaient alignés devant la gare... mais pas trace d'Evelyn. Entre les deux ailes du bâtiment, un portillon métallique donnant accès au quai s'ouvrit en ferrailant, et un contrôleur vint se poster à l'entrée. Je n'avais même pas un penny pour prendre un ticket de quai. Mais ceci n'avait pas beaucoup d'importance puisque Evelyn n'était pas encore là. Le vrai danger, c'était qu'un vrai policeman ne rôdât autour de la gare. J'avais l'intention de rester à l'abri dans la voiture pour reconnaître le terrain. Mais mon compagnon ne me laissa pas le choix.

— Est-il là ? chuchota-t-il.

— Non. Je crois...

— Alors, il est certainement sur le quai.

On eût dit, quand il sauta à bas de la voiture, que ses jambes massives, en culottes de golf et chaussettes brunes, gambadaient d'enthousiasme.

— Dites donc, en voilà une histoire à raconter à la femme et aux gosses !

Il ouvrit toute grande la portière, m'exhibant ainsi aux yeux des chauffeurs de taxi et d'un ou deux porteurs somnolents.

— Vous devriez vous dépêcher un peu, mon vieux ! Il faut que j'aille à la rencontre de ma femme dans une minute ou deux, et j'aimerais bien voir la fin de tout ça avant...

Il ne me restait plus qu'à sortir de la voiture. Lorsqu'ils virent que je me dirigeais vers le contrôle, les spectateurs me suivirent du regard et leurs visages changèrent d'expression. Plusieurs curieux se pressaient derrière moi. Mon compagnon se précipita pour jeter sa pièce de monnaie dans le distributeur, lui arrachant un cliquetis sonore, et me rejoignis en se trémoussant avec un air qui excita encore plus la curiosité des badauds. Par-dessus le portillon, je lançai un rapide coup d'œil sur le quai, mais toujours pas d'Evelyn. Le fracas du train se rapprochait et semblait maintenant faire vibrer la gare tout entière. Les feux de la machine grossirent et coururent en rayons d'argent le long des rails.

— Passez vite ! m'exhorta mon compagnon. Vous n'avez pas besoin de ticket, vous, n'est-ce pas ? (Il en appela au contrôleur du portillon :) Il y a un criminel qui essaie de se sauver en prenant ce train. Il s'agit d'un cambriolage... il a volé chez le commissaire central...

Le contrôleur ébahi ouvrit et ferma sa pince à poinçonner. Derrière

moi s'éleva une voix excitée. Par-dessus mon épaule, une main ridée aux ongles carrés et sales se tendit vers le quai.

— C'est lui ! cria la voix. Le voilà là-bas !

Le bruit du train entrant en gare noya la suite de ce discours, mais nous avions tous entendu. En plein dans la lueur éclatante des feux, et comme cerné par leur reflet sur les rails, un homme se tenait au bord du quai, seul. Il était assez grand, efflanqué, légèrement voûté. Le cou tendu, il nous observait pardessus son épaule. Il portait de grosses lunettes et avait un long visage mal rasé. Je n'avais jamais vu une expression de terreur comparable à celle qui déformait ses traits. L'homme ne bougeait pas, il se bornait à nous contempler. Pendant un instant pénible, je crus qu'il allait basculer en avant, droit sous les roues du train. Mais il se ressaisit. Le train passa dans un fracas de portières battantes et ralentit avec un halètement plaintif. Soudain, l'homme fit demi-tour et s'éloigna à grands pas.

Déjà une voix criait :

— Arrêtez-le !

Je crois que, lorsque notre petit groupe franchit la barrière en toute hâte, le contrôleur lui-même déserta son poste. Je fus bien obligé de suivre, car, avant de s'élancer, tous se retournèrent pour me regarder. J'aurais volontiers poussé quelques jurons bien sentis devant ce nouvel exemple de la fragilité de toutes les entreprises humaines.

Notre proie n'alla pas loin. Un porteur n'eut qu'à lui saisir le bras et l'homme s'arrêta en tremblant. Quand nous l'eûmes rejoint, deux de mes compagnons s'arrêtèrent, incrédules, et je faillis moi-même balbutier des excuses. Nous avions devant nous un pasteur, ou du moins il en portait l'habit : veston noir, plastron et col ecclésiastique d'où émergeait son cou maigre. S'il avait, à ce moment-là, gardé son sang-froid, les poursuivants se seraient sans doute excusés, et j'aurais pu disparaître. Mais il perdit contenance. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, et ses yeux, derrière les grosses lunettes, étaient fixes.

— C'est bien, murmura-t-il avec une légère intonation étrangère. Je me rends. Je savais bien que je n'arriverais pas à prendre le large, parce que cette peste de M^{rs} Antrim m'avait vu au moment où je sortais pour prendre la voiture...

Je jetai les yeux sur le sac noir qu'il portait et commençai, moi aussi, à comprendre certaines choses.

— Vous êtes bien Joseph Serpos ? demandai-je.

— Oui... oui. Je... comment m'avez-vous reconnu sous ce costume ?

Il tripotait le devant de son habit avec un air d'affolement impuissant. Je crus qu'il allait se mettre à pleurer.

— Faites-lui les sommations d'usage ! intervint avec ardeur une voix insidieuse parmi la foule. Vous devez lui faire les sommations d'usage. C'est la loi.

Serpos porta la main à son front.

— Emmenez-moi, dit-il. Je me constitue prisonnier. Vous feriez mieux de prendre ce sac. Il contient le... vous savez quoi.

Le sac noir renfermant son butin volé, quelle qu'en fût la nature, passa de ses mains dans les miennes.

— Et alors, vous ne notez pas ce qu'il dit ? interrompit de nouveau la voix insidieuse. Où est votre carnet ? Il faut prendre par écrit toutes ses déclarations.

Je commençais à m'énerver. Et, si je peux me permettre cette expression audacieuse, j'avais grande envie de donner un bon coup de poing dans la figure de la voix insidieuse. Le groupe s'épaississait autour de nous, et je me trouvais là, avec un prisonnier que j'étais forcé d'arrêter, tenant dans ma main un sac plein d'objets volés. Du diable si je savais ce que j'allais en faire ! Maintenant, c'était évident : j'étais au beau milieu de ce genre d'attroupement qui, au bout de quelques minutes, attire infailliblement l'attention d'un flic authentique.

Scrutant la foule à la ronde, je vis toutes sortes de visages, mais je n'aperçus Evelyn nulle part. Les voyageurs, en descendant du train, provoquaient une certaine confusion. Mon ami trop zélé était en train d'embrasser une grosse dame, tout en guettant du coin de l'œil ce qui se passait, et plusieurs chariots à bagages s'amassaient auprès du fourgon. Le train exhalait bruyamment un faible nuage de vapeur. Toutes les portières et toutes les fenêtres des wagons étaient garnies de têtes curieuses. Je vis les lampes à abat-jour rose d'un wagon-restaurant, et j'éprouvai soudain l'envie douloureuse de m'attabler en paix devant un bon repas. Une pancarte, accrochée sur un wagon, et portant l'inscription PLYMOUTH – BRISTOL – LONDRES vint me rappeler que ce train était ma seule chance de salut.

C'est alors que j'aperçus enfin Evelyn !

Elle venait de monter dans un compartiment de première classe et se retournait à la portière pour jeter un coup d'œil au-dehors. Elle paraissait nerveuse et inquiète. Juste derrière elle, dans le même compartiment, je vis M^r Johnson Stone, en train de déposer son chapeau de paille sur la banquette. Il se redressa, le cigare à la bouche, le reflet d'un lampadaire jouant sur son coquet pince-nez. Son

regard tomba sur moi. Il contempla mon uniforme, et je n'exagère pas en disant que les yeux lui sortirent de la tête. Je le vis se pencher et tirer Evelyn par la manche.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-il. Le voilà encore déguisé !

Derrière moi, la voix insidieuse s'obstinait :

— Pourquoi ne le fouillez-vous pas ? Il a peut-être un revolver ! Si vous voulez, je vais courir chercher un autre agent...

En ordonnant à la foule de reculer, je fis dans la direction d'Evelyn un geste qu'elle interpréta, je l'espérai, comme un avertissement d'avoir à rester où elle était jusqu'à ce que j'aie pu me tirer d'affaire. Si j'essayais maintenant de me ruer dans le train, ce serait jeter de l'huile sur le feu et je me ferais pincer instantanément. D'autre part, le train devait être sur le point de démarrer. Du coin de l'œil, j'aperçus le chef de gare se hâtant vers moi, harassé et inquiet, une montre à la main.

— Eh bien, que se passe-t-il ? dit-il d'un ton contrarié. Qu'y a-t-il, sergent ?

— Je regrette, monsieur. Cet homme s'est constitué prisonnier. Il est recherché par la police de Torquay pour vol avec effraction. Le commissaire central...

Le chef de gare m'examina.

— Une minute, s'il vous plaît. D'abord, qui êtes-vous ? Vous n'avez jamais été de service à cette gare. Je connais tous les policemen de cette ville, et...

— Non, monsieur. Je suis de Torquay. Mission spéciale.

— Ah ! bien, dit le chef de gare avec un soupir de soulagement. Mais je ne veux pas que ce désordre se prolonge. En arrière, s'il vous plaît, messieurs-dames ! Quant à vous, vous allez pouvoir ramener votre homme à Torquay. Train numéro 3, sur le quai inférieur, là-bas... Il va entrer en gare, et c'est le dernier pour Torquay ce soir. Venez avec moi, je vais vous conduire. Et pas d'esclandre, hein ?

Déjà, on entendait claquer quelques portières du train de Londres.

— Écoutez, dis-je en tirant à part le chef de gare. C'est très important. Je suis désolé, mais il faut avant tout que je vérifie ce qu'il a dans son sac. Est-ce qu'il y aurait près d'ici un endroit tranquille où je puisse le fouiller ? (Du menton, j'indiquai Serpos qui n'avait pas bougé.) Il faudrait également disperser tous ces badauds. Enfin, j'aimerais que vous me réserviez un compartiment vide dans le train de Torquay, s'il y a moyen.

— Je m'occupe de tout, répondit le chef de gare, le quai va être

évacué en deux secondes. Entendu aussi pour le compartiment. Emmenez votre homme dans la salle d'attente. Vous y serez tranquille.

Serpos s'essuyait le coin des yeux et, tandis que je l'entraînais, il tenta de dégager son bras d'une secousse. La salle d'attente était un endroit sombre où l'on ne voyait âme qui vive : même le guichet fermé semblait abandonné. Je fus soulagé de constater qu'une porte entrebâillée donnait sur la rue.

— C'est bon ! dis-je. Fichez le camp par là ! Vite, avant qu'on puisse vous voir !

Serpos s'était affalé comme un paquet de linge sale sur un banc contre le mur, sous une affiche déchiquetée vantant les mérites de je ne sais quelle plage. Il avait enfoui son visage dans ses mains. Je croyais qu'il sanglotait ; mais il rageait seulement, d'une voix froide, basse et tremblante. Entre ses doigts filtrait un monologue incohérent.

— Le diable les emporte... le diable les emporte. Les policiers sont idiots d'habitude... Ce n'est pas la faute de la petite Antrim, en tout cas. Si je n'avais pas perdu tout ce temps ! J'aurais dû filer tout de suite au lieu de cacher cette voiture, et de gâcher trois heures à tracer une fausse piste...

Je me sentais presque affligé pour lui, mais je tenais toujours le butin bien en sûreté dans le sac noir.

— Entendez-vous ? dis-je. Je vous laisse partir. Fichez-moi le camp !

Il découvrit une face blême et trempée de larmes, au regard inexpressif derrière les grosses lunettes. Une vraie fusillade de portières claquées crépita le long du train.

— Non, dit-il, non. J'ai perdu. Je vais revenir avec vous à Torquay. Alors peut-être...

Il enfouit de nouveau son visage dans ses mains, mais j'aurais pu jurer que j'avais entrevu, l'espace d'un éclair, une lueur de ruse dans cet œil sombre et vitreux. Il me vint à l'esprit que tous ses airs repentants pouvaient fort bien n'être qu'une feinte.

Si à ce moment-là, j'avais compris l'expression du regard de Serpos, j'aurais eu la clef de toute l'énigme. Mais il semblait méditer mes dernières paroles et, tout à coup, son regard s'éclaira.

Il se leva.

— Je vois, dit-il doucement. Vous voulez que je m'évade ? Vous n'êtes pas envoyé par Charters. Vous n'avez même jamais appartenu à la police. Eh bien, je pense que je vais m'évader, après tout. Seulement, mon ami, rendez-moi d'abord ce sac. Sinon, je donne

l'alarme et tout le monde applique. Et alors, vous serez bien obligé de dire qui vous êtes.

Le sifflet du chef de train retentit sur le quai.

À notre gauche se trouvait une porte surmontée de l'inscription « Hommes ». Avant que Serpos, trop surpris, pût résister ou appeler, je le poussai brutalement dans cette direction. À l'intérieur il y avait plusieurs cabines. D'un vigoureux coup d'épaule, je jetai Serpos dans l'une d'elles, dont je refermai la porte sur lui. Au-dessus de la poignée, il y avait un petit cadran nickelé, autour duquel courait l'inscription discrète « Occupé » ou « Libre ». Pour qu'il fût possible d'abaisser la poignée afin de sortir, il fallait que le disque pût tourner. Je pris mon dernier demi-penny et le coinçai dans le cadran contre l'inscription « Occupé », si bien que, de l'intérieur, on ne pouvait plus faire fonctionner la poignée bloquée. Juste au moment où je regagnais la salle d'attente, un hurlement s'éleva derrière moi, suivi d'une grêle de coups de poing contre la porte. Je ramassai le sac et me dirigeai vers le train, sans trop de hâte apparente. Le quai obscur était maintenant désert, le chef de gare ayant réussi à disperser les curieux. Le train de Londres ne roulait encore que très lentement. Je voulais laisser défiler devant moi toutes ces vitres étincelantes et m'introduire dans une voiture de queue, espérant ne pas être vu. Dans le dernier wagon, je remarquai un compartiment de première classe, vide. J'en avais déjà ouvert la portière au vol et je courais le long du train, prenant mon élan pour sauter dedans, quand un cri sortit de la salle d'attente. Par la porte jaillit un employé en manches de chemise, la casquette en bataille. Au même instant, mon ami le chef de gare tournait le coin du bâtiment. L'employé à la casquette courut après lui en hurlant :

— Chef ! Chef ! Il y a un pasteur enfermé dans les cabinets ! Il essaie de défoncer la porte en jurant le tonnerre de D...

Le reste se perdit dans le claquement de la portière au moment où je sautais dans le compartiment, et dans le cliquetis accéléré des roues. On venait de dépasser le dernier bec de gaz du quai et je ne savais pas si on m'avait repéré. Le train sortit de la gare. J'enlevai mon casque et passai ma tête par la portière, risquant un coup d'œil en arrière. Tout paraissait calme. Néanmoins, je vis le chef de gare faire un geste en direction du bureau du télégraphe.

Si on m'avait vu, il suffisait de télégraphier ou de téléphoner à la prochaine station pour me faire cueillir sans peine. J'étais écoeuré jusqu'à la nausée de cette grotesque mascarade : je n'aspirais plus qu'à me retrouver habillé comme tout le monde.

Il me fallait, de toute urgence, abandonner cette tenue trop voyante. Si quelqu'un me rencontrait dans le train ainsi vêtu et que

l'alarme éclatât soudain, j'étais cuit. Evelyn se trouvait quelque part dans ce train avec un veston de rechange pour moi. Mais je ne pouvais pas partir en reconnaissance dans cet accoutrement. Il y avait bien la valise de Serpos. Elle contenait probablement des vêtements. La pensée fugitive que j'y trouverais peut-être un autre travesti ecclésiastique me fit dresser les cheveux sur la tête. Au fond cela n'avait guère d'importance, une tenue de pasteur comporte généralement un veston noir – tous les vestons noirs se ressemblent – et je portais déjà un pantalon bleu foncé.

Cette idée me causa un tel soulagement que je m'abattis pour reprendre enfin haleine. Cependant, je ne pouvais demeurer ainsi plus longtemps. À tout instant, je risquais d'être vu. Le lavabo me semblait un lieu tout indiqué pour changer de tenue. De plus, je brûlais du désir de voir ce que Serpos avait dérobé. J'y avais pensé toute la nuit et j'étais décidé à en avoir le cœur net.

J'ouvris la porte du couloir et y jetai un coup d'œil furtif. Il était désert. Le train filait maintenant à bonne allure et un long sifflement déchira l'air. Pour autant que je m'en souvenais, nous devions être à moins de cent kilomètres de Bristol. Ce train était un express. Dans une heure et demie à peine je serais à pied-d'œuvre pour entreprendre un nouveau cambriolage.

Nil desperandum. Le parfait policeman franchit sur la pointe des pieds les quelques mètres qui séparaient son compartiment du lavabo et s'y étant introduit sain et sauf, en verrouilla la porte. Je commençai par m'attaquer à la valise.

Elle était en cuir noir, d'un modèle courant, neuve et luisante, et n'était pas fermée à clef. Je l'ouvris sans peine, et l'instant d'après me trouva jetant frénétiquement les objets çà et là, fouillant jusqu'au fond, et retournant la valise sens dessus dessous, sans résultat.

Serpos m'avait roulé. En fin de compte, ce jeune homme pleurnichard et efflanqué, avec ses grosses lunettes et son menton mal rasé, nous avait tous mystifiés : le sac ne contenait absolument aucun butin. À part quelques vêtements de rechange, quelques objets de toilette indispensables, un livre, un passeport et un billet de paquebot, le sac était aussi vide que celui d'un véritable pasteur.

SIX PIEDS SOUS TERRE

La locomotive lança un coup de sifflet moqueur. Par la fenêtre entrouverte me parvenait le grondement des roues, de plus en plus bruyant et précipité.

Je m'accotai à la cloison, m'efforçant de comprendre le sens des agissements de M^r Joseph Serpos.

En premier lieu, j'étais frappé de constater l'art consommé déployé par ce jeune homme. Il y avait, en effet, un second costume ecclésiastique dans le sac noir. C'était logique, puisque Serpos, ayant pris un billet de paquebot, aurait nécessairement à subir ici ou là un contrôle de douane. Le sac ne contenait pas d'autres vêtements. Le livre même était un ouvrage de piété intitulé : *Sermons d'une Paroisse du Sussex*. Certes, tous les pasteurs que j'avais connus jusque-là étaient vraiment de braves types, de ceux qui s'intéressent aux sports plus qu'à toute autre chose et avec qui on peut passer une nuit entière à raconter des histoires, en fumant la pipe et en buvant un verre, sans penser un seul instant à la qualité de pasteur. Mais Serpos avait préféré s'attifer en curé d'opérette, et il y avait pleinement réussi. Le passeport était établi au nom du révérend Thomas Caulderon, le Presbytère, Grayling Dene, Somerset, et portait la mention « Œuvres des Missions ». Le billet de paquebot m'apprenait que Serpos avait une place retenue à bord du *Sultan du Nord*, en partance le mercredi 17 juin, des docks de Tilbury, à destination d'Odessa.

Ce garçon n'était pas si jeune, ni en âge ni en expérience, qu'on aurait pu le croire. La photographie du passeport était bien la sienne et le représentait avec une mèche noire et raide coupée droit sur le front et une expression cafarde qui lui donnait l'air de se moquer de moi. Le cachet officiel même semblait authentique. Mais alors pourquoi un artiste aussi accompli que ce type-là s'était-il effondré en pleurnichant lorsque nous l'avions abordé à la gare ? Pourquoi ce revirement subit avec un éclair de ruse sous son masque blême ? Cet homme était une énigme, pire que Hogenauer lui-même.

Je sentais qu'il eût suffi d'un rien, d'un tout petit rien, pour nous donner la possibilité de débrouiller les innombrables absurdités de cette affaire. Mais ce rien nous avait glissé des mains aussi prestement que Serpos lui-même.

Toutes ces suppositions n'étaient d'aucune utilité. Il me fallait avant tout revêtir ce fameux veston noir et partir à la découverte d'Evelyn. C'est alors que, après avoir inspecté une à une toutes les pièces du vêtement pour m'assurer que rien n'avait échappé à mes recherches, je fis une constatation qui me remplit d'horreur. Il y avait bien un costume noir, en effet. Mais le veston était remplacé par une ridicule jaquette longue, à basques !

Je l'essayai, et l'ôtai aussitôt, tant l'effet produit était désastreux. Mes bras dépassaient les manches de dix bons centimètres, la jaquette menaçait de craquer aux épaules et les basques me battaient gracieusement les mollets. Le tout, accompagné d'un pantalon de serge bleu marine et d'une cravate plutôt voyante, formait un ensemble d'un grotesque achevé. Me promener sous cet accoutrement dans un train anglais alors que, dès la prochaine station, la police serait probablement à ma recherche, c'était courir au-devant de l'arrestation. Il ne restait plus qu'une solution étant donné que personne ne prend les pasteurs comme modèles d'élégance...

Cinq minutes plus tard, à 23 h 30, exactement douze heures avant mon mariage, je sortais du lavabo en grande tenue ecclésiastique, y compris le plastron et le faux col. L'ensemble, bien qu'étriqué et mal ficelé, pouvait passer, et je m'efforçai de mettre mon attitude en harmonie avec mon costume. D'une main, je portais la valise contenant les reliques d'un policeman défunt, et de l'autre un volume de sermons.

Bien que bouillant intérieurement de rage, je tâchais de conserver un air aussi digne et clérical que possible. Le train était très long et bondé. Les passagers avaient l'air, pour la plupart, d'Américains et de Canadiens. Dans plusieurs compartiments, des parties fines s'organisaient déjà. Je longeai les couloirs de trois wagons, inspectant chaque compartiment pour y chercher Evelyn. Je devais avoir une apparence si véritablement ecclésiastique qu'à ma vue une jeune fille, assise sur les genoux d'un de ses compagnons, se leva en toute hâte, et qu'une autre avala son whisky de travers.

Enfin je trouvai Evelyn au commencement du quatrième wagon. Elle était assise dans le coin côté fenêtre et, à en juger par l'expression de ses yeux, était prête à pleurer : chose si extraordinaire chez elle que je me hâtai d'ouvrir la porte. M^r Johnson Stone était assis en face d'Evelyn. Il considéra mon costume et en resta bouche bée.

— Cré nom de nom ! s'exclama-t-il, stupéfait.

C'en était trop.

— Écoutez-moi bien, dis-je, reprenant haleine. Pour l'amour de Dieu et pour la dernière fois, veuillez cesser cette plaisanterie idiote

sur les dégui...

— Chut ! avertit Evelyn, jetant un coup d'œil vers le coin côté couloir.

Je tournai la tête, et rencontrai le regard glacé d'un authentique pasteur anglican.

C'était un homme long et mince, mais au visage large et pâle incliné de côté comme un chien en arrêt. Son crâne chauve apparaissait à travers quelques rares mèches grisonnantes, et il portait de petites lunettes à demi-verres par-dessus lesquelles il nous examinait sévèrement. Il colla une de ses longues jambes croisées contre la banquette pour me laisser passer, ce qui lui donna l'air de se livrer à des exercices d'assouplissement. Sans proférer une parole, il froissa nerveusement le Times qu'il tenait à la main et continua de nous examiner.

Pris de court, je ne trouvai sur le moment, en guise de parole de bienvenue, que *Pax vobiscum*, mais je me tus par crainte de pédantisme. Un lourd silence se répandit dans le compartiment, un de ces silences qui atteignent leur point culminant en de tels endroits, lorsque des gens qui désirent parler entre eux sont empêchés par la présence d'étrangers indésirables. On n'entendait plus que le fracas des roues et le frémissement d'une brise fraîche, pénétrant par les glaces à demi baissées. Alors je passai majestueusement devant le pasteur pour aller prendre place à côté d'Evelyn.

Bien qu'elle semblât suffoquer sous l'effet d'une gaieté déplacée, je dois reconnaître qu'elle joua fort honorablement son rôle. Evelyn sait, quand il le faut, avoir l'air plus candide qu'un chérubin. Elle prit la parole sur ce ton mielleux qu'adoptent volontiers certaines femmes en s'adressant à un membre du clergé :

— Oh ! je suis si heureuse de vous voir ! J'avais tellement peur que nous ne vous ayons manqué ! Nous vous avons vu monter dans le train, mais je vous ai cherché partout, sans parvenir à vous retrouver... Oh !... excusez-moi, j'ai totalement oublié de vous présenter. M^r Johnson Stone, le Révérend... (Elle s'arrêta, superbe de confusion et de perplexité.) Oh ! Suis-je donc sotté ! Le Révérend...

— Caulderon, dis-je. Thomas Caulderon.

— Bien sûr ! M^r Stone, le Révérend Caulderon.

Stone semblait avoir un ironique « Pas possible ! » sur le bout de la langue. Derrière le pince-nez, son visage était renfrogné. Mais, en homme courtois, il répondit en inclinant gravement la tête et fit un geste vague avec son cigare.

— Enchanté de faire votre connaissance, grommela-t-il. Je vous

prie de bien vouloir excuser mon langage. J'ai été un peu surpris en vous voyant... Asseyez-vous donc, et mettez votre sac dans le filet. Cette jeune dame s'est fait beaucoup de souci à votre sujet, et vous a cherché tout le long du train. Où étiez-vous donc ?

— Mais, au lavabo, tout simplement, répondis-je d'un ton affable. Voyez-vous, c'est une opération qui prend un certain temps, et...

C'était la gaffe. Mais je m'en rendis compte trop tard. Il y eut un nouveau silence, encore plus lourd que le précédent.

Mon « confrère » n'avait pas levé les yeux de son *Times*, mais je sentais, comme des effluves magnétiques, ses coups d'œil en-dessous. Très posément, il plia son journal et sembla réfléchir quelques instants. Puis il se leva et sortit du compartiment en tirant la porte derrière lui. Nous n'étions pas complètement débarrassés de sa présence, puisqu'il avait laissé ses bagages dans le filet, mais l'atmosphère lourde s'allégea un peu.

Evelyn se rejeta dans son coin.

— Eh bien, Ken ? dit-elle d'un air soumis.

— Eh bien, répliquai-je, tu as réussi à te fourrer dans cette aventure, en fin de compte ?

Evelyn garda son air soumis, mais ses yeux pétillaient de malice.

— Sincèrement, chéri, n'était-ce pas la seule chose à faire ? Parlons sérieusement. Si tu avais manqué le rendez-vous de demain matin, tu sais comment ça aurait tourné, n'est-ce pas ? Tandis que si nous nous trouvons tous deux en cause...

Après tout, elle avait raison. À la seule vue d'Evelyn, mon opinion sur cette affaire s'était entièrement transformée. L'aventure gardait son aspect sinistre et dangereux, mais je commençais maintenant à y prendre goût. Tout me paraissait aller pour le mieux. Je saisis Evelyn dans mes bras et l'assis sur mes genoux. Au même instant, je m'aperçus que mon confrère m'épiait traîtreusement à travers la vitre du couloir. Aussi repoussai-je Evelyn avec dignité, non sans avoir reçu auparavant un témoignage de son affection à mon égard, et empoignai-je, à la place de ma fiancée, les *Sermons d'une Paroisse du Sussex*.

Stone parla comme un ventriloque, sans remuer les lèvres.

— Voilà qui est parfait ! ricana-t-il. À présent, il ne vous reste plus qu'à passer dans le couloir pour proposer à votre collègue de parier sa chemise sur *Gay Tomato* dans la troisième à Gadwick. Pourquoi pas, pendant que vous y êtes ?

L'ecclésiastique avait disparu et je me demandais, avec un certain

malaise, jusqu'à quel point j'avais pu éveiller ses soupçons. Stone continua, sur le ton d'un père admonestant son fils qui rentre après minuit :

— Vous devriez avoir honte de courailler ainsi à droite et à gauche sous des déguisements grotesques quand vous avez une aussi jolie fille qui vous attend chez vous ! Je me demande si...

Il s'arrêta brusquement, comme frappé d'une idée subite et, soudain calmé, se mit à regarder par la fenêtre.

— Allons, allons, ne recommencez pas, plaida Evelyn. Ken, ce n'est pas à nous qu'en a M^r Stone. Il y a eu à Torquay une scène épouvantable, et tout ça par la faute de H.M. Je n'ai pas compris exactement de quoi il s'agissait : du chapeau neuf de H.M., je crois. Tout était déjà fini quand je suis arrivée chez le colonel Charters. Mais M^r Stone était à peine entré dans la maison que H.M., refusant de l'écouter, l'a jeté dehors, et ils étaient là tous les deux à s'injurier et à se menacer du poing. Comme je connais bien H.M. et son charmant caractère, j'ai couru après M^r Stone dans l'avenue, mais à ce moment-là c'est lui qui ne voulait plus rien entendre. Je trouve ça stupide de la part de Merrivale, parce que M^r Stone a fait tout exprès le voyage d'Amérique à la seule fin de lui dire quelque chose, et que...

— N'y pensons plus, grommela Stone d'un ton radouci. Je vous ai dit que j'étais en voyage d'agrément. J'ai fait la traversée pour venir voir ma fille et mon gendre à Bristol, c'est tout. Si j'ai tenté de voir Merrivale, c'est uniquement pour rendre service à un de mes amis de là-bas qui m'avait chargé d'une commission pour lui. En tout cas, mademoiselle, je suis heureux de constater que ce vieux braque a dans ses relations au moins une personne possédant un grain de bon sens.

Evelyn fronça les sourcils.

— Vois-tu, Ken, j'ai retrouvé M^r Stone à la gare de Moreton Abbot, où nous avons pris ce train tous les deux. J'ai essayé de savoir ce qu'il voulait dire à H.M., mais M^r Stone n'est pas... enfin, pas très communicatif. Enfin, j'ai cru comprendre qu'il s'agit de renseignements concernant un certain « L ».

Encore un silence. Evelyn me regardait avec insistance, et je me demandais ce qu'elle savait au juste. D'après l'expression de mon visage, Stone et elle durent comprendre l'importance de la nouvelle qu'ils m'apportaient. L'atmosphère du compartiment se modifia imperceptiblement. Les yeux mi-clos, Stone m'observait attentivement.

— Ça commence à chauffer hein ? demanda-t-il calmement.

— Oui, c'est le moins qu'on puisse dire, répondis-je en regardant Evelyn. Que connais-tu de l'histoire ?

— Ce que H.M. m'a raconté, répliqua-t-elle, et une partie de ce que tu m'as dit au téléphone. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse pour le moment. Qu'est-ce que tu as bien pu fabriquer, Ken ? J'ai là un complet de rechange pour toi. (Elle indiqua une valise dans le filet au-dessus de nos têtes.) C'est un vieux costume que portait le colonel Charters avant d'avoir tant maigri, et qui devrait être à ta taille. Charters est très méticuleux : il a même ajouté un couteau de poche, au cas où tu en aurais besoin pour ton prochain cambriolage. Ah ! J'ai aussi un billet pour toi. Comme ça, tu pourras prouver que tu as pris le train d'une façon régulière. Mais... est-ce qu'on t'a vu monter dans le wagon avec ton uniforme de policeman ? Est-ce que quelqu'un te soupçonne ?

— Je n'en sais rien. Et c'est bien ce qui me tracasse... Le train s'arrête-t-il avant Bristol ?

— Une fois seulement, à Exeter. Nous y serons bientôt.

— En tout cas, à ce moment-là, nous saurons à quoi nous en tenir. Mais là n'est pas la question. Monsieur Stone, vous vouliez transmettre à Sir Henry Merrivale un renseignement concernant un agent international, ou un simple espion, connu autrefois sous le nom de « L ».

— C'est exact, répondit Stone qui m'observait à la dérobée. (Il avait l'air maintenant d'un homme qui joue au poker, ou qui témoigne en justice.)

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un nommé Paul Hogenauer ? repris-je.

— Non.

— Hogenauer est un individu résidant actuellement en Angleterre, où il mène une vie paisible, du moins en apparence. Pendant la guerre, il a appartenu au Service Secret de Berlin. Il a toujours eu la réputation d'un homme honnête et consciencieux. Ces derniers temps, il travaillait à une expérience ou à une invention pour laquelle il avait, disait-il, besoin d'argent. En conséquence, il a offert de dévoiler l'identité de « L » moyennant deux mille livres.

Stone demeura imperturbable et continua à tirer sur son cigare avec componction.

— Cette nuit, continuai-je, Hogenauer a été assassiné. Il a été empoisonné avec de la strychnine dans des circonstances bizarres. Peut-être cette mort a-t-elle un rapport quelconque avec « L », peut-être aussi n'en a-t-elle aucun : je vous laisse le soin d'en juger. Si vous savez sur « L » le moindre petit renseignement, il est d'une importance vitale que vous nous le communiquiez au plus tôt. Nous n'avons sur

nous aucune pièce prouvant notre identité, mais du moins vous savez qui nous sommes. Si nous réussissons à savoir qui est « L » et ce qu'il fait...

— Je sais qui il est, dit Stone, et ce qu'il fait.

Puis, se carrant sur les coussins, il se renfonça dans son coin. Pendant un instant, je crus voir dans ses yeux bleus, si candides en apparence, comme un éclair de scepticisme, mais il semblait avoir pris une décision. Pour commencer, il tira solennellement son étui à cigares et me le tendit comme lorsqu'on échange une poignée de main pour sceller un pacte. Enfin, de sa poche intérieure, il sortit un portefeuille et une liasse de papiers.

— Donnant, donnant, déclara-t-il. Je vais vous raconter ce que je sais. Mais d'abord, je voudrais que vous m'appreniez certaines choses : vous allez voir tout de suite pourquoi. À propos de références, je suppose que vous tenez aussi à connaître les mien-nés. Je suis de Pittsburg. J'étais adjoint au préfet de Police. Entendons-nous : je ne l'étais qu'à titre semi-officiel, et seulement parce que le secrétaire d'État à la Guerre, à Washington, est un de mes grands amis. Jetez un coup d'œil là-dessus... Voilà aussi une lettre d'introduction, ainsi que mon passeport.

— Et maintenant, ajouta-t-il en frottant une allumette, si vous croyez pouvoir vous fier à moi, racontez-moi tout depuis A jusqu'à Z. Nous troquerons ensuite nos renseignements, et je ne crois pas que vous y perdrez. Ça va ?

— Parle, Ken, dit Evelyn. Je veux y voir clair, moi aussi. En outre, H.M. m'a demandé de te poser une ou deux questions.

Cette fois, je retraçai minutieusement toute l'affaire, pendant que la brise nocturne fraîchissante pénétrait par la glace ouverte, que le bruit cadencé des roues se faisait monotone et berceur, et que les cendres du cigare s'amoncelaient sur le costume blanc de Stone.

— ... Somme toute, dis-je en manière de conclusion, depuis que j'ai transmis mon dernier rapport à H.M., nous nous sommes trouvés devant une nouvelle série d'énigmes. Maintenant, il ne s'agit plus seulement d'une histoire de meubles déplacés, de deux livres manquants et de quatre paires de boutons de manchettes. Il faut ajouter à cela un billet de cent livres fourré dans un vieux journal que M^{rs} Antrim a trouvé, paraît-il, dans l'office où on l'avait jeté au rebut. Je n'ai pas un instant l'intention de suggérer que M^{rs} Antrim a empoisonné Hogenauer. Elle n'aurait certainement pas refilé à Hogenauer de la strychnine provenant de la pharmacie de son mari, pour se ruer ensuite chez sa victime à la seule fin de s'assurer que le poison avait bien opéré. Alors, quel rôle a-t-elle joué dans cet

imbroglio ? En outre, il y a Serpos. Qui est-il ? Et que vient-il faire là-dedans, lui aussi ? À première vue, il ne semble y avoir aucun rapport entre Serpos et Hogenauer. Cependant, Serpos choisit pour s'enfuir justement le soir où Hogenauer est assassiné, et il emporte... Voyons, Evelyn, tu étais là-bas avec Charters et Merrivale. Que diable Serpos a-t-il bien pu voler, à la fin ?

Evelyn secoua la tête. Elle était blottie dans son manteau de voyage, les mains nichées dans les manches. Ses jolis yeux noisette semblaient moins rayonnants.

— Je n'en sais rien. Tu n'as pas l'air de te rendre compte, Ken, que tout cela s'est déroulé en moins de deux heures. Au bungalow, tout le monde courait dans tous les sens, en jurant comme des Templiers. Pour un peu, on me laissait tomber. Ce n'est que lorsque tu t'es trouvé en plan à Moreton Abbot, sans vêtements ni argent, que l'on m'a jugée utile, et on s'est mis à m'appeler mon petit chou. (Elle leva les yeux et me sourit.) Cependant, il me semble que tu t'es assez bien débrouillé tout seul, roucoula-t-elle. Ken, je ne voudrais pas l'avouer, mais je suis fière de toi.

Stone grogna.

— Eh bien, si vous voulez mon avis, dit-il, vous courez des risques stupides. Croyez-moi, votre Merrivale est encore plus cinglé qu'on ne le dit ! Vous n'êtes pas à votre place, ici, mademoiselle.

D'un air furieux, Stone fixa Evelyn qui lui fit la moue, puis il se mit à contempler le plancher avec un air de lugubre sagacité.

— Si je vous comprends bien... à propos, comment vous appelez-vous, en ce moment ?

— Blake.

— Vous en êtes bien sûr, au moins ?

— Oui.

— Parfait, dit Stone avec soulagement. Donc, si je vous comprends bien, Blake, on vous envoie cambrioler une chambre d'hôtel avant le retour de Keppel à Bristol. À mon avis, vous risquez gros, car vous ne savez même pas à quel moment ce Keppel doit rentrer chez lui. Vous me direz que Hogenauer pensait que Keppel serait absent toute la nuit. Soit. Mais à votre place, je ne m'appuierais pas trop sur les dires de Hogenauer, puisqu'il est mort. Il y a quelque chose de louche dans tout ça, particulièrement en ce qui concerne... (Il s'interrompt, et reprit d'un ton plus grave :) Il me semble que, dans ce pays, vous traitez assez à la légère les entreprises de cambriolage. Comment comptez-vous vous y prendre ? Vous connaissez Bristol ?

Je connais parfaitement Bristol qui est, de toutes les villes anglaises, celle que je préfère. Et tout spécialement l'hôtel Cabot, situé tout en haut de College Green, immédiatement après la cathédrale et la bibliothèque. C'est un hôtel vaste, démodé, confortable et paisible.

— Tout cela ne devrait présenter aucune difficulté, dis-je à Stone. Je vais retenir une chambre au même étage que Keppel. L'hôtel est de construction ancienne, et ce sera un jeu d'en ouvrir les portes avec une simple épingle à cheveux.

— Hum ! fit Stone. Après tout, c'est votre affaire. Mais qu'est-ce que Merrivale dit de tout cela ?

Depuis un instant, Evelyn regardait avec attention par la portière, car nous arrivions à Exeter. Elle se retourna d'un air inquiet, comme si elle voulait parler. Puis elle secoua la tête, jeta un coup d'œil à Stone et déclara :

— Ne trichons pas ! Ce que pense H.M. n'a pas d'importance, tout au moins pour le moment. Mais maintenant, à votre tour, monsieur Stone. Vous avez conclu un marché avec Ken, il me semble ?

Stone la contempla, toujours avec son air sceptique et amusé.

— Entendu ! concéda-t-il. Je vais vous dire exactement ce que vous désirez savoir. Le véritable nom de « L » est Lord. John Stuart Lord, pour être précis. Bien qu'ayant revendiqué toutes sortes de nationalités, il était d'origine américaine, et s'est toujours tiré à merveille de toutes les situations. Vous voulez savoir ce que fait « L » en ce moment ? Eh bien, il gît sous six pieds de terre au cimetière de Woodlawn Road. Voilà ce que je m'efforce de vous dire depuis le début de cette aventure : « L » est mort d'une pneumonie à Pittsburg, il y a plus de six semaines.

LES DEUX PASTEURS

Avec un rire étouffé, Stone s'enfonça dans les coussins en nous regardant d'un petit air goguenard.

— Alors, Hogenauer a menti, quand il a dit... s'écria Evelyn après un silence.

— Oui, Hogenauer a menti.

— Un moment, protestai-je. Voilà des nouvelles assez surprenantes. Hogenauer a formellement assuré que « L » était en Angleterre, il y a huit jours. Je ne doute pas un instant de votre bonne foi, mais quelles preuves apportez-vous à l'appui de vos dires ?

— Un tas de preuves, répondit Stone.

L'entrée d'un contrôleur lui coupa la parole, et Evelyn me glissa dans la main le billet qu'elle avait pris pour moi à Moreton Abbot. Le contrôleur était un homme maigre et roux, à la moustache maigre et rousse : le type même de l'Écossais. Dans un silence pesant, il poinçonna nos billets. Nous entrions en gare d'Exeter, et nous allions bientôt savoir si l'annonce de ma fuite nous avait précédés. Le contrôleur grommela une salutation imprécise et se retira.

— Je me suis trouvé impliqué là-dedans par hasard, continua Stone lorsque nous fûmes de nouveau seuls, et voici comment. J'étais allé à Forbes Field – c'est le terrain de base-ball, chez nous – pour assister à un match, et ensuite je m'étais rendu à l'hôtel Schenley. Le directeur est un de mes amis. Il me prit à part et me demanda si je pouvais monter voir quelqu'un. Il s'agissait d'un mourant qui, avec une insistance touchant au délire, demandait à parler à une autorité importante de la police.

— Je suis donc monté dans la chambre et j'y ai vu un beau vieillard, âgé de soixante-cinq ans environ, adossé à une pile d'oreillers et respirant péniblement. Dehors, il faisait un printemps rayonnant, mais le mourant gisait là, étouffé par la pneumonie. Il a réussi à me demander si je le connaissais. J'ai répondu que non, que je n'avais pas ce plaisir. Alors, le malade a eu une espèce de sourire et m'a désigné une malle que nous avons ouverte, le directeur et moi.

— Bref, poursuivit Stone d'une voix presque craintive, je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails, mais si jamais l'Histoire secrète a

dévoilé ses mystères, c'est bien là, dans cette chambre d'hôtel. Je n'ai pas pu comprendre la moitié des documents, parce qu'ils étaient rédigés en diverses langues étrangères, mais il y avait aussi deux ou trois décorations, faciles à reconnaître pour n'importe qui. Des décorations de plusieurs pays. « L » n'avait pas de parti pris. Et maintenant il souriait comme un insensé en nous observant.

— Un peu plus tard, il nous a raconté son histoire. Elle se résumait à ceci : il avait une fille, quelque part dans le monde, mais ignorait où elle se trouvait actuellement. « L » n'était pas ce qu'on appelle un père exemplaire. Toute sa vie, il ne s'était soucié que de lui-même et surtout d'avoir toujours du champagne bien frappé à sa table. Mais il avait mis de côté un assez joli magot et, n'ayant que sa fille comme unique héritière, il voulait essayer de réparer ses torts envers elle. C'est pourquoi il avait pensé que la police, étant donné le peu d'indices, réussirait à la retrouver mieux que les hommes de loi. Aussi me pria-t-il de commencer les recherches. Tout ce qu'il savait de sa fille, c'est qu'elle était mariée, depuis six ans à peu près, avec un jeune homme qui venait de sortir diplômé d'une école de médecine irlandaise. « L » ne savait même pas le nom du jeune homme, seulement son prénom, Lawrence. Mais il possédait un instantané, assez flou, de son gendre. Généralement, ces photos nous sont beaucoup moins utiles qu'on pourrait le croire. Et pourtant, je suis sûr d'avoir vu ce garçon quelque part. Je suis sûr de l'avoir vu ce soir même.

Stone fronça les sourcils et parut hésiter.

— Vous voulez parler, dis-je, du D^r Lawrence Antrim ?

— Parfaitement. N'oubliez pas, dit Stone d'un ton agressif en braquant son cigare dans ma direction, que, pour l'instant, tout ceci ne me regarde en aucune façon. Combien de fois faudra-t-il vous répéter que je suis en vacances ? Bien entendu, je vais câbler à la police, chez moi, pour qu'elle s'occupe de M^{rs} Antrim selon la filière normale. D'autre part, ce n'était pas uniquement pour retrouver cette jeune femme ou son mari que je désirais entrer en rapport avec Sir Henry Merrivale.

— Le vieux type est mort le soir même du jour où je suis allé le voir. Il ne s'est rien passé de sensationnel. Je veux dire par là que « L » n'a pas prononcé de longs discours, ni fait de grands gestes, ni parlé des temps révolus. J'avoue que cela m'aurait intéressé de l'entendre raconter ses souvenirs. Il a seulement respiré deux ou trois fois d'une façon saccadée, puis il a eu l'air de regretter je ne sais quoi, et a rendu le dernier soupir.

— Vu tout le fourbi que contenait la malle, je n'avais rien de mieux

à faire, à mon avis, que d'avertir Washington. Seigneur ! Je savais que je les intéresserais, mais pas à ce point-là ! C'est ainsi que j'ai appris que ce « L » était, dans son genre, ce qui se fait de mieux depuis que le monde est monde. Et ce fameux « L » gisait là, bien calme, semblable à n'importe quel autre homme...

— Bref, revenons au fait. À Washington, on me dit que, jusqu'à présent, on avait cru « L » en Angleterre. On pensait que Whitehall, sachant « L » en sûreté à six pieds sous terre, se sentirait délivré d'un bon poids et rappellerait ses limiers. Je ne sais si vous êtes au courant, mais, en temps de paix, l'existence des espions n'est pas officiellement reconnue par les nations. Les polices font semblant de croire qu'il n'y a pas de ces gens-là. Cependant, puisque de toute façon je devais me rendre en Angleterre pour affaires personnelles, le secrétaire d'État a estimé que je ferais bien de me faufiler discrètement jusqu'à Merrivale pour lui raconter toute l'affaire, ce qui mettrait Whitehall à l'aise. Vous savez la suite : cette espèce de cinglé avec son panama...

Autour de nous s'élevait maintenant le brouhaha de la gare d'Exeter. Un chariot abondamment garni de cigarettes et de revues illustrées longea le quai. Le train haleta bruyamment. Toujours aucun signe de poursuite. D'ailleurs, pendant que je faisais le guet à la portière, je me rendais compte tout à coup que j'étais plus ému par les révélations de Stone que par la perspective d'être pincé.

Cependant, de tout ce récit, nous ne retirions que l'explication d'une seule chose : l'étrange conduite d'Antrim pendant cette soirée et la raison pour laquelle il s'était montré si effrayé et si soupçonneux quand moi, un ami de Charters, j'avais été accusé par Stone d'être venu à Torquay sous un faux nom. Mais que savait au juste Antrim ? Savait-il, ou bien soupçonnait-il que sa femme était la fille d'un personnage bien connu dans le monde ténébreux de la politique internationale ? S'imaginait-il, par hasard, que le gouvernement britannique s'intéressait à lui, Antrim ?

Evelyn secoua lentement la tête.

— Dis-moi, Ken, tout ceci paraît encore plus incohérent que tout à l'heure. À quoi riment, alors, ces micmacs, et ce branle-bas de combat ? Si « L » est maintenant hors du jeu, qu'est-ce que Hogenauer vient y faire ? Hogenauer déclare que « L » est en Angleterre, et offre de révéler son nom. Hogenauer ment donc. Si « L » était encore en vie, on pourrait supposer que c'est lui qui a tué Hogenauer pour lui fermer la bouche. Mais « L » était mort et enterré plus d'un mois avant que Hogenauer vînt faire son offre de trahison ! Je veux dire... bien sûr, si tout cela...

— Vous voulez dire, coupa Stone d'un ton sévère, si je dis la

vérité ?

— Oui, fis-je, où sont vos preuves ?

— Oh !... des preuves...

Stone écrasa le bout de son cigare dans le cendrier, se tapa sur les cuisses et nous regarda en face avec la patience du désespoir.

— Que vous faut-il comme preuves ? Existe-t-il au monde une seule personne ayant connu « L », je veux dire l'ayant connu pour ce qu'il était ? Une personne susceptible de se manifester maintenant et de venir témoigner ? On n'a jamais pris les empreintes digitales de « L ». On n'a jamais eu ses photos anthropométriques. On ne l'a même jamais arrêté comme suspect. Si un homme a réussi, pendant toute sa vie, à ne jamais laisser de traces derrière lui, comment espérez-vous en trouver après sa mort ? Il faut admettre que la seule preuve réside dans la réalité, dans l'évidence même de son existence. Le ministère de la Guerre, aux États-Unis, s'est contenté de ça, et moi aussi.

— Rien ne vous empêche de penser que je suis en train de vous raconter des histoires de fantômes. J'ai parcouru toute l'Angleterre uniquement pour rencontrer Merrivale et lui donner ces renseignements, et tout ce que je récolte c'est un coup de pied quelque part. Faites ce qu'il vous plaira. Je ne veux plus me casser la tête sur cette affaire, et je vous ai apporté toute l'aide que j'étais en mesure de vous donner. Croyez-moi ou non, mais n'en parlons plus.

Nous étions déjà sortis d'Exeter. Evelyn et moi nous nous regardâmes pendant que Stone exhalait sa rancœur envers nous : il était impossible de ne pas ajouter foi à ses déclarations. Les kilomètres filaient, scandés par les cahots du train, et Evelyn s'efforça, une fois de plus, de calmer Stone.

— Je vois dans tout cela une chose très importante, dis-je à mon tour. Pourquoi « L » était-il en Amérique ? Je veux dire, y était-il pour... pour affaires ? Avait-il là-bas quelque projet en train ?

— Non. Je suis tout à fait sûr que non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me l'a dit, répondit Stone d'un ton péremptoire. Rappelez-vous qu'il ne m'a rien dissimulé de tout ce qui le concernait. Il se savait à l'agonie, et il m'a dit la vérité absolue. Pourquoi aurait-il menti à ce moment-là ?

Stone se carra confortablement en arrière et contempla les photographies touristiques placées au-dessus des banquettes.

— Vous avez laissé entendre, reprit-il, que les déclarations que je vous ai faites ne valaient pas les renseignements que vous m'avez

donnés. Bon. Mais je suis frappé de voir qu'il y a, dans tout cela, un ou deux faits dont le rapport flagrant avec le meurtre de Hogenauer semble vous échapper à tous.

— Comment ça ? Expliquez-vous.

— Soit. Arrêtez-moi si je me trompe. Donc, hier soir, Hogenauer se rend chez le D^r Antrim et se plaint de ses nerfs. Antrim lui prescrit du bromure, et M^{rs} Antrim exécute l'ordonnance rédigée par son mari. D'autre part, quelqu'un, qui veut supprimer Hogenauer, s'introduit dans la pharmacie, intervertit les flacons de bromure et de strychnine, et colle dessus d'autres étiquettes. Très bien ! dit Stone avec emphase, brandissant l'index. Mais à présent, ce que je suis curieux de savoir, c'est comment le criminel a bien pu deviner qu'Antrim allait ordonner du bromure, et opérer à temps l'échange des flacons ? Et, s'il n'a pu l'apprendre, comment a-t-il eu le temps de galoper jusqu'au laboratoire et de s'y livrer à son petit trafic, entre le moment où Antrim a écrit « bromure » et le moment où M^{rs} Antrim est entrée dans la pièce y prendre la drogue ?

Evelyn me jeta un bref coup d'œil. Ses yeux noisette étincelaient.

— Je crois que M^r Stone vient de mettre le doigt sur le point sensible, Ken. Mais où tout cela nous mène-t-il ? À M^{rs} An...

Stone agita la main.

— Je n'en sais rien, coupa-t-il. Ça, c'est votre affaire. Je vous ai dit que ça ne me regardait pas, et je ne veux pas vous fourrer des idées en tête.

— C'est pourtant ce que vous êtes en train de faire.

— C'est pourtant ce que je suis en train de faire, il est vrai, acquiesça-t-il, une bizarre lueur d'amusement dans ses yeux bleus. (Il avait repris son expression de joueur de poker.) Allons, je vais encore vous offrir une tournée gratis. Les flacons ont été échangés. C'est possible. Mais dans ce cas, l'assassin s'est fié au hasard plus que je ne m'y fierais moi-même. Je m'explique : comment, en effet, le meurtrier pouvait-il être certain d'avance que Hogenauer allait prendre la strychnine justement dans la seule eau minérale susceptible d'en dissimuler le goût ? Les neuf dixièmes des gens prennent le bromure dans de l'eau ordinaire. Si Hogenauer avait fait ça, il se serait aperçu de l'erreur dès la première gorgée.

— Il est probable, dis-je, qu'il ne buvait que ça. Je vous ai parlé de cette cargaison de bouteilles vides qui remplissait tout le fond du jardin.

Stone se pencha en avant.

— C'est précisément là que je veux en venir. Qui pouvait savoir que Hogenauer ne buvait que de l'eau minérale ?

— Son docteur, je pense, dit Evelyn après un silence.

— Ah ! oui, son docteur. Admettons. Mais, plus vraisemblablement, quelqu'un qui habitait la maison ou y rendait souvent visite. Vous saisissez ?

— Vous voulez dire, Bowers... ou Keppel ?

— Ou Keppel, dit Stone, avec plus d'emphase encore. (Il me frappa le genou.) Le seul visiteur habituel de Hogenauer ! Voilà ma façon de voir là-dessus, Blake. Je me flatte d'avoir des idées avancées. J'ai beaucoup appris en lisant la *Psychologie expérimentale*. On arrive ainsi à imaginer comment travaille le cerveau d'un homme.

— À présent, examinons un peu ce crime. Étant donné les circonstances qui l'entourent, l'hypothèse de la police, votre hypothèse à tous, c'est qu'il s'agit là d'une affaire intérieure. Je veux dire que quelqu'un ayant accès à la maison du D^r Antrim, quelqu'un de proche, s'y est glissé pour échanger les flacons. Le champ des recherches est donc limité. Et la police ne dépasse pas ces limites. Mais imaginez que ce soit justement là l'idée que le meurtrier désire vous mettre dans la tête ! Imaginez un instant que ce que M^{rs} Antrim a donné hier soir à Hogenauer ait été en réalité de l'honnête bromure, et rien de plus. Bon ! Hogenauer rentre chez lui avec sa poudre. Si le docteur lui avait prescrit ce médicament, pourquoi n'en aurait-il pas pris une dose dès le premier soir ? C'est ce que je voudrais savoir. Mais peut-être l'a-t-il prise et n'en a-t-il ressenti aucun mal, parce que c'était vraiment du bromure. (Stone s'échauffait de plus en plus et devenait de plus en plus grave.) Bon ! Mais quelqu'un savait que le bromure venait de chez Antrim, et de ce fait a conçu un petit plan extrêmement habile que je résume ainsi :

— Cette personne, pendant la nuit, se rend chez Antrim pour y exécuter un cambriolage discret. Le meurtrier s'introduit dans la pharmacie d'Antrim. Là, il y a des flacons sur les étagères. Des flacons parfaitement rangés, comme il se doit. Vous me suivez ? À ce moment-là, le flacon de bromure est aux trois quarts vide, mais le flacon de strychnine est plein, pour la bonne raison que personne n'y a touché. Bon. Le meurtrier a dans sa poche une forte dose de bromure en poudre qu'il a achetée dans la première pharmacie venue. Alors il remplit avec ça le vrai flacon de bromure. Puis il chipe, dans l'autre flacon, une dose massive de sels de strychnine. Ensuite, il repousse le flacon de strychnine un peu en arrière de la rangée, de façon que le lendemain matin, on s'aperçoive au premier coup d'œil que quelque chose a été dérangé. Il met pour la frime quelques traces de colle sur

les deux étiquettes. Peut-être même a-t-il fabriqué deux fausses étiquettes, et les a-t-il froissées et jetées dans un coin, où il est possible qu'on les retrouve plus tard.

— Donc, vous voyez maintenant comment l'assassin a disposé sa mise en scène. Tout ceci est bien en évidence, et ne peut pas ne pas être remarqué. La preuve est ainsi établie que, par suite d'une confusion de flacons, M^{rs} Antrim a donné par erreur de la strychnine à Hogenauer. Mais en réalité il n'en est rien, et c'est dans sa poche que le criminel emporte une jolie quantité de poison destinée à sa victime.

— Tout est facile maintenant pour le meurtrier. Tout ce qu'il lui reste à faire, c'est d'aller rendre visite à Hogenauer le lendemain. L'assassin peut s'arranger pour être pendant deux minutes hors de la vue de Hogenauer, afin de bourrer de strychnine le petit flacon de bromure. Et, la prochaine fois que Hogenauer voudra prendre une dose de calmant... Pfttt !... Et il existe une preuve irréfutable que c'est de chez le D^r Antrim que Hogenauer a rapporté le poison ! Or, vous m'avez dit vous-même que Keppel est la seule personne ayant rendu visite à Hogenauer ce jour-là.

Stone s'interrompt pour demander d'un ton fort satisfait :

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ça ?

De nouveau, le train lança un coup de sifflet fugitif et moqueur. Dans mes recherches, au cours des enquêtes faites par H.M., j'avais eu l'occasion d'entendre quelques explications d'une astuce diabolique concernant des crimes soigneusement préparés, mais cette dernière démonstration dépassait tout ce que j'avais pu entendre jusqu'à ce jour. C'était clair, simple, et parfaitement plausible.

Evelyn fronça les sourcils.

— Dites-moi, monsieur Stone, tout ça est extrêmement ingénieux, mais... que savez-vous de Keppel ?

— Rien, reconnut Stone d'un air de béate satisfaction. Jamais entendu son nom jusqu'à aujourd'hui.

— Pour quelle raison aurait-il empoisonné Hogenauer ?

— Je propose seulement une hypothèse. Quant au motif, il me semble que Hogenauer avait l'intention de dérober quelque chose à Keppel, n'est-ce pas ? Supposez que Keppel ait voulu lui rendre la pareille ? D'après ce que Hogenauer a déclaré au nommé Bowers, cela me paraît vraisemblable. Mais, d'un autre côté...

— Chut ! dit Evelyn, nous avertissant sans remuer les lèvres, en ventriloque, ainsi que Stone l'avait déjà fait.

Gare à la soutane !

La porte du compartiment s'ouvrit en grinçant. Le pasteur maigre aux petites lunettes, montrant par son attitude compassée qu'il avait prémédité son affaire, se tenait dans l'embrasure et m'étudiait d'un regard glacé. Puis il s'écarta. Derrière lui apparurent les yeux fureteurs et la moustache rousse du contrôleur, l'air soupçonneux, mais assez penaud. Le pasteur me désigna d'un mouvement de tête :

— C'est cet homme-là ! dit-il.

On parle toujours de gens qui ragent intérieurement : je peux dire qu'à ce moment-là je ne m'en privais pas. Décidément, quel que fût mon déguisement, je traînais toujours des ennuis cramponnés à mes basques. Je regardais par la portière, pour me donner une contenance. Nous avions dépassé depuis longtemps la gare de Taunton, et je me demandais dans combien de temps nous serions à Bristol.

J'étais maintenant à peu près sûr que la police ne m'avait pas signalé, mais quel sale tour ce vieux raseur pouvait-il avoir en réserve dans son sac ? Je me tournai lentement vers lui, avec une hauteur tout épiscopale.

— Je vous demande pardon, monsieur, dis-je d'un ton glacial, mais serait-ce moi dont vous parlez, par hasard ?

— Certainement, monsieur, répondit mon confrère sur le même ton. (Sa voix était âpre et précise, avec un léger accent colonial ; et, avant chaque phrase, il émettait une sorte de raclement, comme une horloge prête à sonner.)

— Entendons-nous, reprit-il. Si je commets une erreur, je serai trop heureux de m'en excuser. Je n'affirme pas, monsieur, que vous soyez un criminel, ni même un violateur du code civique. Mais je ne crois pas outrepasser mes droits en déclarant que, étant donné l'attitude inconvenante que vous avez jugé bon d'adopter ce soir, il faut que cette mascarade ecclésiastique cesse au plus vite, et elle cessera, je vous en réponds. Une telle offense aux ordres sacrés...

Je bondis sur mes pieds.

— C'est intolérable ! m'écriai-je. Prétendez-vous insinuer, monsieur, que je ne suis pas...

— Parfaitement, monsieur, répliqua mon copain. (De la tête il désigna Evelyn et, se retournant vers le contrôleur :) En outre, si je ne me trompe, cette jeune femme est sa complice.

— Flanquez-lui donc votre main sur la figure, mon Révérend, dit Stone, piqué au vif par cette allusion peu chevaleresque à Evelyn.

Le visage de cette dernière avait revêtu son air de chérubin, aggravé pour l'instant d'un religieux effroi.

— Vous devriez avoir honte ! poursuivit Stone avec chaleur, de passer votre temps à tracasser des innocents.

Le contrôleur eut un claquement de langue et nous regarda d'un air sombre, mais ne souffla mot.

— Des innocents ! ricana le pasteur. Ah ! ah ! monsieur, laissez-moi sourire ! Ah ! Ah ! Ah !

Il se tourna vers le contrôleur :

— Permettez-moi de vous raconter exactement ce qui s'est passé. Quand le train a quitté une station nommée, je crois, Moreton Abbot, j'ai vu très nettement ce jeune homme courir sur le quai de la gare. À ce moment, il était revêtu d'un uniforme d'agent de police et avait à la main cette valise noire que vous pouvez voir dans le filet, à côté de mes propres bagages. Il monta dans le train. Cette jeune femme l'attendait manifestement. En effet, comme il tardait à paraître, elle partit à sa recherche. Peu de temps après, il fit son entrée dans ce compartiment, accoutré de façon grotesque dans ce travesti ecclésiastique qu'il porte encore maintenant, ainsi que vous pouvez le constater. Nierez-vous cela, monsieur ?

— Certainement ! Je le nie !

Mon ami croisa les bras sur sa poitrine et donna libre cours à son indignation :

— Peut-être nierez-vous aussi la suite ? Je ne dirai rien de la conduite subséquente de ce jeune homme. Passons sur le langage blasphématoire qu'il a employé en entrant, lorsque ces deux messieurs échangèrent des malédictions en guise de salut. Passons aussi sur sa tenue avec cette jeune femme, tenue que je ne saurais décrire autrement que comme le début d'une... d'une orgie libidineuse. Je désire me faire clairement comprendre : si tout ceci n'est que le résultat d'une fredaine ou d'un pari stupide, je ne veux pas attirer de désagrément à ce jeune homme, et j'insiste seulement pour qu'il ait la décence d'abandonner sur-le-champ ce déguisement incongru. Je me crois capable d'apprécier, tout comme un autre, une plaisanterie de bon aloi. Mais, si vous voulez me permettre d'user d'une expression que je serai trop heureux d'avoir employée à tort, je ne peux m'empêcher de croire que quelque chose d'infiniment plus grave se cache derrière toute cette mascarade. Pour être franc, je ne serais pas surpris si cet homme était un criminel activement recherché par la police. Si tout ceci est reconnu exact, il est de mon devoir d'insister pour que cet homme soit mis sous bonne garde et livré aux autorités de la ville la plus proche. (Il tendit un doigt menaçant vers le sac noir dans le filet.)

— Vous avez nié mes allégations, monsieur, dit-il. Bien. Prouvez vos dires. Ouvrez ce sac.

10

LE CADAVRE VOLANT

La situation s'aggravait. Quels que fussent, cette nuit-là, les chemins où je m'engageais, ils semblaient nécessairement devoir aboutir à la paille humide des cachots. Le contrôleur, toujours muet, se tourna vers moi d'un air morne et affligé et poussa un grognement intraduisible.

— Non, monsieur, protestai-je. Je refuse absolument d'ouvrir ce sac.

— Vous refusez d'ouvrir ce sac, constata le pasteur d'un ton solennel. Et puis-je demander pourquoi, monsieur, vous refusez d'ouvrir ce sac ?

— Parce qu'il n'est pas à moi.

Ce direct lui coupa le souffle, mais renforça ses soupçons. Il fit entendre son grincement d'horloge, jeta au contrôleur un regard sévère et me contempla avec un affreux sourire. Ce n'était sans doute pas un méchant homme, mais le spectacle de mes agissements sous des habits sacerdotaux le rendait fou de rage.

— Vous niez avoir apporté un sac ici ?

— Non, je ne nie pas cela. Mais pas ce sac-là. Voici le mien.

À ce moment-là, je bénis Charters de s'être montré si consciencieux lorsqu'il avait préparé cette valise à mon intention.

— J'aurais dû prévoir cela, en effet, déclara mon confrère en hochant la tête. Est-ce bien la peine de continuer à feindre ! Je suis en mesure de témoigner que le sac que vous désignez maintenant a été apporté dans ce compartiment par la jeune femme que voici.

Les yeux rayonnants, Evelyn se leva et atteignit le sac en question.

— Ouvrez-le, dit-elle suavement au contrôleur.

Des profondeurs du sac, ce fonctionnaire ramena successivement un costume de tweed (celui de Charters), un pyjama, un rasoir mécanique, un blaireau et un bâton de savon à barbe. Ce faisant, il tournait vers le pasteur plus que furieux un regard plein d'amertume. Enfin, le contrôleur rompit son mutisme de sphinx.

— V's allez tout de même pas me dire que c'est à la jeune dame, tout ça ? C'est pas à moi de vous juger, mais si mon opinion vous

intéresse, v's êtes complètement timbré.

— Fou à lier, renchérit Stone. Ou ivre.

— Ouais, acquiesça le contrôleur. (Il prit le veston et examina l'étiquette du tailleur en louchant horriblement.) Voyons, monsieur, me demanda-t-il, ça ne vous ferait rien de me dire votre nom ?

— Martin Charters, répondis-je avec aplomb, et Stone ferma les yeux.

Le contrôleur regarda l'étiquette et hocha la tête avec un grognement satisfait.

— Mais, et ça ?... (Il montrait le sac noir dans le filet.)

D'un geste dramatique, Evelyn désigna mon adversaire, et se jeta dans la mêlée avec exaltation.

— Ça, c'est à lui, affirma-t-elle. Je l'ai vu entrer ici avec. Mais, à vrai dire, je ne crois pas qu'il soit ivre. Je crois au contraire que tout ceci fait partie d'une abominable machination destinée à faire peser les soupçons sur le révérend Charters, pendant que cet homme-là s'échappera : voilà mon avis ! Pourquoi accuserait-il les autres de tous ces crimes, s'il n'était capable de les commettre lui-même ? Quant à ces allusions immondes à ma vertu... Il a dit que j'avais quitté momentanément ce compartiment. C'est exact, je l'ai quitté. Mais savez-vous pourquoi ?

— N... on.

— Parce qu'il m'a fait des propositions inconvenantes, dit Evelyn dont les yeux se remplirent de larmes.

Mon adversaire devint couleur de feuille morte.

— C'est intolérable ! suffoqua-t-il. En fait d'impudence, ceci dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer ! Heureusement, grâce au témoignage des personnes qui ont voyagé sur le même paquebot que moi, j'aurai la satisfaction de prouver mon identité et ma bonne réputation. Je... je... (Il en bégayait de colère.) Depuis vingt-deux ans, je suis recteur de l'église Saint-Joseph de Toronto, et...

— Ainsi, il va réussir à s'enfuir, coupa Evelyn, se croisant les bras à son tour et redressant la tête d'un air menaçant. Il va s'évader. Si vous regardiez dans son sac noir je parie que vous y trouveriez un faux passeport, ou des déguisements, ou d'autres trucs comme ça, et peut-être même un billet de paquebot pour quelque pays perdu...

Le contrôleur atteignit le sac et le tira d'un coup sec. C'est ainsi que nous apprîmes enfin la vérité sur le vol commis par M^r Joseph Serpos.

Le sac noir gisait dans le creux du filet. Le contrôleur tira

brusquement la valise. Je ne sais pas exactement ce qui se passa, mais, une charnière ayant joué, le fond du sac s'ouvrit d'un coup et, en un clin d'œil, le compartiment tout entier fut inondé de billets de banque.

Je n'avais jamais vu de ma vie autant d'argent à la fois. Une forte brise soufflait par la glace entrouverte, et un nuage de billets tourbillonnait et virait autour de nos têtes. Il y avait des billets de cinq, de dix, et même de cinquante livres, sans parler de ceux d'une livre et de dix shillings. Nous ne perdîmes pas de temps à réfléchir. Instinctivement, nous nous étions jetés dessus, pour tenter de les rassembler avant qu'ils ne s'envolent au-dehors ou dans le couloir. Stone, plongeant en avant pour remonter la glace, perdit son chapeau par la portière au cours de la mêlée. Quant à moi, je profitai de la bagarre pour fourrer subrepticement dans ma poche une liasse de billets de dix shillings. Nous ramassâmes le tout de notre mieux. Le contrôleur recula d'un pas, respirant avec force, et regarda le recteur de Saint-Joseph d'un œil malveillant.

— Tenez-moi l'oiseau, nous dit-il brièvement, pendant que je vais chercher du renfort. On arrive à Bristol dans cinq minutes.

Le train semblait filer plus vite que jamais. Retranché derrière sa dignité offensée, M^r le Recteur s'assit en balbutiant. Il était tellement suffoqué qu'il ne parvenait plus à s'exprimer de façon intelligible. Je tentai de lui expliquer que tout s'arrangerait sous peu, mais il me traita de voleur et de canaille d'une manière qui, pour être sacerdotale, n'en était pas moins outrageante, et nous menaça avec tant de vigueur de consacrer le reste de ses jours à essayer de nous faire tous jeter en prison que, du coup, j'abandonnai la partie. Certes, il ne faisait là que son devoir, mais après tous les événements de cette nuit, je n'entendais pas une fois de plus me coltiner avec la police.

Le contrôleur revint avec deux autres employés au moment où le train entra en gare de Bristol. À part les porteurs, il y avait peu de monde sur le quai à cette heure plus que matinale. Un des compagnons du contrôleur, après avoir considéré d'un œil sévère le tas de billets, colla son visage à la vitre et fit un signe. Il désignait un homme trapu, coiffé d'un chapeau melon, dont nous entrevîmes rapidement la silhouette alors qu'il se hâtait vers la tête du train.

— Je connais ce type-là, dit le contrôleur. Il est de la police. Ils ont l'air de savoir que cet homme est dans le train, et ils sont là pour le cueillir.

— Filons ! glissai-je à voix basse à Evelyn tout en saisissant le sac de Charters dans le filet. Sitôt l'arrêt, filons !

L'homme au chapeau melon avait déjà levé le bras et fait un geste dans la direction de notre compartiment. Un des employés, abaissant

la glace d'un coup brusque, se pencha au-dehors pour appeler le chef de gare.

— Je cours chercher l'inspecteur, m'écriai-je. Nous sommes témoins, ne l'oubliez pas.

J'ouvris la portière et bondis sur le quai, à l'abri d'un groupe de porteurs, traînant la valise d'une main et Evelyn de l'autre. L'homme au melon était un peu plus bas sur le quai. J'aurais juré qu'il avait clairement vu ma figure et, depuis le temps qu'on me pourchassait, il devait connaître mon signalement par cœur. Cependant, il continua sa marche dans la direction du compartiment sans même me jeter un coup d'œil.

Je ne devais apprendre que bien plus tard, et non sans blasphémer, la raison de cette indifférence. Après avoir contourné la librairie de la gare, nous traversâmes le passage souterrain jusqu'à la sortie. Il n'y avait toujours aucun signe de poursuite. Nous nous regardâmes en soufflant. Evelyn avait l'air un peu ahuri.

— Cet inspecteur nous a vus, affirma-t-elle d'une voix craintive, et il nous laisse filer : ce n'est pas naturel. Comment expliques-tu ça ?

J'avouai que, depuis longtemps, j'avais abandonné tout espoir de comprendre quoi que ce fût à cet imbroglio, sauf que Serpos avait réussi un fameux coup. Il devait bien y avoir huit ou dix mille livres dans le fond de ce sac.

— Tout ce bel argent, soupira Evelyn, que nous avons été forcés d'abandonner derrière nous !... Dis-moi, Ken, penses-tu que H.M. s'est enfin décidé à donner des ordres pour qu'on nous fiche la paix ?

— C'est possible. Mais, à parler franc, je n'ai pas du tout l'intention de faire une descente au prochain poste de police pour me renseigner. D'autre part, je viens de m'apercevoir que nous ne sommes même plus sur un territoire relevant de la juridiction de Charters. Ce n'est plus le comté de Devon, ici. Selon la rive du fleuve sur laquelle nous nous trouvons, nous sommes soit dans le Somerset, soit dans le Gloucestershire.

Evelyn me contempla.

— Mon héros ! dit-elle avec tendresse, puis elle ajouta bien vite : Chéri, pour l'amour du Ciel va au lavabo le plus proche te débarrasser de cet attirail ecclésiastique et enfiler le complet de Charters. Le sacerdoce ne te sied pas : tu as l'air d'avoir fracturé le tronc des pauvres ! D'autre part, je viens moi aussi de m'apercevoir d'une chose. C'est que le spectacle d'un pasteur sans chapeau, se présentant à l'hôtel Cabot accompagné d'une femme ne portant pas d'alliance, et avec une seule valise, serait de nature à contrecarrer nos plans d'une

manière déplorable.

Je lui dis qu'elle avait l'âme basse, et elle me demanda avec candeur si je connaissais des gens l'ayant différente.

— Ce n'est pas, ajoutai-je avec dignité, l'envie qui me manque de me débarrasser de ces satanées frusques, mais il me semble, en ce jour de mariage, que je passe le plus clair de mon temps dans des lavabos ou en prison, et ça devient lassant ! D'autre part, à peine me serai-je introduit dans le veston de Charters que cet animal de Stone va rappliquer en clamant partout que je suis encore déguisé. C'est fatal !

— Allons, allons ! En quoi un complet de tweed peut-il passer pour un déguisement ? D'ailleurs, Stone a déjà vu ce costume. Ne reste pas là à discourir, Ken, ou ils vont nous retomber sur le dos. Dépêche-toi !

Elle avait raison. À présent, j'ai pleinement saisi tout le sens de cette formule rituelle : « ... revêtu de ce saint habit et en pleine conscience ». Une fois dépouillé de cette défroque, je redevins un autre homme. Trois minutes plus tard, je rejoignais Evelyn dans le petit square devant la gare. Toujours aucun signe de poursuite. Nous sautâmes dans le premier taxi disponible au moment où l'horloge de la gare marquait 2 heures du matin.

Sur un point au moins, j'avais pris une résolution inébranlable. Je ne voulais plus qu'il fût question, cette nuit-là, de déguisements ni même de faux noms, avec toute leur séquelle de quiproquos dans le genre de ceux où je ne cessais de me débattre. Ni la mort ni la torture ne pourraient m'amener à prendre un autre nom que le mien. J'exposai tout ceci à Evelyn pendant que le taxi tournait à droite, puis à gauche, par les rues étroites et silencieuses, se dirigeant vers le pont de Bristol.

— Oui, je comprends, dit pensivement Evelyn, mais tu pourrais peut-être t'y trouver obligé par la force des choses ?

— Comment, obligé ?

Evelyn s'assombrit.

— Eh ! bien, par exemple... d'abord, il faut que tu arrives à savoir si Keppel est encore absent. Tu ne vas tout de même pas entrer tranquillement dans l'hôtel et commencer de sang-froid à crocheter la porte de son appartement avant de savoir s'il y est ou non, hein ? Et si Keppel est aussi malin que Stone a l'air de le croire, ce « sorti pour la soirée » pourrait bien cacher un piège. Avant tout, il faut que tu prétendes avoir un rendez-vous urgent avec Keppel. Et alors, s'il est réellement sorti, tu pourras toujours prendre une chambre au même étage, et te mettre au travail... Un rendez-vous urgent... hum !... si tu disais que tu es le professeur Blake, de l'Université d'Édimbourg ?

— Rien à faire.

— Enfin, il faut bien que tu sois quelqu'un !

— La formule du rendez-vous urgent suffira bien. Si ça se complique, je mentirai comme un arracheur de dents s'il le faut, mais en attendant, je reste sur mes positions.

Le taxi monta la côte de College Green, au-delà du parc où la statue de la reine Victoria préside un cercle de feuillages, chuchotant sans cesse leurs discours éternels. Après avoir dépassé l'hôtel Royal, puis la cathédrale, nous atteignîmes enfin l'hôtel Cabot, quelques centaines de mètres plus loin.

L'hôtel Cabot est un grand bâtiment très tranquille, aussi large que haut, avec ses quatre étages de pierre grise, des géraniums aux fenêtres, et un gros pilier de pierre de chaque côté de la porte. Je payai le chauffeur avec un des billets que j'avais dérobés au magot de Serpos, estimant que j'avais bien droit à une part du butin. Un portier de nuit ensommeillé nous ouvrit les portes vitrées du vestibule. Nous entrâmes dans un grand hall étroit, tapissé du haut en bas d'une tenture fleurie, et aux boiseries si anciennes que les fentes en étaient visibles malgré plusieurs couches de peinture brune. Aux murs, il y avait des gravures représentant des scènes sportives ; des bassinoires de cuivre étaient accrochées aux cimaises et, sur l'ensemble, régnait l'atmosphère de confort d'un endroit calme depuis des siècles. À gauche, une lampe brillait dans une sorte de cage aux verres dépolis. Un jeune homme à l'air assuré en surgit soudain.

— Vous désirez, monsieur ? dit-il avec cordialité.

Je demandai le D^r Keppel, expliquant que nous avions fait beaucoup de chemin pour nous rendre à un rendez-vous urgent, et qu'il fallait absolument que je le voie, malgré l'heure avancée. Machinalement, l'employé allongea la main vers la fiche du téléphone, mais s'arrêta tout à coup.

— Désolé, monsieur, dit-il, le D^r Keppel est sorti.

— Sorti ? À cette heure de la nuit ?

L'employé prit un air perplexe.

— Oui, monsieur. C'est exceptionnel, car il ne sort jamais si tard, et, en règle générale, jamais après 22 heures. Un instant, s'il vous plaît.

Il se pencha de côté, vers un casier à lettres, et en tira une petite carte.

— Oui, voilà. Il a laissé un message. Je n'étais pas de service quand il est sorti, mais il a donné des instructions. Il a dit qu'il sortirait vers

21 heures, et qu'il rentrerait sans doute très tard dans la nuit.

Ces nouvelles étaient quelque peu déconcertantes. Keppel, que nous avons cru à Moreton Abbot, se trouvait encore à Bristol, à 9 heures du soir tout au moins.

— Ah ! Il était revenu de Moreton Abbot, alors ?

— De Moreton Abbot ? Euh !... oui, monsieur. Il en est revenu cet après-midi, à ce qu'on m'a dit.

— Tout ceci est extrêmement regrettable ! dit Evelyn dans son meilleur style de femme d'affaires. Les obligations professionnelles d'une secrétaire ont des limites, tout de même ! Que je doive m'attendre à prendre des notes sténographiées à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, passe encore, mais quand on s'est donné la peine de fixer un rendez-vous... Écoutez, monsieur le professeur...

Je l'arrêtai d'un regard meurtrier, mais l'employé dressa l'oreille.

— Nous pourrions peut-être l'attendre chez lui, suggérai-je.

L'employé hésita et consulta de nouveau la petite fiche.

— Je regrette, monsieur, mais voici la fin du message. Le D^r Keppel dit que, si l'on vient le demander, il ne faut pas... enfin, il préfère qu'on ne fasse pas attendre les visiteurs chez lui. Je regrette vivement, monsieur, mais j'ai des ordres formels.

— Enfin, dis-je d'un ton glacial, nous pouvons au moins prendre des chambres pour nous. Ma secrétaire que voilà est assez fatiguée, et...

L'employé acquiesça avec empressement. Voulions-nous des chambres au même étage que le D^r Keppel ? Oui, c'était bien ce que nous voulions. Voulions-nous aussi des chambres, euh... des chambres communicantes ? Oui, nous voulions aussi des chambres communicantes. L'employé prit deux clefs au tableau, poussa vers nous le registre des entrées, et appela le portier de nuit. Puis il sourit discrètement.

— Ce n'est qu'une formalité, monsieur, déclara-t-il. Comme madame n'a pas de bagages... vous comprenez...

Nous fîmes semblant de considérer ceci comme une excellente plaisanterie, et je payai d'avance. Je signai pour nous deux de mon vrai nom. Mais pendant que le portier de nuit nous précédait vers un ascenseur préhistorique, Evelyn et moi nous échangeâmes un regard. Ainsi, Keppel avait laissé un message interdisant de faire attendre dans sa chambre les visiteurs éventuels ! Était-il possible qu'il eût compté sur notre venue ? Pendant que l'ascenseur montait péniblement, dépassant des couloirs hauts et vastes le long desquels on voyait des

portes peintes en blanc, je m'efforçai de prévoir les pièges possibles. Il y avait une chance, une seule, pour que Keppel s'attendît à notre visite, mais cette supposition n'était guère vraisemblable.

L'appartement de Keppel était au dernier étage. L'ascenseur nous déposa dans un couloir assourdi de tapis sombres, et dégageant cette faible odeur de renfermé qui hante les vieux hôtels. Celui-ci avait été bâti à une époque où on ne ménageait pas l'espace ; les chambres devaient être très grandes, car, de chaque côté du couloir, les portes blanches étaient peu nombreuses.

— Où se trouve l'appartement du D^r Keppel ? demandai-je au garçon en baissant instinctivement la voix.

De la tête, il désigna deux portes, les deux dernières à gauche. Malgré la pénombre du couloir, éclairé par une seule ampoule anémique dans un globe de cristal taillé placé à la tête de l'escalier, près de l'ascenseur, on les distinguait nettement ; et, une fois de plus, nous sentîmes le sol s'effondrer sous nos pieds. Généralement ces serrures de portes anciennes peuvent s'ouvrir facilement à l'aide d'une lime à ongles, ou d'un crochet à bottines. Mais le prudent D^r Keppel avait fait poser des verrous de sûreté ; nous pouvions les voir étinceler de notre place.

Derrière le dos du garçon, Evelyn leva les poings vers le ciel et les secoua avec désespoir ; mais nous gardâmes le silence. Nos deux chambres se trouvaient au fond du couloir. Nous y fûmes introduits en grande pompe, et je me débarrassai du garçon avec un bon pourboire. Puis, je m'assis sur un fauteuil (un de ces fauteuils sans âge et trop rembourrés) et contemplai une chambre très vaste, ornée d'un grand lustre et d'un lit de cuivre. Le vent gonflait légèrement les rideaux de la fenêtre. J'entendis tripoter les verrous de la porte de communication. Elle s'ouvrit, et Evelyn entra. Elle avait ôté son chapeau, et ses courts cheveux bruns étaient en désordre. Elle alla vers la glace surmontant la cheminée de marbre blanc, sortit un peigne de son sac et commença à se coiffer d'un air pensif. Tout à coup, elle se mit à rire.

— Eh bien, Ken, dit-elle, nous y voilà. Et, de plus, nous voilà refaits. Te sens-tu capable de crocheter un verrou de sûreté ?

— Non.

Dans la glace, le reflet d'Evelyn me faisait face.

— Demain soir, à cette heure-ci, continua-t-elle, nous devrions être dans le Train Bleu, roulant joyeusement vers la Côte d'Azur. Combien veux-tu parier que nous n'y serons pas ? Nous n'arriverons jamais à nous emparer de cette enveloppe, maintenant.

Je me permis quelques imprécations bien senties, et jurai par tous les diables que nous prendrions quand même le Train Bleu, puisque l'enveloppe était à portée de notre main. La chambre où nous nous trouvions était orientée exactement comme l'appartement de Keppel, dont elle n'était séparée que par l'épaisseur du mur. J'allai à la fenêtre et, à l'abri des rideaux flottants, je jetai un regard à l'extérieur. Les manies des architectes du XVIII^e siècle avaient du bon : au-dehors, et à un mètre à peine au-dessous de la fenêtre, une corniche de pierre courait tout le long de la façade. Elle passait également sous les fenêtres de Keppel, surplombant de vingt mètres les jardins et les arbres derrière le cloître de la cathédrale. Avec ses soixante centimètres de large, elle offrait un terrain de promenade aussi sûr que n'importe quel sentier. Bien que l'angle de l'immeuble cachât en partie la lune, la corniche était parfaitement visible dans cette lumière bleuâtre, comme du lait écrémé.

— N'y aurait-il pas moyen de faire autrement ? dit calmement Evelyn tout contre mon oreille.

J'avais trouvé un couteau à cran d'arrêt dans la poche du veston de Charters. Je donnai mes instructions à Evelyn.

— Nous ne savons pas quand Keppel rentrera, mais il peut revenir d'un moment à l'autre. Reste ici, et laisse la porte qui donne dans le couloir entrouverte. Tu surveilleras ainsi toute l'enfilade, l'ascenseur et l'escalier. Si quelqu'un monte...

— À quoi ressemble Keppel ?

— Je n'en sais rien... Attends ! Bowers m'a dit quelque chose à son sujet. Il est petit, avec une masse de cheveux gris hérissés, et il traîne la jambe. On ne peut pas se tromper. Mais, si tu vois arriver qui que ce soit qui te paraisse dangereux...

Elle approuva de la tête et jeta un rapide coup d'œil à la ronde. Puis elle saisit le verre à dents sur la table de toilette.

— Compris. Si tu parviens à forcer une fenêtre, laisse-la ouverte. Si je vois quelqu'un approcher, je ferme la porte et ensuite je fracasse ce verre contre la cheminée. Tu devrais entendre ce bruit aussi nettement qu'un coup de feu. Seulement, Ken, pour l'amour du Ciel, sois pru...

J'avais déjà enjambé l'appui de la fenêtre. Nous avons tous vu ça au cinéma, où le spectacle d'un homme oscillant sur ses jambes tremblantes le long d'une corniche est considéré comme comique. Mais c'est une situation qui n'a rien de risible, croyez-m'en. Au début, ce ne sont pas vos pieds ou vos jambes qui vous gênent, mais vous sentez vaciller de la taille aux épaules, et prêt à culbuter dans le vide. Sans savoir pourquoi, vous avez l'impression d'être tout nu. Vous

devenez aussi plus sensible aux bruits : au sifflement du vent dans les arbres, vingt mètres plus bas, ou au raclement de vos propres souliers contre la pierre. Quand vous regardez l'univers au-dessous de vous, il a l'air de basculer à l'envers, et tout semble irréel. C'est alors que vos jambes et vos genoux se mettent à leur tour à trembler.

Je gardai l'épaule gauche collée contre le mur et, de la main droite, tâtonnai en avant dans le noir. Au moment où mes doigts saisirent le cadre de la fenêtre la plus proche, j'avais la sensation de tituber comme un homme ivre. Pour autant qu'il m'était possible d'en juger, l'appartement de Keppel devait avoir quatre fenêtres. Ruisselant de sueur, je me penchai en avant.

La fenêtre était grande ouverte.

Grande ouverte. Le store était même remonté et claquait doucement quand une forte brise faisait frémir les arbres en bas. La fenêtre béait comme un grand rectangle noir, et ne laissait entrer dans la pièce qu'une faible clarté lunaire.

Tout cela ne me disait rien qui vaille. L'ensemble me paraissait trop engageant. Le store lui-même semblait chuchoter pour m'attirer. Mon instinct me poussait à passer la main de l'autre côté de la fenêtre, à saisir l'appui à l'intérieur, et à me hisser dans la pièce. Cependant, en mon for intérieur, j'entendais le murmure d'une autre voix et, dans ma tête, une cloche minuscule qui sonnait l'alarme. Être collé au mur, comme un emplâtre, à vingt mètres au-dessus du sol, ne vous empêche pas de percevoir un chuchotement, comme celui du vent dans les arbres. Attention, disait le vent, ne touche pas à cette fenêtre ! N'y touche pas...

De la main droite, je tirai le couteau de ma poche et l'ouvris. Tâtonnant du bout de la lame, j'inspectai tout le tour du châssis. Rien. Il me semblait seulement qu'une minuscule rainure courait le long de l'appui. J'y fis glisser la lame.

Attention, te dis-je ! Ne touche pas à cette fenêtre. N'y touche pas...

Soudain, avec un fracas de guillotine, le châssis mobile s'abattit verticalement sur l'appui.

Je crus que la vitre avait bondi hors de son cadre pour me sauter à la figure, car, dans sa chute, elle avait jeté un éclair, reflet de la pâle lumière matinale, et le claquement assourdissant m'avait paru remplir l'univers. Je me rejetai en arrière, me cognant contre le mur comme une porte qui bat, et seule, ma main cramponnée au chambranle me retint au bord de la chute. Cette fenêtre avait, en tombant, tranché net la lame du couteau. Au moment où elle dégringolait, j'avais entrevu, en un clin d'œil, la raison d'être de cette rainure sur l'appui. Une lame

affilée était fixée tout le long du rebord inférieur du châssis relevé. Si, machinalement, j'avais allongé la main pour m'accrocher au rebord intérieur, la pression de mes doigts, ou le poids de ma main, aurait suffi à provoquer la descente de cette guillotine miniature. Et mes quatre doigts, coupés au ras de la paume, seraient maintenant sur l'appui de la fenêtre, de l'autre côté de la vitre.

Dans ce genre d'aventure, la pensée va vite. Je le sais, car, au moment où je m'étais rejeté en arrière, ma main avait lâché le reste du couteau. Eh bien, avant même que je l'entendisse rebondir contre les branches d'un arbre, vingt mètres plus bas, j'avais eu le temps de voir l'explication de tout le système se dessiner dans ma tête. Je restai immobile quelques instants, les yeux fermés, reprenant mon souffle. J'aurais volontiers donné mille livres pour avoir le droit de m'asseoir et de reposer mes jambes tremblantes pendant deux secondes.

Si toutes les fenêtres étaient agencées comme celle-ci, il était inutile d'essayer d'entrer. J'avais tout aussi peur de reculer que d'avancer. Je tâchai de chasser des craintes imaginaires, et continuai à progresser lentement le long de l'espace qui me séparait de la seconde fenêtre. Celle-ci était fermée, mais non verrouillée. D'une main tremblante, je pesai sur la vitre pour éprouver sa résistance et essayai de soulever le châssis de quelques centimètres, puis de quelques autres encore. Il ne semblait pas y avoir de rainure suspecte. Mais je voulais en être certain avant de m'y engager. Je saisis le bord flottant de mon veston, le tordis, et le glissai dans l'ouverture ; puis, je refermai la fenêtre d'un coup sec.

Je ramenai à moi le pan du veston, et constatai qu'aucun mécanisme raffiné ne l'avait tranché. Je remontai le châssis et, au mépris de nouvelles chausse-trapes possibles, culbutai sain et sauf à l'intérieur de la pièce.

Les rideaux de cette fenêtre étaient fermés, et la pièce était très sombre. Je restai immobile, m'épongeant le front avec les rideaux dans lesquels j'étais entortillé. À part la fente lumineuse sous la porte donnant dans le couloir, tout était obscur. Après une pause suffisante pour laisser à mes jambes le temps de se raffermir, je frottai une allumette.

J'étais bien dans un cabinet de travail, en effet. L'allumette éclaira des livres tramant çà et là, et une ou deux esquisses pendues aux murs. J'avais aperçu, du premier coup d'œil, le fameux bureau ; il était placé entre les deux fenêtres et je pouvais le toucher en allongeant ma main gauche. C'était plutôt un secrétaire à la française, à abattant, haut, étroit, en bois de rose verni, et certainement peu propre à la garde d'objets de valeur. La clef était dans la serrure. Je

frottai une nouvelle allumette, et abaissai la tablette. À l'intérieur, de chaque côté, tous les casiers étaient bourrés de papiers, sauf le casier supérieur de gauche. Celui-ci ne contenait qu'une seule enveloppe, exactement comme prévu. Je touchai délicatement l'enveloppe : aucun traquenard ne se déclencha. Ce n'est qu'après l'avoir retirée du casier (elle était cachetée et scellée de cire rouge) que je sentis que j'avais quelque chose sur les doigts.

Du noir de fumée.

On avait enduit le bord du casier, tout autour de l'enveloppe, d'une couche épaisse de noir de fumée, afin que quiconque toucherait à l'enveloppe en restât marqué. Je demeurai immobile, regardant l'enveloppe d'un œil vague, et tâchant de flairer le piège.

À ce moment-là, à part le frémissement du store, tout était silencieux. Je frottai une troisième allumette, et me dirigeai vers le fond de la pièce...

La première chose que je vis, ce fut une petite table ronde, portant une bouteille d'eau minérale, à l'étiquette bleu et rouge, et un seul verre. Plus loin, une longue table basse, et un fauteuil capitonné. Puis, un vieux fez étrangement incliné ; puis des prunelles que la mort rendait vitreuses, et un visage convulsé par la strychnine. Et, juste avant que l'allumette ne s'éteignît en me brûlant les doigts, je vis Paul Hogenauer, assis dans le fauteuil, et tournant vers moi son visage grimaçant.

11

LA FENÊTRE À GUILLOTINE

Il y a certaines visions qui ne parviennent pas à pénétrer dans l'esprit, parce que l'esprit refuse de les admettre. L'esprit dit : « Tu n'as pas vu une chose pareille. Ce n'est pas possible que tu l'aies vue. » Puis la raison commence à faire valoir ses droits, et vos cinq sens à fonctionner : vous êtes forcé de reconnaître que vous avez bien vu.

Que Paul Hogenauer, avec son fez rouge et son visage convulsé, fût assis là, dans ce fauteuil, c'était absolument impossible.

Et pourtant, il était bien là.

La lueur si brève de l'allumette avait suffi pour révéler cette image à mes yeux, avant de s'éteindre et de me plonger de nouveau dans l'obscurité. Malgré les ténèbres, je continuais à voir Hogenauer aussi nettement qu'auparavant. Il avait glissé dans son fauteuil, et avait exactement la même pose qu'à Moreton Abbot, à quatre-vingts kilomètres de là. Il avait le menton un peu plus projeté en avant, et la tête un peu plus de côté, comme s'il avait été en train de juger de l'effet d'un tableau par exemple.

La première chose qui me vint à l'esprit fut la phrase que H.M. avait proférée ce soir-là, en m'entretenant pour la première fois des recherches que poursuivait Hogenauer : « Il a parlé de je ne sais quoi touchant la faculté de se transporter à travers l'espace, invisible, tel Albertus Magnus. » Eh bien, c'était fait. L'expérience était réussie. Réussie par un homme mort.

Je reculai de deux pas, me cognai contre une chaise, et m'assis machinalement. D'une main, je tenais toujours l'enveloppe, qui semblait particulièrement lourde, de l'autre, le tronçon d'une allumette brûlée. Je jetai l'allumette par terre, et mis l'enveloppe dans ma poche. Alors je me sentis envahi par un désir frénétique de lumière, un désir terrifié qui me fit bondir de ma chaise. Il me fallut faire un effort pour garder mon calme, afin de ne pas offrir une proie trop facile aux vampires avides qui rôdaient dans mon imagination. Sur le haut du secrétaire en bois de rose, il me semblait avoir vu une petite lampe, coiffée d'un abat-jour passé. En tâtonnant, je me frayai un chemin jusque-là, et parvins à trouver l'interrupteur.

Le corps était toujours là, assis dans le fauteuil capitonné. Je me rappelle m'être vaguement demandé si la pièce était, elle aussi,

exactement pareille au petit bureau des *Mêlèzes*. Mais non. C'était une grande chambre haute, meublée sévèrement, avec un goût prononcé pour le noir et le blanc. Peu de livres, mais de nombreux papiers empilés un peu partout. En se plaçant dos à la fenêtre, on avait la cheminée à droite. En face d'elle, et un peu plus vers le fond de la pièce, se trouvait la table ; elle était disposée de façon que la lumière du couchant serait passée par-dessus l'épaule droite de l'homme mort qui était assis là.

J'entendis frapper à la fenêtre. Je me retournai, et vis Evelyn qui essayait la fenêtre à guillotine. D'où elle était, elle devait certainement voir le mort, mais elle voulait cependant entrer. Il me fallait à tout prix l'en empêcher : si elle touchait à la fenêtre, la lame tomberait sur ses doigts comme un massicot dans une imprimerie. Mais si je me mettais à crier ou si je faisais un mouvement trop brusque pour l'avertir, je risquais de lui faire lâcher prise. Elle semblait fort pâle et, à travers la vitre, ses yeux aux longs cils paraissaient immenses dans son visage presque spectral. Au cours de cette aventure, le diable semblait prendre plaisir à nous faire tomber de Charybde en Scylla. Parmi toutes les choses pénibles que j'eus à supporter pendant cette nuit, celle-ci fut certainement la pire. Je crois que j'aurais été incapable de crier, même si je l'avais voulu. Je m'avançai lentement vers Evelyn, m'efforçant de lui masquer le spectacle de l'homme mort et, en même temps, de retenir son regard. J'entendais, dans mon subconscient, la voix de tout à l'heure qui s'obstinait à répéter comme un disque rayé :

L'autre fenêtre ! Lâche celle-là. Va à l'autre fenêtre. L'autre fenêtre ! Lâche celle-là. L'autre...

Evelyn comprit. Elle disparut. Deux secondes plus tard, je la hissais par-dessus le rebord de l'autre fenêtre en lui cognant tellement les genoux qu'elle dut en avoir des bleus. Pour accomplir le parcours sur la corniche, elle avait enlevé ses chaussures et marchait sur ses bas. Bien qu'un peu haletante, elle avait encore assez de sang-froid pour me sourire.

— Pardonne-moi, Ken, dit-elle avec calme, mais je ne pouvais plus rester seule là-bas. Tu es parti depuis si longtemps ! Depuis si longtemps que j'ai cru qu'il était arrivé quelq...

— En effet, il est arrivé quelque chose. Mais toi, tu n'as rien ?

— Rien du tout. Fais attention ! tu m'écrases les mains ! Pas si fort, mon vieux. Qu'est-ce qui se passe ?

Je ne l'avais jamais plus tendrement aimée qu'à ce moment-là, mais j'aurais été bien incapable de le lui dire. En tout cas, l'endroit où nous nous trouvions n'était guère favorable à une gracieuse

conversation d'amoureux. Evelyn jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Qui... qui est-ce, Ken ?

— À moins que je ne sois complètement maboul, c'est Hogenauer.

— Mais, c'est impos...

— Je le sais bien.

Evelyn regarda encore le cadavre.

— Mais celui-là a des cheveux, s'exclama-t-elle d'un ton étrange. Tu disais que Hogenauer était chauve. Celui-là a des cheveux. Je l'ai vu par la fenêtre, de dos. Ses cheveux dépassent sous son bonnet.

Elle ajouta, après un silence :

— Tu as dû recevoir un coup sur la tête, Ken. Il est impossible que ce soit Hogenauer. Mais, je crois que nous n'avons plus à craindre d'être pincés par Keppel.

C'est souvent grâce à des réflexions de ce genre que l'on parvient à retrouver ses esprits. Tout s'éclaira subitement. Et, me dirigeant vers le fauteuil où gisait le petit cadavre grimaçant, je croyais entendre encore ma conversation avec Bowers, quelques heures auparavant : « À quoi ressemble le docteur Keppel ? – Un peu dans le genre du patron, petit et mince... »

Le visage, convulsé et décoloré par la strychnine, était méconnaissable. Mais, s'il avait aussi un fez rouge, cet homme-là n'était pas vêtu comme Hogenauer. Il portait un veston noir ordinaire, avec un col empesé et une cravate en lacet. Je soulevai le fez, et une chevelure poivre et sel, en brosse drue, se dressa comme un diable sortant d'une boîte, transformant complètement l'aspect du visage. Pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un maquillage quelconque, je tirai sur une mèche de cheveux, mais le cadavre faillit tomber de côté, aussi ne poussai-je pas plus loin mon enquête. Le corps était froid et raide. Alors, ayant regardé sa jambe gauche, puis la canne qui gisait sur le tapis à côté de lui, je n'eus plus aucun doute : cet homme était bien le D^r Albert Keppel.

— Ken ! dit Evelyn, viens voir !

Je la rejoignis près de la petite table ronde sur laquelle se trouvaient la bouteille d'eau minérale et le verre vide.

— Il buvait la même marque d'eau minérale que Hogenauer, remarqua-t-elle. Et puis... tu vois ça ?

À côté du verre était posée une enveloppe jaune ordinaire, un peu froissée et pliée en deux. Après avoir essuyé à l'aide de mon mouchoir

le plus gros de la suie qui salissait mes doigts, je ramassai l'enveloppe. Elle paraissait vide, mais, en la secouant un peu, quelques grains d'une poudre blanchâtre s'amassèrent au fond. Je les goûtai du bout de la langue et leur trouvai une saveur amère. C'était le reste des sels de strychnine.

— Bowers ne t'a-t-il pas raconté, demanda Evelyn, les yeux dans le vague, que lorsque Keppel est venu voir Hogenauer ce matin, Hogenauer lui a remis quelque chose comme une enveloppe pliée en deux ? Je crois que c'est celle-ci.

— Mais oui, bien sûr. Hogenauer lui a donné une dose de strychnine, et Keppel l'a absorbée. À mon avis, ils ont dû mourir à peu près en même temps.

Evelyn se mit à trembler.

— Lâche ça, Ken ! Lâche ce papier tout de suite ! Nous avons laissé des empreintes digitales dans tous les coins. Sérieusement, nous ferions mieux de filer d'ici. As-tu trouvé l'enveloppe que tu étais venu chercher ? Celle du bureau ?

— Oui.

— Eh bien, c'est tout ce qu'on nous demandait de faire. Filons maintenant...

Elle s'arrêta, car elle ne pouvait aisément se résigner à abandonner une énigme avant de l'avoir résolue.

— Dis-moi, reprit-elle, est-ce qu'il y a aussi... des boutons de manchettes sur le bureau, ou bien manque-t-il des livres, enfin une mise en scène quelconque dans le genre de celle que tu as vue là-bas ?

Nous revînmes à la table. Elle était aussi désordonnée que celle de Hogenauer était bien rangée. On y voyait des petits tas de papiers couverts de notes griffonnées, de formules mathématiques et autres inscriptions incompréhensibles (pour moi, du moins). J'en conclus que c'étaient là les notes dont se servait Keppel pour ses conférences de physique. Il y avait aussi des livres aux pages marquées par des bouts de papier, et plusieurs crayons de couleur. Mais on avait repoussé tout ceci de côté afin de dégager un espace libre au milieu de la table. Au centre de cet espace libre était posé un disque de verre d'environ huit centimètres de diamètre. Le dessous en était plat, le dessus légèrement convexe. À côté, un cendrier rempli de bouts de cigares. Tout près, sur un feuillet de bloc, on avait griffonné négligemment des formules au crayon bleu :

Si on suppose que a' est l'angle de réfraction, et e l'épaisseur de la lame, on obtient :

$$BC \cos a' = e$$

$$BD = 2 BC \sin a' = 2 e \operatorname{tg} a'$$

$$2 \mu BC - BD = 2 e \mu \cos a'$$

— C'est une formule se rapportant à la lumière, déclara Evelyn, ou à la réfraction de la lumière, ou... J'y suis ! Du moins, je sais ce que c'est que ce morceau de verre. C'est la lentille d'une lanterne magique.

Tout à coup, elle se tut. Elle serra mon bras, puis reprit d'une voix différente, à peine un murmure :

— Éteins cette lampe. Vite ! Quelqu'un monte, et on peut voir la lumière sous la fente de la porte.

Je bondis aussitôt vers la lampe et l'éteignis. Puis, dans l'obscurité, je rejoignis Evelyn. Nous entendions, venant du couloir, le ronronnement de l'ascenseur en marche. L'hôtel était si calme que les craquements de la cabine et le petit déclic au passage de chaque étage étaient nettement perceptibles. Ce n'était sans doute qu'un client qui rentrait tard (sûrement pas Keppel revenant nous surprendre) mais cependant, dans l'ombre, je sentais qu'Evelyn était haletante.

L'ascenseur s'arrêta à notre étage. Nous entendîmes le cliquetis de la grille du palier. Le tapis moelleux étouffait le bruit des pas, mais deux personnes parlaient à voix basse en s'approchant.

— Une minute ! dit la voix de l'employé de la réception de l'hôtel. (Il n'avait plus son ton professionnel, affable et cordial, mais parlait maintenant d'une façon âpre et précisé.) Il faut que nous décidions d'abord ce que nous allons faire. Il ne s'agit peut-être que d'une erreur. Il est possible qu'on les lui ait donnés par hasard. Si c'est le cas, je perdrai ma place, d'abord à cause du scandale, ensuite pour avoir réveillé le directeur et alerté la police. Mais, si j'ai raison, il y a une belle récompense à la clef.

Là, il me sembla entendre la voix du portier de nuit chuchoter une question, d'un accent passionné.

— Voilà l'objet, répondit l'employé avec ardeur. (Ils s'étaient arrêtés.) Regarde. C'est un faux billet de dix shillings. Il m'en a donné quatre comme ça pour payer les chambres. Remarque, c'est un faux particulièrement bien réussi. Si je n'avais pas travaillé dans une banque pendant six ans avant d'être ici, je n'y aurais vu que du feu...

Collant sa bouche contre mon oreille, Evelyn poussa une espèce de gémissement de désespoir :

— Seigneur, qu'est-ce que nous avons fait encore ?

— Chut !

— Je vais t'expliquer ce qu'ils ont fait, reprit au même instant la voix de l'employé, si vite qu'on aurait pu croire, contre toute vraisemblance, qu'il nous avait entendus par la fente sous la porte, et nous répondait. (Entraînant Evelyn, je reculai un peu.) Il m'a payé avec une liasse de billets de dix shillings tout neufs, et il n'avait pas l'air d'avoir d'autre argent. Tu trouves ça normal ?

— Il m'a donné deux shillings, chuchota tout à coup le portier de nuit. Sapristi de sapristi ! Si c'était aussi...

— Ah ! Fiche-moi la paix avec tes deux shillings ! répliqua l'autre avec une insouciance princière. Chut ! Reste tranquille, et éloigne-toi de cette porte ! Je te garantis qu'ils sont authentiques, tes deux shillings. C'est la monnaie que je lui ai rendue. Maintenant, voilà ce que je pense : ces billets étaient des faux tous les quatre, et des faux presque parfaits. Il n'y a qu'un seul homme en Angleterre capable de travailler aussi bien que ça. De toute façon, ce prétendu « professeur Blake » et sa soi-disant « secrétaire » ne me revenaient guère, quand ils sont arrivés ici. C'est même pour ça que je les ai fait payer d'avance. Je te parie, mon vieux, que nous venons de mettre la main sur deux membres de la bande Willoughby.

Dans la nuit, Evelyn gloussa faiblement. Quant à moi, le cœur me battait si fort qu'il me semblait qu'on pouvait l'entendre du couloir. Nous restâmes confondus et sans voix.

— Tu ne lis donc pas les journaux ? reprit l'employé. On n'a vu que ça en première page du *Morning Post* depuis quinze jours. Willoughby était un faussaire américain, le champion du monde dans sa catégorie, un graveur hors ligne. On le savait dans la région et on disait aussi qu'il avait une installation quelque part ici, pour y fabriquer sa camelote.

— Oui, mais...

— Oui, je sais, Willoughby a été pris la semaine dernière, et on a découvert son imprimerie près de Torquay. Quand la police est arrivée, il s'est mis à tirer et s'est barricadé chez lui. Il a fallu l'abattre d'une balle dans la tête. On a trouvé huit ou dix mille livres de faux billets dans son repaire. L'enquête aura lieu la semaine prochaine...

Dans la nuit, j'aurais voulu saluer bien bas. Toute l'histoire se déroulait maintenant devant nous, dans son éclatante simplicité, et la trame enchevêtrée des fils reliant entre eux l'argent, Joseph Serpos, et cette mystérieuse affaire Willoughby nous apparaissait clairement. Quand, m'ayant pris pour Serpos, et arrêté à sa place, le sergent de Moreton Abbot avait téléphoné à Torquay, la raison de son hilarité excessive devenait maintenant limpide : « Et probablement qu'il pensait faire une bonne affaire, le pauvre idiot ! » Je me rappelai aussi

les paroles que Charters m'avait dites au téléphone, pour m'expliquer comment Serpos avait cambriolé le coffre, ignorant qu'il ne contenait que les pièces à conviction de l'affaire Willoughby : « Il était absent quand nous avons arrêté Willoughby ! » En d'autres termes, Joseph Serpos avait échafaudé des plans aussi raffinés que ceux d'un cambrioleur professionnel pour s'emparer en fin de compte d'un plein sac de fausse monnaie !

Ceci, en tout cas, expliquait l'extraordinaire conduite de Serpos lors de son arrestation. Pourquoi il avait commencé par s'effondrer, presque en larmes, et pourquoi, après avoir repris son sang-froid, il avait exprimé, avec une humilité simulée, le désir de rentrer chez Charters pour subir son châtiment. Toute cette tartuferie masquait la ruse. Car Serpos avait compris ce qui s'était passé, et s'était rendu compte aussitôt qu'il n'y avait pas de charge trop lourde à son actif. Et pourtant...

Et pourtant, je me rendais compte, moi, que tout ceci n'améliorait en rien notre position.

L'employé continuait à parler.

— Il en reste deux ou trois de la bande en liberté, insista-t-il, et je te dis que ces deux-là en sont. J'ai pris un revolver, celui qui était en bas dans un tiroir. Il n'a pas servi depuis des années, mais il est chargé, et...

Hâtivement, j'écartai Evelyn de la porte, et la poussai vers la lueur imprécise qui venait des fenêtres. Dans l'obscurité, nous étions obligés de marcher avec précaution, et je faillis renverser la petite table portant le verre et la bouteille. Je murmurai à l'oreille d'Evelyn :

— As-tu pris soin de fermer à clef la porte donnant sur le couloir ?

— Oui. J'y ai pensé.

— Alors, nous avons une petite chance d'atteindre le but avant eux. S'ils nous pincet ici, c'est la fin de tout. Seulement, nous allons encore être obligés de passer par cette satanée corniche. T'en sens-tu capable ?

— Oui.

Evelyn était déjà à moitié engagée dans la fenêtre et avançait avec calme, lorsqu'elle se retourna.

— Oh ! Ken, j'oubliais. J'ai bien fermé à clef la porte de ta chambre. Mais pas celle de la mienne. S'ils n'obtiennent pas de réponse en frappant chez toi, ils iront chez moi. Et il y a une porte de communication entre nos deux chambres...

12

UN HÔTEL TRANQUILLE

Nous avions gagné d'une tête. D'une courte tête, mais nous avions gagné. Quand l'employé ouvrit violemment la porte de communication, nous étions debout devant la cheminée de ma chambre, et j'étais en train d'allumer la cigarette d'Evelyn et la mienne. Il n'y avait qu'une fausse note dans ce bel ensemble : essayez donc de prendre un air digne et offensé quand vous êtes échevelé, les mains noires de suie, et que la dame qui vous tient compagnie est déchaussée ! Nous n'avions pas eu le temps de soigner les détails. Ce type s'était rué dans la chambre avec la conviction évidente que nous avions décampé. Pendant que nous étions en train d'avancer péniblement le long de la corniche, je l'avais entendu tambouriner en vain à ma porte. Il avait cru trouver la voie libre, il s'arrêta net.

Jusque-là, je ne l'avais même pas regardé : il n'avait été pour moi qu'une voix professionnelle, derrière le guichet de réception. Et maintenant surgissait devant moi un jeune homme énergique, aux cheveux blonds et plaqués, au teint plutôt coloré, aux yeux sérieux sous des sourcils roux, et à la mâchoire proéminente. Ses vêtements étaient de bonne qualité, mais assez usagés. Il tenait une main dans la poche de sa veste, et cette main serrait un objet dessinant, à travers le tissu, une protubérance révélatrice. Ayant ouvert la porte à la volée, l'employé resta figé. D'après l'expression de son visage, je pouvais imaginer facilement l'idée qu'il se faisait de notre situation. Eût-il prononcé à voix haute « Alors, on prend du bon temps ? » que ce n'eût pas été plus clair. En ce genre d'aventures, la personne surprise est, généralement, beaucoup moins saisie que celle qui la surprend. Pourtant l'employé était nettement bouleversé.

— Bonsoir, dis-je poliment, qu'y a-t-il pour votre service ?

Sa courtoisie professionnelle était en lutte contre ses soupçons. Toute la question, pour nous, était de savoir s'il rentrerait dans sa coquille, ou s'il en sortirait. Sa voix trahit le combat qui se livrait en lui.

— Je... je me suis permis d'entrer, dit-il, parce que vous n'avez pas répondu quand j'ai frappé.

— Non, admis-je. Et alors ?

Il y eut un silence. Puis, ayant jeté un coup d'œil en arrière, vers le

portier de nuit, l'employé se décida à parler.

— Excusez-moi si je fais erreur, mais avez-vous l'habitude de payer vos notes d'hôtel avec de la fausse monnaie ?

Il devint plus rouge encore, comme s'il s'était dit : bien joué ! Je crus reconnaître en ce jeune homme un amateur passionné de cinéma. Si ma supposition était fondée, c'était tant pis pour nous. Il avait les yeux brillants et la respiration haletante. Sans aucun doute, il était prêt à la lutte.

— De la fausse monnaie ? Que diable voulez-vous dire ?

— Encore une fois, veuillez m'excuser si je me trompe. Vous m'avez donné en paiement quatre billets de dix shillings. Ils sont tous faux.

Evelyn et moi, nous nous regardâmes, comme frappés par une révélation subite.

— Pas possible ! s'exclama Evelyn mettant tout son talent à jouer la surprise. Ce serait... cette voiture que vous avez vendue, et...

— Et, continuai-je, que le type a payée avec des liasses de billets... des billets neufs !

Sans donner aucune explication à notre accusateur, nous nous jetions à la tête des phrases décousues, comme si nous étions en train de résoudre un problème et comme si, de plus en plus passionnés par notre sujet, nous avions cessé de prêter attention aux spectateurs. Puis Evelyn s'interrompit, et leur lança un regard réfrigérant, qui ébranla visiblement leur assurance.

— Il me semble que nous sommes deux à avoir fait une erreur, dit-elle. Mais ne vous tracassez pas pour si peu. J'ai dans mon sac, dans l'autre chambre, de l'argent à moi qui doit être parfaitement valable.

À ce moment, l'employé s'aperçut de notre état de saleté et ses yeux se portèrent vers la fenêtre. Il prit soudain une décision et se lança franchement dans une explication sincère. Du coup, il remonta dans mon estime.

— Écoutez, dit-il, si j'agis comme un imbécile, je m'en apercevrai toujours assez tôt. Mais voilà : je suis persuadé que vous êtes des malfaiteurs descendus dans cet hôtel ici pour y faire un mauvais coup cette nuit. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je vous fouille ?

— Si.

S'armant de tout son courage, il sortit le revolver de sa poche. Là encore, ses souvenirs de cinéma lui vinrent en aide.

— Haut les mains ! ordonna-t-il.

— C'est stupide ! cria Evelyn.

— Haut les mains ! répéta-t-il plus fort.

Il était manifeste que, malgré son trouble, il était enchanté de l'aventure. Je craignais qu'il ne s'amusât à tirer un ou deux coups de revolver en l'air, rien que pour montrer qu'il était maître de la situation. Et, quand on se met à tirer en l'air, on blesse inévitablement quelqu'un. Nous avions levé les mains : étrange position pour des gens logés dans un hôtel tranquille, dans une chambre aux murs ornés de gravures du genre « Daim buvant au clair de lune ». L'employé fit signe au portier de nuit de s'approcher.

— Fouille-les !

Le portier, qui n'était pas un fervent de cinéma, lui, nous regarda piteusement, Evelyn et moi, et émit quelques grognements de protestation. L'employé en fut troublé.

— Alors, fouille-le, lui, au moins. Allez !

L'autre commença à fourrer ses mains dans mes poches avec précaution, et à en sortir la collection d'objets variés que j'avais successivement transférés d'un costume à l'autre au cours de cette nuit. La première trouvaille fut celle de l'enveloppe au cachet de cire rouge. La seconde, celle du billet de cent livres.

— Sapristi de sapristi ! s'écria le portier de nuit en le dépliant.

— Apporte-moi ça, commanda notre gardien.

Je ne suis pas près d'oublier son attitude pendant qu'il maniait ce billet, nous quittant des yeux le moins possible. La gueule de son revolver était couverte de poussière, et je crus voir un débris de toile d'araignée dans le canon, mais malgré cela cet objet ne prêtait pas à rire.

Enfin, l'employé releva la tête, avec un air de triomphe manifeste.

— Voilà qui tranche tout. Ce billet est faux aussi, oui, et même un faux pas très bon. La main de Willoughby devait trembler ce jour-là. Mon vieux, nous avons mis la main sur la bande Willoughby !

Je guignai Evelyn du coin de l'œil. Donc, le billet que M^{rs} Antrim avait trouvé dans le journal, dans l'office de Hogenauer (ou qu'elle prétendait avoir trouvé là) était faux lui aussi. Ainsi, il semblait que Hogenauer fût, d'une façon ou d'une autre, mêlé à cette affaire de fausse monnaie. C'en était trop pour mon esprit vacillant ; l'employé ricana comme une hyène.

— Décroche le téléphone intérieur, ordonna-t-il au veilleur, et avertis M^r Collins. Téléphone aussi au commissariat, et préviens que nous tenons deux complices de Willoughby. On offre mille livres de

récompense pour leur capture. Kenwood Blake et Evelyn Cheyne !... Je me demande quels peuvent bien être vos vrais noms ? Ne bougez pas, ou je vous descends !

— Oh ! je vous en prie !... dis-je excédé. Cessez de jouer au flic de cinéma et tâchez d'entendre raison. Voulez-vous oui ou non nous laisser nous expliquer ? C'est plus sérieux que vous ne le pensez.

— Il ne peut y avoir rien de plus sérieux que ce que je pense en ce moment, affirma-t-il. J'ai tiré au jugé, mais j'ai mis dans le mille. Vous pourrez vous expliquer au poste.

Il se mit à réfléchir. Sans doute, les preuves accumulées contre nous étaient suffisantes pour faire jeter en prison l'archange Gabriel lui-même. L'employé était certain maintenant d'avoir accompli une action d'éclat et commençait à se croire un héros.

— Écoutez, dit-il pensivement. Voilà une histoire qui passionnera le monde entier. Si je téléphonais aux agences de presse, je ne ferais que mon devoir. C'est... c'est une histoire qui pourrait bien intéresser les journaux de Londres, aussi. Je crois qu'il n'est pas trop tard pour qu'ils la fassent paraître, il y aura de la place en dernière heure.

... Et un morceau de choix à déguster pour le major général Sir Edward Fortescue Cheyne avec son petit déjeuner, pensai-je.

— Oui, déclarai-je à haute voix, et ça ferait une jolie publicité pour l'hôtel, n'est-ce pas ? C'est votre patron qui va être content ! Moi, j'ai plutôt l'impression que non seulement vous n'allez pas toucher de récompense, mais encore que vous allez vous faire flanquer à la porte. Voulez-vous enfin nous laisser prouver notre identité ? Et ne verriez-vous pas trop d'inconvénients à ce que je baisse les mains ?

Il médita longuement sur cette question avant de se décider.

— Bon. Mais mettez-les dans vos poches, et ne les en sortez pas.

À ce moment, le portier lui tendit l'enveloppe au cachet rouge.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Rien que des papiers.

— Encore de la fausse monnaie, sans doute ?

— Ouvrez-la vous-même ! m'écriai-je. (Je brûlais d'une telle curiosité de connaître enfin le contenu de l'enveloppe, qu'il m'était indifférent de voir lire ce papier, quel qu'il fût, par n'importe qui.)

— Allez-y ! Ouvrez-la donc !

— C'est un piège, hein ? dit vivement l'employé qui contemplait l'enveloppe. Nous verrons ça plus tard. Tiens, Frank. Emporte cette enveloppe en bas, et enferme-la dans le coffre.

Adieu ! Adieu, pour toujours ! Et nous étions là, réduits à l'impuissance. L'employé tendait déjà l'enveloppe au portier de nuit, mais il s'arrêta, la regardant plus attentivement.

— Elle est toute barbouillée, grommela-t-il, toute salie, comme si... Qu'est-ce que c'est que cette saleté, là-dessus ? Du noir de fumée, ma parole !

L'autre écarquilla les yeux.

— De quoi ? demanda-t-il avec intérêt. Du noir de fumée ? Sapristi ! J'en ai acheté hier soir pour M. Keppel. Il m'a envoyé en course exprès pour ça. Il y en avait pour neuf pence...

— Ah ! Je commence à comprendre ! s'exclama notre gardien, les yeux étincelants. Keppel ! C'est lui que vous avez demandé en arrivant, et vous avez pris soin de vous assurer qu'il était sorti. Si vous aviez eu rendez-vous avec lui, il aurait été là pour vous recevoir, car il est très pointilleux. Vous êtes sortis par cette fenêtre. Vous avez suivi la corniche. Vous êtes entrés dans sa chambre... Frank ! Est-ce que tu as le double de la clef du D^r Keppel ?

— Oui, dit Frank.

— Allons-y tout de suite jeter un coup d'œil. Vous deux, marchez devant et pas de blagues, sinon... Un instant !... qui peut bien monter ici ?

Il cessa une seconde de nous regarder pour se tourner vers la porte, m'offrant ainsi une occasion de lui arracher son arme. Mais je n'essayai même pas d'en profiter, car la réponse de Frank fit s'évanouir en fumée notre dernier espoir. Ayant regardé dans le couloir, Frank annonça l'arrivée de la police en la personne de l'inspecteur Murchison. Notre gardien poussa une exclamation de délivrance, cependant qu'Evelyn fermait les yeux de désespoir. Alors, l'homme corpulent au chapeau melon que nous avions vu à la gare pénétra dans la pièce. Il jeta un coup d'œil sur notre groupe, et nous examina d'un air sarcastique. Mais il n'était pas seul : M^r Johnson Stone marchait sur les talons de l'inspecteur, et nous regardait par-dessus l'épaule de ce dernier. Stone me désigna du doigt.

— Le voici, dit-il.

Il y eut un silence, puis Evelyn parla d'une voix étranglée.

— Ooooh ! Judas ! exhala-t-elle. Ainsi, c'était bien une feinte ! Et vous nous avez raconté des histoires à dormir debout ! « L » n'est pas mort. Je parie même que c'est vous en personne ! C'est vous qui avez lancé la police sur nous, hein ? Eh bien, vous voilà satisfait.

Stone leva les yeux au ciel et devint plus rouge encore. Puis il

éclata et sa voix était aussi étranglée de fureur que celle d'Evelyn.

— Voilà à présent je suis un Judas ! C'est superbe ! Vraiment, c'est magnifique ! Je fais ici même le serment solennel que plus jamais, vivrais-je un million d'années, je ne tendrai une main secourable à qui que ce soit ! Je lui casserai la figure ! Je le tuerai ! Je le... Écoutez donc, espèces de bourriques. Pourquoi n'avez-vous pas attendu que je vous explique ?

Il étendit le bras et saisit l'épaule de l'inspecteur, qu'il secoua comme un prunier.

— Malheureux idiots... écoutez-moi un peu. Ce type-là n'était pas venu à la gare pour vous arrêter. Il n'a jamais entendu parler de vous de sa vie. Et, s'il cherchait notre compartiment, ce n'était pas pour vous mettre la main dessus. C'était moi qu'il était venu attendre à ce train. C'est mon gendre, espèces de têtes de mules mongoliennes ! Le gendre dont je vous ai parlé toute la soirée, et dont j'ai dit qu'il pourrait sans doute vous aider ! Mais étiez-vous disposés à m'écouter ? Non ! Et maintenant, pour ce que ça m'intéresse, vous pouvez prendre tout votre saint-frusquin, vos Keppel, et vos Hogenauer, et aller aux quatre cent mille diables.

Ici, je m'arrête, au souvenir de cette scène, qui avait lieu dans une prosaïque chambre d'hôtel, avec son « Daim buvant au clair de lune » accroché au mur. Je m'arrête, car c'est à partir de ce moment-là que la situation changea. Nous avions atteint la croisée des chemins. Ce n'était pas encore la paix, car il ne pouvait y en avoir tant que nous n'aurions pas la clef de cette affaire, mais c'était, du moins, la fin de notre carrière de fugitifs devant la Justice. À ce moment-là, rien ne me garantissait encore notre liberté, et cependant, je crois n'avoir jamais ressenti une telle impression de délivrance.

Evelyn prit la parole :

— Est-ce que ça signifie, dit-elle d'une voix faible, que... euh...

— Allons, ne vous faites pas de bile, grogna Stone radouci. Mais dans quel guêpier vous êtes-vous fourrés à présent ?

Murchison jeta un coup d'œil vers l'employé, et fit sonner des pièces de monnaie dans sa poche.

— Rien d'anormal ? demanda-t-il négligemment.

Le gendre de Stone était, en résumé, une sorte de second Stone, anglicisé et plus jeune. Agé d'environ trente-cinq ans, il était lourdement charpenté, avec un menton carré et des yeux bleus aux paupières ridées, ce qui le vieillissait un peu. Quand il ôta son chapeau melon (ce qui est, pour la Loi, la façon de montrer qu'elle fait trêve aux obligations de sa charge), il découvrit une rude chevelure

brune taillée en brosse. Deux rides profondes se creusaient de chaque côté de sa bouche et sa manière de parler était lente et agréable. Il continuait à tapoter son chapeau du bout des doigts, fixant l'employé d'un regard presque absent. Je devinai que Stone lui avait tout raconté.

— Rien d'anormal, monsieur... ?

— Robinson, dit l'autre.

Il avait l'air un peu ahuri et surtout fort embarrassé du revolver qu'il tenait toujours à la main. Cet accessoire ne s'accordait plus avec l'atmosphère qui régnait maintenant dans la pièce.

— J'aurais plutôt tendance à croire qu'il se passe, au contraire, pas mal de choses anormales. J'ai pincé deux complices de Willoughby.

— Complètement idiot, dit Murchison en souriant d'un air indulgent.

L'employé nous fixait l'un après l'autre.

— Je me suis peut-être trompé, concéda-t-il. Mais vous êtes tous là à me regarder comme si c'était moi le coupable. Je vous affirme que cet homme m'a refilé quatre faux billets de dix shillings, et qu'il avait ce faux billet de cent livres dans sa poche !...

Murchison parut légèrement saisi par cette nouvelle, mais il se borna à traverser la pièce, et tapota l'employé sur l'épaule d'une manière protectrice, comme s'il avait voulu le pousser gentiment vers la porte.

— Allons, allons, ne vous en faites pas, mon vieux, dit Murchison d'un ton encourageant. Je suis au courant de tout. Je me porte garant pour cette dame et ce monsieur. Ils sont au-dessus de tout soupçon.

L'employé haussa les épaules.

— Alors, je suis dans de beaux draps, dit-il avec franchise. Mais il se passe ici des choses bizarres, et c'est mon droit d'exiger des explications. Je vais aller réveiller M^r Collins, le directeur, et il se chargera, lui, de vous faire parler, puisque je n'y arrive pas. Mais, bon sang, inspecteur, regardez-les ! Ils ont cambriolé la chambre du D^r Keppel : regardez cette enveloppe. Allez-y, vous vous rendrez compte vous-même. Vous connaissez personnellement le D^r Keppel. Vous êtes venu le voir un jour. Eh bien, je vous dis que cet homme a dû pénétrer...

Je crus voir que Murchison, malgré son air somnolent et paternel, était très inquiet au sujet de Keppel. Il toussota, secouant ses lourdes épaules.

— Vous les avez vus pénétrer dans la chambre du D^r Keppel ?

demanda-t-il vivement.

— Non, mais vous n'avez qu'à y aller !...

— Où est le D^r Keppel ?

— Il n'est pas encore rentré.

— Voyons, dit Murchison, avec l'air de quelqu'un qui propose une bonne affaire, si vous me laissiez m'occuper de tout ça moi-même, hein ? Je vous donne ma parole que ces gens-là ne sont pas des bandits. Mais je veux leur parler. Alors, soyez gentil, descendez à votre bureau et attendez tranquillement que je vous appelle. Vous n'avez qu'à vous en remettre à moi, et vous n'aurez pas d'ennuis. Mais oui, mais oui, je sais bien que vous n'avez fait que votre devoir... c'est entendu, tout va s'arranger...

— Prenez donc un cigare, dit Stone, affable.

On escorta jusqu'à la porte un employé complètement éberlué, tenant un cigare dans une main, et un revolver poussiéreux dans l'autre. Quand la porte fut refermée, nos deux sauveteurs se retournèrent vers nous. Murchison paraissait maintenant soucieux et maussade, et son visage avait perdu son air de bonhomie. Il avait délicatement ôté des mains de Robinson l'enveloppe au cachet rouge, avec laquelle il tapotait son chapeau. Stone avait l'air ennuyé, lui aussi. Après avoir regardé furtivement derrière lui pour s'assurer que la porte était bien fermée, il prit la parole d'un ton de conspirateur.

— Écoutez, je n'ai rien dit à mon gendre avant qu'il ne m'ait raconté certaines choses. Alors, j'ai été bien obligé de lui dire, à mon tour, tout ce que je savais, et nous nous sommes précipités ici aussi vite que possible. Bill, que voici...

— Minute, beau-papa ! dit irrespectueusement Murchison.

Après un silence pendant lequel on l'entendit respirer avec force, l'inspecteur demanda d'une voix très calme :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Mort ? Qui ça ?

— Vous savez qui je veux dire. Le D^r Keppel.

Je respirai profondément à mon tour.

— Oui, il est mort. Il est assis dans sa chambre, là-bas, exactement dans la même attitude que... Tiens, au fait, êtes-vous au courant de la mort de Hogenauer ?

— Oui, mon beau-père m'en a informé après que j'ai eu débobiné ma part de renseignements, que je ne croyais pas d'ailleurs si importants. (Il sourit d'un air sceptique.) Je prenais ça pour une bonne

histoire à lui offrir en guise de cadeau de bienvenue. Mais il paraît que ce n'est pas ça du tout... Allons droit au fait. Keppel est mort. Bien. Empoisonné à la strychnine, je suppose ?

— C'est ça. Et avec la même marque d'eau minérale que Hogenauer. Ils sont assis tous deux dans la même posture, et Keppel a lui aussi un fez rouge sur la tête. Mais comment avez-vous deviné ?...

— Parce que je savais que Keppel allait boire la drogue, répondit Murchison avec amertume. Non, je ne veux pas dire que je savais qu'il allait avaler de la strychnine, et vous pouvez parier gros que lui non plus n'en savait rien. Quant à cette enveloppe cachetée, c'est moi-même qui l'ai mise dans le casier du secrétaire. Je suis venu ici cet après-midi... Et j'ai l'impression que, vous et moi, nous nageons dans la même sinistre mystification.

Du fond de son fauteuil, Evelyn prit la parole d'un ton presque détaché :

— Nous vous sommes infiniment reconnaissants de nous avoir tirés de ce mauvais pas, dit-elle, mais, si vous détenez l'explication de tout ceci, inspecteur, alors, de grâce, avant que mon cerveau ne soit définitivement fêlé, avant que je ne sois devenue folle à lier, c'est-à-dire telle que M^r Stone m'imagine, voudriez-vous, je vous en supplie, nous dire ce que tout cela signifie ?

Murchison secoua la tête.

— Justement, je n'en sais rien. Je ne sais rien d'autre que ce qui s'est passé cet après-midi. Et que, vraisemblablement, me voilà moi aussi embringué dans une sale histoire.

Il traversa la pièce et déposa son chapeau sur le lit. Puis, croisant les bras et fixant les yeux sur le plancher, il se mit à répéter :

— Quel gâchis ! Quel gâchis !

Il disait cela du ton qu'il aurait employé pour appeler un chien et lui faire faire le beau. Enfin, il se décida à nous raconter son histoire.

— Cet après-midi, le docteur Keppel m'a téléphoné pour me demander si je pouvais passer chez lui. Je le connaissais un peu. J'avais aussi rencontré son ami M^r Hogenauer. Vous comprenez, ils étaient tous les deux très désireux de rester en bons termes avec la police. Mais Keppel était moins craintif que Hogenauer, je le reconnais. J'ai cru comprendre que ce Hogenauer avait été mêlé à une sombre histoire en Allemagne, et avait très peur d'être expulsé par la police anglaise, et...

— Holà ! Doucement ! interrompit Stone avec un clin d'œil à mon adresse. On a beaucoup parlé d'un type nommé « L », et de complots

internationaux. Peut-être que...

— Complots internationaux, mon œil ! explosa Murchison. (Il releva les yeux et prit une expression finaude.) Excusez-moi, monsieur Blake. Remarquez-le bien, je ne me permettrais pas de contredire les pouvoirs constitués, ni même d'intervenir quand ça ne me regarde pas. Mais, cette fois, j'estime que ça me regarde, justement. Pour vous parler en toute franchise, tout ça, c'est de la foutaise. Ces deux-là, Keppel et Hogenauer ? Mais je vous parie tout ce que vous voudrez que si Hogenauer avait rencontré un chien sans collier, il aurait immédiatement alerté le commissariat de Moreton Abbot.

— C'est bien possible. Mais saviez-vous que Keppel avait une espèce de guillotine miniature fixée à une de ses fenêtres ?

Murchison leva brusquement la tête.

— Une guillotine miniature ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Nous en reparlerons plus tard. Continuez d'abord votre récit.

— Bon... De temps en temps, je faisais une apparition chez Keppel, quand il m'y invitait. Ce n'était pas un ermite, comme l'autre. J'aimais l'entendre causer. Vous ne l'avez jamais vu en pleine action ? Un petit homme, très droit, les yeux mi-clos, et pinçant l'air entre deux doigts pendant qu'il parlait, comme pour attraper les idées par la queue. Tatillon et affairé. Mais je l'aimais bien. Il était capable de discourir à longueur de journée sur la lumière. C'était sa spécialité. On ne comprenait pas très bien, mais c'était bigrement intéressant quand même.

— Cet après-midi, Keppel m'a téléphoné pour me demander si je pouvais venir jusqu'ici. Il était à peu près 16 heures. Dès mon arrivée, il m'a dit qu'il désirait avoir l'avis d'un spécialiste. Sur quoi ? lui ai-je demandé. Alors, il m'a montré cette enveloppe. Elle était fermée, mais sans le cachet rouge. Puis Keppel m'a dit : « Je veux placer cette enveloppe de telle façon que personne ne puisse s'introduire ici et prendre connaissance du contenu, sans que je m'en aperçoive... »

— Oui ? dis-je, pour inciter Murchison à continuer, car il s'était tu.

— Naturellement, je lui ai demandé pourquoi il ne l'enfermait pas dans le coffre-fort de l'hôtel s'il craignait les voleurs. Alors il a répliqué que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. C'était un type très calme, seulement, quand il était surexcité, son anglais devenait confus. Il a essayé de m'expliquer que tout ça était une sorte de piège qu'il avait préparé pour que personne ne puisse toucher à cette lettre, ni la changer de place, ni la lire. Il a ajouté qu'il s'était procuré du noir de fumée, et qu'il voulait l'étaler de façon que, si quelqu'un touchait à l'enveloppe, il en eût aussitôt plein les doigts. Je lui ai aussi

appris un autre truc. Vous voyez ça ?

Murchison nous tendit l'enveloppe et nous fit remarquer le cachet. Nous nous pressions autour de lui. Evelyn, qui avait disparu dans sa chambre pour remettre ses chaussures et réparer le désordre de sa toilette, en surgit aussitôt comme un diable de sa boîte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Stone d'un ton soupçonneux. Je ne vois rien du tout. À mes yeux, ce n'est qu'une goutte de cire, tout simplement... Ah ! J'y suis ! C'est une empreinte digitale.

— C'est l'empreinte digitale de Keppel, expliqua Murchison avec une froide condescendance. On peut toujours contrefaire un cachet, mais ça, pas moyen de l'imiter. C'est trop délicat. J'ai donc mis l'enveloppe dans le casier, et j'ai tout disposé selon son désir. Alors, je lui ai demandé le but véritable de tous ces préparatifs. Il m'a répondu que si je voulais venir faire un tour chez lui le lendemain, il me raconterait tout. Voilà.

— Mais... la strychnine ?

Murchison jura entre ses dents.

— C'est là que ça se gâte. Je lui ai dit : « Allez-vous rester éveillé pour essayer de surprendre celui qui voudrait toucher à l'enveloppe ? » Et Keppel m'a répondu : « Non, je serai sans doute endormi. » J'ai dit : « Endormi ? » Alors, Keppel a sorti du tiroir une enveloppe contenant une poudre blanche. Je me souviens exactement de ses paroles, parce qu'il choisissait ses mots avec beaucoup de soin. Il a dit : « Mon ami Hogenauer m'a donné ceci en m'assurant que c'était du bromure, mais je ne le crois pas. Je suis persuadé que c'est un somnifère, et qu'il tient absolument à ce que je le prenne à mon insu. J'ai goûté la poudre : elle est amère. Donc, c'est du véronal. »

Je poussai un petit sifflement.

— Du véronal ! Et voilà pourquoi ce pauvre diable de Keppel a avalé la camelote avec une docilité d'agneau !

Stone était exaspéré.

— Vous raisonnez dans le vide ! s'exclama-t-il. Vous n'aboutissez à aucune explication cohérente. Finissons-en ! Ouvrez donc cette enveloppe !

Murchison approuva de la tête.

— Oui. Keppel m'a dit de venir le lendemain matin et d'ouvrir l'enveloppe pour constater qu'il avait bien joué le jeu. C'est justement ce qui me tracasse...

D'un geste vif, il déchira l'enveloppe.

LE RETOUR DE « L »

L'enveloppe contenait plusieurs feuillets d'un papier épais, et couverts d'une grande écriture en pattes d'araignée, cependant très lisible. Murchison jeta un coup d'œil sur les premières lignes, et changea de visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Stone d'un ton assez brusque. Lisez !

— C'est la solution, dit Murchison sans lever les yeux. Cette lettre est datée du 15 juin à 3 heures de l'après-midi, et m'est adressée. Rapprochez-vous donc un peu.

Il étala les feuillets sur la table placée au centre de la pièce.

Ce récit est destiné (disait l'écriture en pattes d'araignée) à servir d'explication pour vous, et de test pour l'épreuve que j'entends faire subir à mon ami Hogenauer. Vous serez le seul témoin de la faillite ou de la réussite de cette expérience à laquelle je me soumetts uniquement pour convaincre mon ami de sa folie. Je n'en ai parlé à personne : comme vous pouvez vous en douter, je ne tiens pas à rendre public le fait qu'un homme pragmatique tel que moi se prête à une charlatanerie semblable.

On a souvent remarqué que, lorsqu'un homme à l'esprit puissamment scientifique a dépassé l'âge de la meilleure condition physique, et est menacé d'artériosclérose pouvant provoquer l'apoplexie, il a fréquemment tendance à se tourner vers des études exactement antiscientifiques.

Entre maux de moindre importance, on assiste au durcissement des artères du cerveau : c'est là un fait naturel que nous n'avons pas à discuter. Vous avez vu M^r Hogenauer, et vous avez pu constater son aspect maladif. Depuis quelque temps, il se fait examiner régulièrement par son médecin et observe un régime assez strict. C'est ainsi qu'il ne boit plus que de l'eau minérale, alors qu'il était autrefois amateur de boissons fortes, et qu'il a également supprimé le tabac tout en conservant chez lui la collection de pipes qui faisait sa joie. Mais, n'ayant rien abandonné de son activité intellectuelle, cet homme, autrefois un scientifique, est maintenant possédé par le désir de prouver la réalité de la double vue.

On a déjà constaté que ce ne sont pas les poètes, mais les mathématiciens qui deviennent le plus souvent fous. Le poète se contente d'avoir la tête dans les nuages. Le scientifique, lui, cherche à amener les nuages dans sa tête, et la tête éclate !

Ces réflexions éveillent un sentiment de défiance. Mais soyons juste envers Hogenauer. Sa croyance dans la double vue (en donnant à cette expression son sens le plus large) n'a rien à voir avec le spiritisme, ni avec les sciences occultes. Il s'agit d'une branche de cette science nommée magnétisme animal, qui a soulevé tant de discussions, depuis Mesmer jusqu'à Heidenhain. Les adeptes de cette science prétendent qu'un sujet quelconque, en état de transe hypnotique, est capable de décrire avec exactitude les objets contenus dans une pièce éloignée, quelle que soit la distance, et même une pièce que le sujet n'a jamais vue étant en état de veille.

On connaît des exemples manifestes de ce phénomène. Je ne les nie pas. Mais, contrairement à Hogenauer, je les explique par la différence entre les impressions sensorielles et la mémoire.

La mémoire dépend de l'attention que le sujet apporte aux perceptions : plus l'effort d'attention sera poussé à l'extrême, plus le souvenir demeurera vivace. L'inverse est également vrai.

Les impressions sensorielles vont et viennent, comme les ombres des nuages sur une colline, sans que l'esprit fasse aucune tentative pour les fixer. Par conséquent, la mémoire n'en garde aucun souvenir. Les impressions sensorielles peuvent avoir eu une existence si brève, quelles ne laissent derrière elles aucun souvenir conscient.

Ainsi, en période de libre activité cérébrale, si nous n'accordons que peu d'attention à ce que nous voyons ou entendons, nous ne nous souvenons de rien. Voici un exemple pris dans la pratique : Hogenauer m'a rendu visite à mon hôtel à maintes reprises. Dans la partie consciente de son esprit, il est sans doute convaincu qu'il n'a jamais vu, dans cet hôtel, aucune autre chambre que la mienne. Mais, en longeant un couloir, Hogenauer a pu entrevoir un instant, par une porte ouverte, une autre chambre dont il n'a gardé aucun souvenir sensoriel conscient. Ce souvenir latent ne peut, être libéré tant que l'activité cérébrale ordinaire n'est pas anéantie par un état hypnotique. Le vieux terme de Braid : νεύρων-ύπνος ou « sommeil des nerfs », constitue une définition littérale très juste de cet état.

La théorie de Hogenauer est aussi vieille que la croyance égyptienne au Kâ, ou que la superstition allemande du Doppelgänger ou double ; c'est-à-dire la projection, au-delà de son enveloppe physique, d'un sujet naturellement prédisposé. Hogenauer est persuadé qu'il n'a pas besoin de médium pour le faire entrer dans cet état hypnotique, ou pour le diriger lorsqu'il l'a atteint. Bien entendu, je n'entamerai pas de controverse à ce sujet. N'importe quelle autorité médicale vous dira qu'une personne sensible obtient facilement l'auto-hypnose. Voici donc la méthode employée par mon ami :

Tous les procédés permettant d'atteindre l'auto-hypnose ont à la base

un rayon lumineux frappant une surface polie, à facettes, de préférence en mouvement, sur laquelle les yeux du sujet sont fixés. Cette surface à facettes doit être située à une distance variant de trente à quarante-cinq centimètres au-dessus du niveau de l'œil. Ainsi, dans une pièce sombre, on s'arrangera pour qu'un mince rai de lumière, passant au-dessus du bureau de mon ami, par exemple, croise perpendiculairement l'extrémité inférieure d'un fil électrique suspendu à l'aplomb du bureau. Au bout de ce fil, à la place où se trouve normalement l'ampoule, on accrochera une grappe de petits objets brillants (l'argent est le métal préférable) qui fournira la surface à facettes désirée. Le fil de suspension doit pouvoir subir une torsion telle qu'il soit animé d'un lent mouvement de rotation. Le rayon lumineux est réfléchi par les surfaces argentées en une multitude d'étincelles brillantes et fugitives. C'est là-dessus que le sujet, assis dans un fauteuil, doit fixer les yeux. C'est moi qui ai suggéré cette méthode à Hogenauer, et j'ai effectué moi-même les calculs nécessaires.

Hogenauer m'a déclaré dernièrement que cette méthode n'était pas parfaite. Après avoir frappé la surface réfléchissante, le pinceau lumineux rencontre une étagère garnie de livres au dos chargé de dorures. La réflexion du rayon sur ces dorures crée un foyer lumineux secondaire qui a tendance à distraire l'œil du sujet. Hogenauer m'a annoncé qu'à l'occasion de la grande expérience, il enlèverait les volumes à reliure dorée de l'étagère...

— Oh ! ma tête ! soupira Evelyn. Ma pauvre tête !... Ken, est-ce bien ainsi que le bureau de Hogenauer était disposé ?

J'étais en train de penser au premier témoignage que nous avons recueilli sur cette affaire : le rapport que le sergent Davis avait fait à Charters, après s'être glissé dans le jardin de Hogenauer pour l'épier au travers des volets de son bureau, rapport que Charters m'avait communiqué : « ... La pièce, bien que complètement plongée dans l'obscurité, était cependant remplie de petites étincelles lumineuses, papillotant autour de quelque chose comme un pot de fleurs à l'envers. » C'était donc là le procédé que Hogenauer comptait employer pour se transporter à travers l'espace, invisible, tel Albertus Magnus.

— Le bureau était bien arrangé ainsi, en effet, déclarai-je enfin. Et on avait fait une boucle à la ficelle qui attachait les boutons de manchettes pour accrocher le tout à la douille !

— Poussez-vous, maugréa Stone. Vous me cachez le bas de la page... Bon, continuez maintenant.

On comprendra aisément le danger de telles expériences pour un homme malade. Non seulement mon ami est persuadé qu'il est capable de projeter son esprit à travers l'espace, mais il est en outre convaincu – et il veut me

convaincre – que j'en puis faire autant. Il est vrai que nous avons de nombreux points de ressemblance, tant au physique qu'au moral. Nous sommes cousins germains et, comme Hogenauer, je suis bon médium.

Hogenauer affirme que, si nous entrions en état d'hypnose tous deux en même temps, lui dans sa maison et moi dans la mienne, et que nous nous trouvions tous deux dans les mêmes conditions physiques, il me serait alors possible de lui « rendre visite » chez lui, pendant qu'il en ferait autant chez moi.

J'ai répondu que je ne doutais pas de ma capacité à atteindre l'auto-hypnose, mais que je niais les suites, dont il serait d'ailleurs impossible de prouver la réalité. Car, me trouvant en état cataleptique, et influencé par des idées déjà enracinées dans mon subconscient, je pourrais fort bien avoir l'hallucination d'une « visite » au bureau de Moreton Abbot. Comme j'y suis allé souvent, le souvenir que j'en ai gardé est trop précis. Alors Hogenauer m'a dit, pas plus tard que ce matin, qu'il avait trouvé un moyen pour parer à cela : par exemple, il changerait la disposition des meubles de telle façon que si, une fois éveillé, je pouvais décrire leur nouvel arrangement, nous aurions ainsi la preuve irréfutable qu'il s'agit là d'autre chose que d'un simple phénomène de mémoire.

— Vous êtes au bas de la page ? demanda Evelyn. Arrêtons-nous pour souffler un peu. Sans aucun doute, ce pauvre vieux Hogenauer faisait preuve d'une certaine méthode dans sa folie. Nous avons aussi l'explication des plaisanteries joviales qu'il a faites à son domestique à propos de la soi-disant visite qu'il avait l'intention de faire à Keppel cette nuit-là. « Je vais ce soir à Bristol. – Faut-il faire la valise de monsieur ? – Non, je n'en ai pas besoin... Je serai chez le D^r Keppel, mais je ne crois pas que le D^r Keppel soit chez lui. En fait, j'espère fermement qu'il ne sera pas là. » Et son ultime flèche du Parthe : « Oui, Harry, je pense que vous aurez un visiteur ce soir, mais je doute fort que vous le voyiez !... » Donc, conclut Evelyn, Keppel est allé ce matin chez Hogenauer pour régler tous les détails.

... Régler tous les détails. Nous voici parvenus maintenant au point crucial de tout ce récit, et à la raison qui m'oblige à vous infliger la lecture d'un rapport aussi détaillé.

Ce matin, Hogenauer me fit une nouvelle proposition. Il me montra un flacon contenant, d'après lui, du bromure de sodium en poudre, et déclara alors que, nous trouvant tous deux depuis quelques jours en état de surexcitation mentale, nous aurions sans doute quelque peine à nous concentrer suffisamment pour atteindre rapidement l'état d'hypnose. Hogenauer suggéra donc que nous prenions tous deux une dose de ce calmant exactement quinze minutes avant le début de l'expérience. Il versa une cuillerée à café de la poudre dans une enveloppe et me la donna. Il fut

convenu que nous prendrions le médicament dans de l'eau minérale, de façon que l'effet produit soit identique pour tous deux.

J'espère que cette image de deux hommes mûrs jouant à des jeux stupides ne vous fait pas trop sourire. J'ai donné mon accord à tout ceci dans l'intention bien arrêtée de sauvegarder la santé mentale de Paul Hogenauer, mais je dois dire que des soupçons commencèrent à s'éveiller en moi. Vous allez comprendre pourquoi. Le test que j'avais imposé à Hogenauer était le suivant :

J'ai déjà dit avoir mis un certain manuscrit sous enveloppe cachetée, et l'avoir placé dans le casier supérieur de gauche de mon secrétaire. Si Hogenauer parvient à lire ce manuscrit et à m'en réciter ensuite correctement les termes, alors je promets d'accorder plus de considération à sa croyance.

Cependant (et c'est là la question que vous, homme pratique, allez me poser), pourquoi Hogenauer tient-il à me faire ingurgiter du bromure ? Je suis, moi aussi, un homme pratique. Je crois à la loyauté foncière de mon ami. Mais je n'ai pas besoin de faire remarquer que même des hommes loyaux ont eu quelquefois recours au charlatanisme, sous le nez des sceptiques, à seule fin de démontrer le bien-fondé de leur foi. Telles sont les origines, j'en ai peur, de quelques-uns de nos prétendus miracles. Donc, supposons que ce que Hogenauer m'affirme être du bromure soit en réalité une poudre soporifique ? Pour être absolument certain de prouver l'exactitude de ses théories, Hogenauer n'aurait-il pas conçu l'idée de m'endormir pour quelques heures, pendant lesquelles il viendrait, en chair et en os, s'emparer de l'enveloppe et prendre connaissance de son contenu ?

Ce n'est qu'un soupçon, mais dont je viens d'avoir cependant une confirmation sérieuse. J'ai goûté la poudre blanche et je l'ai trouvée amère : ce n'est pas du bromure de sodium. Selon toute probabilité, c'est du véronal, un soporifique puissant.

J'ai l'intention de pousser l'expérience jusqu'au bout, et de prendre la dose somnifère. Mais j'ai aussi pris mes précautions pour qu'on ne puisse pas mettre la main sur l'enveloppe. Au moment où vous lirez ceci, vous m'aurez déjà apporté votre aide. Pour achever de rendre impossible toute supercherie, j'ai donné l'ordre à l'hôtel de ne laisser pénétrer personne dans mon appartement jusqu'à mon « retour ». À 21 h 15, cette nuit, je prendrai la drogue. J'ai choisi, pour ma propre auto-hypnose, une plaque de verre convexe : en fait, la lentille d'une lanterne magique. Vous avez pu remarquer que les fenêtres de mon bureau sont orientées face à l'ouest. J'ai calculé l'angle d'inclinaison du soleil, qui sera bas à cette heure. La réflexion des rayons solaires sur la surface polie de la lentille produira un vif éclat lumineux qui me permettra de concentrer ma pensée. Toutefois, afin de prévenir toute distorsion due à un défaut possible dans les vitres de

la fenêtre, celle-ci devra rester ouverte. Dieu m'est témoin que je laisse à cette expérience toutes ses chances de réussite !

Que mon ami Hogenauer ait ou non l'intention de tricher, il est indispensable que l'on s'efforce de l'arracher à ces expériences. Je ne tiens pas à le voir interner pour aliénation mentale. S'il se contentait de travailler en secret et de garder pour lui et moi les résultats de ses recherches, il n'y aurait que demi-mal. Mais il a la manie d'écrire des lettres. Même pendant la guerre, quand il prit la décision de retourner dans notre pays natal et d'y travailler pour les Services Secrets, cet homme étrange qu'est mon ami éprouva le besoin d'envoyer au chef du contre-espionnage britannique un compte rendu détaillé des motifs qui le faisaient agir ainsi. Je crois que Paul Hogenauer n'a jamais pu oublier cette époque-là. Il a encore beaucoup d'amis en Angleterre, bien qu'il n'entretienne de relations régulières qu'avec un petit nombre d'entre eux. Sa principale occupation consiste à rédiger des mémorandums. Je ne saurais dire pourquoi il écrit ces rapports mystérieux, remplis d'obscurités allusives à ses travaux, dont il ne définit jamais clairement la nature. Sans doute un psychiatre comprendrait-il cette attitude.

Tout cela ne serait rien s'il se bornait à s'adresser à des personnalités privées. Mais lorsqu'il se met à écrire au président de l'Ordre des médecins de Grande-Bretagne ou au ministre de l'Intérieur, je suis bien obligé de lui faire remarquer que le ministre en question pourrait à bon droit soupçonner l'existence de quelque sinistre complot politique. Je ne serais donc pas surpris que l'on nous mît un beau jour tous deux sous surveillance. Encore une fois, tout ceci est absurde. J'ai donc adjuré mon ami d'écrire pour corriger l'impression fautive que ses précédentes lettres ont pu donner de nous. Je crois qu'il s'est enfin décidé à le faire ce matin même, en s'adressant au siège d'un service officiel quelconque. Si on le prend pour un fou, on saura tout au moins qu'il est un fou de bonne foi.

D'autre part, je crois qu'il s'est rendu compte que je le soupçonnais de vouloir falsifier la mise en scène de l'expérience de cette nuit. Il m'a montré copie d'une lettre, dans laquelle j'ai relevé quelques passages significatifs, particulièrement celui-ci : « J'ai toujours nié que l'âme, ou l'esprit, ou le principe vital – quel que soit le nom qu'on veuille lui donner – soit comprimé dans les limites étroites de plans rigides. Je ferai la tentative ce soir, et j'affirme à Votre Excellence que j'ai toutes les chances de réussir. L'enveloppe est dans le casier du haut, à gauche, dans le bureau de Keppel à l'hôtel Cabot, à Bristol. Peut-être eût-il été plus sage, en raison des doutes de Keppel, d'avoir deux hommes sûrs ici ? » Comme témoins, sans aucun doute. Doit-on en conclure que Hogenauer n'a pas l'intention de tricher ?

En tout cas, la lettre de Hogenauer arrivera demain à destination, et dissipera tous les soupçons qui pourraient exister sur le compte de mon ami. Quelle niaiserie ! Heureusement, cette lettre est adressée à un homme

capable de comprendre l'ensemble de l'affaire : à Son Excellence le chef du Service Secret de l'Armée, Sir Henry Merrivale.

Suivaient quelques mots que nous ne regardâmes même pas. Stone éclata de rire et s'écria du ton emphatique d'un bonimenteur de foire :

— Par ici, messieurs dames ! Entrez, entrez ! Dix cents, dix cents seulement, la dixième partie d'un dollar. Venez voir le grrrand éléphant de mer, le seul, le vrai, l'unique, dans une grrrande course organisée tout exprès pour chiper une lettre que le facteur lui aurait apportée demain matin !...

Écumant de rage, Evelyn se tourna vers lui.

— Taisez-vous ! Comment aurait-il pu se douter de ça, lui ? Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant ? Je reconnais qu'il a fait une gaffe, mais est-ce sa faute ? Cette lettre...

L'inspecteur Murchison était un homme prudent.

— Cette lettre... hum... explique pas mal de choses, mademoiselle.

— Elle explique tout ce satané bazar, déclara Stone d'un ton dégagé. Et que deviennent tous vos mystérieux complots d'espionnage, maintenant ? Comme le dit Keppel : ce n'est rien de plus que deux vieux cinglés jouant à des jeux idiots. Qu'en dites-vous, Blake ?

— J'en dis que ça ne me paraît pas si simple. Qu'est-ce que cette lettre nous apporte en fait d'explication, après tout ?

— Comment, en fait d'explication ?

— Oui. Elle nous apporte l'explication d'une suite de contradictions singulières dans les faits matériels. Maintenant, nous tenons la justification de toutes ces extravagances. Nous savons pourquoi il manquait des livres sur l'étagère, pourquoi l'ameublement de la pièce était bouleversé, pourquoi des lueurs voletaient autour d'un pot de fleurs renversé. Eh bien ? Où cela nous mène-t-il en fin de compte ? N'oubliez pas qu'un fait subsiste : Hogenauer a été empoisonné. Pourquoi ? Si toute cette histoire est vraie, qu'est-ce que cela signifie ? Plus de « L », Plus de complot d'espionnage. Mais alors, pourquoi Hogenauer a-t-il parlé de « L » et demandé deux mille livres en échange de la révélation de son identité ? Pourquoi Hogenauer avait-il besoin de deux mille livres pour une expérience aussi banale que celle-ci ? Et puis, il y a cette fausse monnaie...

— Quelle fausse monnaie ?

J'expliquai rapidement.

— ... Là-dessus, Serpos vole l'argent et prend le large le soir même où Hogenauer est empoisonné. Mais on trouve un faux billet de cent livres dans un journal, dans l'office de Hogenauer. Hogenauer était-il,

d'une façon ou d'une autre, affilié à la bande ? Allez-y ! Maudissez H.M. tant qu'il vous plaira. Mais je suis prêt à parier qu'il est en train de jouer un jeu trop fin pour que n'importe lequel d'entre nous soit capable de le comprendre.

Murchison respira profondément et se secoua.

— Après tout, ça ne me fait ni chaud ni froid. (Il s'assombrit et jeta un coup d'œil vers la porte.) Du gâchis ! Un foutu gâchis ! Voilà ce que c'est ! Et j'en assume ma part de responsabilité. Il n'y a qu'une seule consolation : c'est que l'affaire ne se terminera pas ici. Elle retourne à Torquay, d'où elle est partie. C'est à Torquay que Hogenauer a reçu le poison, et à Torquay qu'il l'a donné à Keppel. Il n'y a rien à chercher de plus ici. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de ramasser les morceaux. Mais ce qui importe maintenant, monsieur Blake, c'est ce que vous avez l'intention de faire, vous.

— Appeler H.M. au téléphone, et lui faire un rapport bien senti. Là s'arrête notre rôle dans l'affaire. Ensuite...

— Eh bien ?

Je le regardai en face.

— Cela dépend entièrement de vous. Officiellement, nous sommes en votre pouvoir : à deux reprises, cette nuit, j'ai été le premier à découvrir un cadavre. La police doit désirer ma présence avec ardeur. D'un autre côté, H.M. m'a promis aide et protection. Si vous tenez à nous mettre dans le même pétrin que vous, tout espoir est perdu. Mais, si vous avez causé avec Stone, vous savez que nous devons nous trouver à Londres demain matin, c'est-à-dire ce matin, à 11 h 30, pour nous marier.

Murchison nous considéra avec un sourire bonasse.

— Si ce que le chef raconte sur vous est vrai, remarqua-t-il en désignant Stone d'un mouvement de tête, vous n'avez pas eu beaucoup de chance depuis votre départ de Torquay. Et, jusqu'à présent, vous n'avez pas encore officiellement « découvert » le cadavre de Keppel. Mais je voudrais vous faire comprendre dans quelle situation je me trouve, moi. Je ne suis pas commissaire central. Je ne suis même pas inspecteur en chef. Je ne suis qu'un inspecteur de seconde classe et pas trop bien noté, soit dit entre nous. Selon le règlement je n'ai pas le droit de vous lâcher et de vous laisser retourner à Londres, en admettant que vous en trouviez le moyen à cette heure matinale. Il est certain que vous ne pouvez pas rester à Bristol, car ces nouvelles vont provoquer un joli chahut au commissariat dès qu'elles y seront connues. Je ne peux qu'une seule chose pour vous : vous fourrer dans une voiture de police et vous expédier à Torquay. Vous me suivez ?

Il y eut un silence.

Et du parvis de Malines

Nous entendions

Le carillon

Sonner la demie de matines

récita Evelyn d'un air extatique,

Et Joris prenant la parole

Dit : maintenant

J'ai bien le temps

Et cependant l'heure s'envole.

— Ken, sans doute, la proposition de l'inspecteur nous force à revenir sur nos pas, mais je ne vois pas d'autre planche de salut. Et il nous reste encore une chance d'arriver à temps pour ce mariage ! Merci mille fois, inspecteur. Vous nous rendez là un fameux service.

— C'est lui qu'il faut remercier, Miss Cheyne, grommela Murchison en désignant Stone. Il paraît qu'il vous a pris en amitié. Nous sommes bien d'accord ? Parfait. Maintenant, je vais aller là-bas, et reconnaître le corps. Venez avec moi, monsieur Blake. Il faut que vous obteniez la communication avec Torquay avant qu'il y ait un attroupement ici, et vous trouverez un téléphone dans l'appartement du D^r Keppel.

Fermant la porte derrière nous, nous passâmes dans le couloir vaguement éclairé. Là-bas, près du globe de cristal taillé, à côté de l'escalier, nous vîmes apparaître une tête furtive, qui disparut aussitôt. Murchison lança un coup de sifflet, puis se jeta à la poursuite du possesseur de cette tête, qui se trouva être le portier de nuit, tout penaud. Il donna le double de la clef à Murchison qui ouvrit la porte du cabinet de travail de Keppel.

Il y avait un commutateur à gauche de la porte. Une fois éclairée par la lumière du lustre, la vaste pièce aux murs tapissés de blanc et décorés d'esquisses, tout en gardant son air lugubre, perdait beaucoup de son aspect terrifiant. Le petit corps écroulé dans le fauteuil était toujours aussi grotesque. Mais tout était clair pour nous maintenant, et nous avions creusé le mystère jusqu'au cœur : nous pouvions nous laisser aller à la pitié. Murchison ferma la porte et s'y adossa.

— Hum ! dit-il. Pauvre diable ! Oui, c'est le mal pour le mal... l'assassinat gratuit...

Murchison était plongé dans de profondes réflexions. Du menton, il indiqua une porte percée dans le mur de gauche, à côté de la cheminée de marbre blanc.

— Cette porte mène à la chambre à coucher, expliqua-t-il. C'est là que se trouve le téléphone. À propos, il y a une chose que je n'arrive pas à piger. Plus d'un parmi nous a entendu parler de Sir Henry Merrivale. En tout cas, moi, je le connais, et je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il a plus de tours dans son sac que le chef... (il hocha la tête dans une direction vague, qui était censée situer la position de Stone dans l'espace)... que le chef a l'air de le croire. Nous connaissons la signification d'un tas de détails sans importance, tels que les boutons de manchettes, les livres manquants, et les meubles bouleversés. Ce sont justement toutes ces choses-là qui sont les plus faciles à expliquer. Mais, ce qui l'est moins, c'est la conduite de Hogenauer. S'il n'était qu'un vieux gâteux inoffensif, occupé seulement de sa croyance extra-lucide, pourquoi aurait-on voulu le supprimer ?

— Les meurtres de la lanterne magique, dis-je, me rappelant la phrase d'Evelyn. C'est vraiment ça. Toutes ces fausses alertes, ces expéditions, cette histoire d'espionnage sont, en fin de compte, aussi irréelles qu'une image projetée sur un mur. « L » n'existe pas. Il n'y a pas...

La sonnerie stridente du téléphone résonna dans l'appartement silencieux.

On eût dit qu'un tintement, comme un écho fantôme, faisait vibrer le verre et la bouteille sur la petite table ronde. Murchison traversa vivement la pièce et repoussa le rideau qui masquait la porte donnant dans la chambre à coucher. Il ne prit même pas la peine d'allumer. Le téléphone se trouvait sur un petit support juste à l'entrée de la chambre, à gauche de la porte.

— Oui, dit-il, d'un ton plus affirmatif qu'interrogateur.

Tout était si calme que, sans distinguer les paroles qu'elle prononçait, je percevais la voix lointaine qui murmurait dans le récepteur. Murchison, une épaule remontée, avait la moitié du corps dans l'ombre de la chambre. Son large visage un peu bovin était tourné vers le cabinet de travail, et ses yeux étaient complètement dénués d'expression.

Enfin il parla :

— Qui est à l'appareil?... Oui, il est mort. Oui... Il a été empoisonné... Qui est à l'appareil ? (Sans changer son ton neutre, il posa la main sur le micro et s'adressa à moi à voix basse.) Mettez le grappin sur le portier de nuit. Qu'il dégringole l'escalier à toute vapeur et qu'il dise au standardiste de rechercher immédiatement la provenance de cet appel. Je vais tâcher de garder la ligne jusque-là...

Le portier n'était pas bien loin : il avait l'oreille collée à la porte et faillit tomber dans mes bras quand j'ouvris. Par chance, il n'aperçut pas la silhouette assise dans le fauteuil et il parut comprendre l'urgence de sa mission ; il atteignit l'ascenseur en un temps record, et, comme je regagnais l'appartement de Keppel, j'entendais déjà le ronronnement de la cabine qui descendait. Au téléphone, Murchison parlait toujours à mi-voix. Il avait l'air de quelqu'un qui avec des gants essaierait délicatement d'extirper un nid de guêpes du creux d'un arbre.

— Si c'est une blague, je n'ai pas le temps de m'amuser avec vous... Ne gloussez pas comme ça... Qui êtes-vous, je vous prie ?

L'appareil émit un de ces « plop » qui semblent dus à un brusque changement de ligne, ou à une éruption volcanique troublant le réseau, et qui vous donnent l'impression que votre tympan va éclater. Murchison éloigna le récepteur de son oreille. J'étais tout près de lui. Je pouvais entendre nettement la voix assourdie du mystérieux correspondant.

— « L » à l'appareil, disait la voix. *Vous désirez savoir la vérité sur l'argent ?*

Puis, un rire bas et fort déplaisant courut le long de la ligne, et la communication fut coupée.

Pendant une ou deux secondes, Murchison agita machinalement le crochet de l'appareil. Puis il sonna le standard au rez-de-chaussée.

— Vous recherchez l'origine de cet appel ? Parfait ! Trouvez-le, hein ? Trouvez-le, ou vous ferez connaissance avec mon pied. Et appelez-moi ici dès que... Oui.

Murchison reposa lentement le récepteur et leva les yeux.

— Bien entendu, il déguisait sa voix. Monsieur Blake, j'ai l'impression que je viens de parler à l'assassin. Et ce client n'a pas l'air d'un rigolo.

Murchison revint dans le bureau d'un pas lourd, les mains dans les poches.

— « L », dit-il.

J'étais perplexe. Une fois de plus, l'affaire prenait un nouveau tour.

— Ne m'aviez-vous pas raconté je ne sais quoi, continua Murchison du même ton pesant, au sujet d'une fenêtre manigancée comme une guillotine miniature...

Le téléphone sonna de nouveau, et Murchison se précipita dans la chambre. Quand il en revint, son visage exprimait à la fois le doute et la satisfaction.

— Ça n'a pas fait de difficulté, m'informa-t-il. C'était une communication interurbaine, donc facile à dépister. Le demandeur était Torquay 00-66. C'est le numéro d'un certain D^r Antrim.

LA LANTERNE MAGIQUE

La lune se couchait derrière les promontoires, et le ciel s'était encore assombri ; pourtant l'aube allait naître dans une heure ou deux. Troublant le calme nocturne, la voiture de police s'engagea dans un chemin familial bordé de chaque côté par de grandes haies, au-delà desquelles apparaissait la blancheur vague des pommiers en fleur. L'humide senteur de la rosée se mêlait aux parfums de la nuit et la terre du Devon sommeillait paisiblement. Nous remontions vers le promontoire sur lequel étaient perchées la villa de Charters et la maison d'Antrim. La cloche d'une église sonna 4 heures.

Dans la voiture de police se trouvaient l'agent qui conduisait, Evelyn, moi-même et Johnson Stone. Stone avait insisté pour rentrer avec nous. C'était surtout pour voir la figure que ferait « ce vieux maniaque de Merrivale » en apprenant la vérité qu'il avait poussé Murchison à nous renvoyer. Au cours d'une brève conversation téléphonique avec H.M., je lui avais tracé un tableau rapide des événements. Il était resté impénétrable.

Aucun de nous ne paraissait encore ressentir la fatigue de cette nuit mouvementée. Stone était devant avec le sergent, et Evelyn et moi derrière. Nous étions nerveux et agités, mais pas fatigués. Pour nous changer les idées, nous chantions en chœur. C'est ainsi que Stone nous révéla un joli talent de ténor amateur, avec une préférence marquée pour les ballades écossaises. Ce qu'il parvenait à tirer d'*Annie Laurie*, en levant son visage vers la lune, aurait arraché des larmes à un Hogenauer. Le chauffeur, lui aussi, faisait preuve de dons musicaux. Sans jamais détourner les yeux de la route, ce qu'il eût considéré comme un manquement à tous ses devoirs, il accompagnait d'une basse discordante tous les airs que Stone entonnait.

Quand nous arrivâmes à destination, le silence retomba. La maison de Charters était complètement éclairée. Celle d'Antrim, un peu plus à gauche, l'était également. Au moment où nous tournions dans l'avenue, une silhouette sortit de l'ombre et nous fit signe de stopper. C'était Charters, aussi guindé que d'habitude, mais il avait l'air troublé, inquiet et las, comme un homme qui voudrait bien voir la fin de cette équipée, et aller enfin se coucher. Il posa sa main aux fortes jointures sur la portière de la voiture.

— Content de vous voir revenus, dit-il brièvement. N'allez pas chez

moi, montez directement jusqu'à la maison d'Antrim. Tout le monde est là-bas.

— Tout le monde ?

— Tout le monde, répondit Charters. Le docteur et M^{rs} Antrim, et même Bowers. On a aussi ramené Serpos de Moreton Abbot. Sale petite canaille ! Le tribunal de haute inquisition, autrement dit Merrivale, tient ses assises. Il occupe la salle de consultation d'Antrim avec autant d'aplomb que s'il en était le propriétaire.

— Depuis combien de temps sont-ils là ? demandai-je rapidement, car nous avons acquis la certitude que le mystérieux appel téléphonique de « L » avait eu lieu exactement à 3 h 05.

— Depuis combien de temps ? Pourquoi ? Je ne sais pas au juste, mais au moins depuis minuit, quand M^{rs} Antrim est revenue de Moreton Abbot. Elle ne manque pas de sang-froid mais j'ai bien cru que nous allions nous trouver avec une crise de nerfs sur les bras.

Charters se tut. Il venait d'apercevoir Stone dans la voiture et, sur-le-champ, reprit ses manières rigides et officielles.

— Monsieur Stone ? Je n'aurais guère supposé...

— J'ai pensé que vous seriez content de me revoir, colonel, bien que j'aie été jeté dehors à coups de pied bien placés...

— Excusez-moi, dit Charters, pour la forme. Il semble que nous ayons fait un certain nombre d'erreurs au cours de cette nuit. Mais nous allons les réparer. En route !

Il se tint sur le marchepied, pendant que nous poursuivions notre chemin. La maison du D^r Antrim était une petite villa propre, avec une entrée carrelée de rouge où se tenait, imperturbable, un sergent auquel Charters adressa la parole en l'appelant Davis. On entendait un certain remue-ménage, dans la maison. Stone désirait être confronté sur-le-champ avec Merrivale, mais, prévoyant les explosions probables, je murmurai à Charters quelques avis discrets. Stone, tempêtant comme un beau diable, fut bouclé dans une pièce du devant où je vis, par la porte entrebâillée, le visage ahuri de Bowers. Charters nous guida ensuite vers le fond du vestibule.

La salle de consultation d'Antrim était une petite pièce propre et nette, avec un ou deux diplômes accrochés au mur, une bibliothèque et deux fenêtres donnant sur la mer, masquées au-dehors par des buissons de lauriers. Derrière le bureau, sous une lampe à abat-jour vert, trônait Sir Henry Merrivale. Assis, tassé, débordant d'un fauteuil de taille pourtant respectable, il portait obstinément son invraisemblable chapeau aux bords rabattus. Ses pieds, dans leurs éternelles chaussettes blanches, reposaient sur le bureau, entortillés

dans le fil du téléphone, dans une pose si naturelle qu'on aurait cru le voir revenu dans sa bauge habituelle de Whitehall. Ses lunettes sur le bout de son gros nez, il considérait d'un air plein d'amertume un crâne humain qu'il tournait et retournait entre ses doigts, comme Hamlet dans la scène du cimetière.

Il prit la parole d'un ton bonhomme :

— M^{rs} Charters va d'abord vous apporter quelque chose à manger, dit-il. Vous devez en avoir besoin tous les deux. Le diable m'emporte, mais c'est scandaleux, cette façon que vous avez de tout semer derrière vous ! Pour vous suivre à la trace à travers l'Angleterre, il suffirait de marcher derrière vous en ramassant les débris, comme dans un jeu de piste. Pour commencer, vous abandonnez une voiture, puis un veston, puis une trousse de cambrioleur. Ensuite, vous perdez une valise pleine de billets de banque, et un livre de sermons. Ensuite...

— Vous n'avez rien de mieux à nous balancer ? demandai-je froidement. N'oubliez pas que nous avons un compte à régler, et séance tenante. Quand vous m'avez expédié cette nuit à la chasse au dahu, d'abord chez Hogenauer, puis chez Keppel, aviez-vous une idée de ce que j'avais des chances de trouver ? « Vous tiendrez le rôle de Robert Butler, m'aviez-vous dit. C'est notre seconde ligne de défense. » Alors, c'était de la blague ? J'espère que vous allez me faire le plaisir de me dire pourquoi !

— Eh bien... voyons, dit H.M. (Il posa le crâne sur ses genoux, puis écarta ses doigts potelés et les considéra d'un air lamentable.) Je vais vous demander d'avoir encore confiance en votre vieux patron. Je ne peux absolument rien vous dire pour l'instant. Mais si ça peut vous réconforter je vous jure qu'au moment où je vous ai envoyé jouer les Butler cambrioleur, j'étais parfaitement de bonne foi. Ah ! oui. Plus que je ne l'ai jamais été de ma vie.

— Alors ? dit Evelyn.

— Allons, allons, je veux toute l'histoire, ordonna H.M. impitoyable. On s'explique mal au téléphone. Je vous écoute tous les deux. Parlez.

Une fois installés dans nos fauteuils, nous nous efforçâmes, Evelyn et moi, de relater les péripéties de la nuit. H.M. ne fit aucun commentaire. Il resta aussi impassible que le crâne qu'il manipulait. Bien que Charters connût déjà l'essentiel de notre récit par mon coup de téléphone de Bristol, certains détails étaient si neufs pour lui qu'il tenta à plusieurs reprises de nous interrompre, mais H.M. avait toujours l'œil fixe et vitreux, et, de temps en temps, il se tournait les pouces. Il ne manifesta quelque animation qu'en entendant

mentionner le message téléphonique de « L ».

— Hum, hum !... grommela-t-il, voilà quelque chose d'intéressant. De très intéressant...

Du pied, il repoussa le téléphone sur le bureau d'Antrim.

— Dites-moi, Charters, d'où ce type a-t-il pu appeler ? Vous et moi, nous sommes restés assis là toute la nuit, et personne ne s'est servi de cet appareil. Est-ce qu'il y en a un autre dans la maison ?

D'un geste bref, Charters écarta cette question comme si elle n'avait guère d'importance.

— Oui. Deux autres, je crois. Il y en a un là, dehors, dans l'entrée, sous l'escalier. Et il me semble qu'il y en a également un dans la chambre à coucher d'Antrim, au cas où on l'appellerait la nuit.

— Je vois. Ce doit être passionnant d'être médecin de campagne !

— ... Mais il reste un point essentiel, reprit Charters : peut-on avoir confiance en Stone ? D'où sort-il ? Des références, je suis convaincu qu'il en a. Mais, à entendre Blake, ici présent, notre jeune ami Serpos avait des références, lui aussi, en tant que révérend je ne sais quoi dans le Somerset. Tout le récit de Stone s'appuie sur la mort de « L » à Pittsburg.

H.M. parut tourmenté par une mouche invisible.

— Eh bien, dit-il, ça n'est pas difficile de câbler à Pittsburg pour obtenir des renseignements sur Stone. S'il n'est pas en liaison avec les services de police, et si « L » n'est pas mort là-bas, alors Stone aurait bâti tout son plan sur une histoire diablement fragile. Mais, dites-moi, mon cher, pourquoi ne croyez-vous pas au récit de Stone ?

— Je n'en sais rien, répondit Charters avec lenteur. Mais... sapristi, mon vieux ! Vous ne vous en rendez pas compte vous-même ? C'est trop léger, ça manque de consistance, c'est du carton-pâte. Ça sonne creux.

— Parce que vous êtes un esprit romanesque, Charters.

— C'est la meilleure ! soupira Charters.

— Mais oui, c'est ce que vous êtes, dit H.M. d'un ton raisonneur. (Il ôta sa pipe noire de sa bouche et la pointa vers nous.)

— Malgré la carapace endurcie que vous devriez avoir acquise, Charters, votre sentimentalité vous aveugle. Tenez, imaginez qu'on nous ait raconté l'histoire autrement. Imaginez qu'on ait découvert « L » mourant dans une mansarde à Vienne, la fenêtre ouverte sur un soleil couchant qui frappe le blason des Habsbourg sur le toit de la cathédrale -silence, nom d'un chien ! C'est moi qui parle ! –, vous

seriez prêt à tout avaler, uniquement parce que ce serait plus romantique. « L » était un homme d'affaires qui connaissait parfaitement son métier. Mais, parce qu'on l'a trouvé mourant dans une bonne ville bien convenable, comme Pittsburg ; parce qu'il est mort d'une pneumonie dans une chambre d'hôtel confortable, pour être sorti sans snow-boots par une pluie de printemps, au lieu de périr de consommation ou d'être tué d'un coup de couteau par un traître caché derrière un rideau ; parce qu'il n'y a eu ni valses de Strauss, ni confidences balbutiées dans le délire de l'agonie, alors tout vous paraît louche. Oh ! je reconnais que c'est décevant. Je suis moi-même déçu. Stone, lui aussi, a été déçu. Mais ce n'est pas une raison pour que, du coup, tout son récit soit obligatoirement un tissu de mensonges.

Charters le regarda froidement.

— Soit. Mais je vais vous donner des raisons plus sérieuses. D'abord, si « L » n'existe plus, l'offre faite par Hogenauer de nous le livrer se trouve dépourvue de tout sens.

— Parfaitement, approuva H.M.

Après un silence pendant lequel H.M. suçotait bruyamment sa pipe vide, Charters poursuivit avec brusquerie :

— Ensuite, n'oubliez pas la mystérieuse fille de « L ». Cette fille égarée que « L » veut retrouver, et que Stone découvre en la personne de la femme de Larry Antrim, habitant providentiellement à notre porte. Betty Antrim, la fille de « L » ! Quelle ânerie ! Vous parliez de mon imagination mélodramatique. Et la vôtre, alors ? Mes valses de Strauss valent bien vos enfants du miracle ! Y a-t-il quelqu'un en mesure de nous dire si Betty est réellement la fille de « L » ?

— Eh bien, elle-même, par exemple, suggéra H.M. Allons, allons, mon cher, ne vous rebiffez pas. J'admets que vous venez de lever un lièvre. Mais si M^{rs} Antrim est bien la fille de « L », nous avons dans cette maison même un témoin indubitable de la sincérité de Stone.

D'un air réfléchi, Evelyn prit la parole.

— À propos, que pensez-vous de la théorie de Stone sur le meurtre de Hogenauer ?

Merrivale ouvrit un œil.

— La théorie de Stone sur ce meurtre ? Oh ! oh ! Alors, il a la sienne aussi ? Vous ne m'aviez pas raconté ça, Ken. Je vous écoute.

— Stone estime qu'il s'agit d'un plan à retardement. Ce que l'assassin voulait nous faire croire a été combiné dans cette maison même par quelqu'un qui avait facilement accès à la pharmacie. L'argument de Stone, c'est que le meurtrier ne pouvait pas deviner

quel produit Antrim allait prescrire.

— Ce n'est pas complètement idiot, admit H.M., qui paraissait singulièrement attentif. Et puis ?

— Stone soutient que M^{rs} Antrim a bien donné à Hogenauer une dose de bromure. En apprenant ça, l'assassin vient ici, et cambriole la réserve. Il refait le plein du grand flacon de bromure avec du vrai bromure qu'il a acheté chez le pharmacien, puis il chipe une forte dose de strychnine dans le flacon de poison. Il met un peu de substance collante sur les vraies étiquettes, et repousse le flacon de strychnine en arrière de la rangée pour nous amener à penser (comme M^{rs} Antrim l'a pensé en effet) que l'échange des flacons, puis leur remise en place, avaient été faits par quelqu'un ayant libre accès aux étagères. Mais, en réalité, c'est l'œuvre de quelqu'un d'étranger à la maison. Suivant cette théorie, Hogenauer aurait réellement emporté chez lui un flacon de bromure. L'échange des poudres n'aurait été effectué que le lendemain, quand l'assassin a rendu visite à Hogenauer. Mais la théorie de Stone était basée sur l'idée que c'était Keppel qui avait fait le coup. Or, nous savons maintenant que, quel que soit le meurtrier, ce ne peut pas être Keppel.

H.M. conservait son expression impénétrable.

— Je vois... grommela-t-il doucement.

— Qu'est-ce que vous voyez ? Aviez-vous pensé à ça ?

— Oh ! oui, répondit-il d'un ton presque attendri. Bien sûr, j'y ai pensé : c'est même la première chose qui me soit venue à l'esprit. Et ça vous intéressera peut-être d'apprendre qu'il y a une confirmation de cette hypothèse.

— Une confirmation ?

— Oui. Il y a deux faces à cette histoire, voyez-vous. Nous aussi, nous nous sommes démenés pour recueillir des témoignages. Pendant que vous preniez du bon temps, je n'ai pas perdu le mien. N'oubliez pas que tous les témoins ont passé plusieurs heures ici. Le docteur et M^{rs} Antrim ont été tournés et retournés sur le gril. Et Bowers aussi. Et Serpos...

— À propos, qu'est-ce que vous pensez de Serpos ?

— Oh ! Oh ! fit H.M., nous nous occuperons de Serpos en temps voulu. Cessez donc de m'interrompre, animal ! Je vais vous raconter ce qui s'est passé ici le soir où Hogenauer est venu chercher son bromure, d'après les dépositions des Antrim.

— Voilà l'affaire ; le tout est confirmé par le témoignage de la femme de chambre, Jenny Dawson, une fille du pays qui semble tout à

fait digne de foi. Hogenauer est arrivé ici vers 9 heures et demie, dans une auto de louage conduite par Bowers. C'est la femme de chambre qui l'a introduit. D'autre part, Antrim reçoit les malades le soir de 7 à 9. La consultation était donc terminée, mais Hogenauer pensait que le docteur le recevrait quand même. C'est ce qui arriva en effet. Antrim passa la tête à la porte de son cabinet et dit à Hogenauer d'entrer.

— Ensuite vient la déposition d'Antrim, poursuit H.M., en reniflant longuement. Il déclare que Hogenauer a exigé un examen minutieux afin de savoir s'il était en état de supporter un gros effort mental ou physique. Il faisait évidemment allusion à la petite expérience qu'il projetait pour la nuit suivante. Nous aurions dû nous douter que ce Hogenauer était consciencieux jusque dans ses lubies ! Antrim assure qu'il n'avait pas la moindre idée sur l'effort mental ou physique dont Hogenauer voulait parler. Il affirme que le bonhomme était organiquement sain, mais qu'il avait les nerfs à vif. Antrim proposa un calmant bénin. En fait, il prétend que c'est Hogenauer lui-même qui a suggéré du bromure.

— Donc, juste à ce moment-là, M^{rs} Antrim ouvre la porte du cabinet. D'habitude, elle ne s'introduit pas comme ça sans crier gare, mais comme l'heure de la consultation était passée depuis longtemps, elle croyait qu'il n'y avait plus personne avec son mari. Sur quoi, Antrim dit : « Puisque vous voilà, lumière de ma vie – ou quelque chose d'approchant – voudriez-vous préparer sept grammes de bromure de sodium. » En prescrivant sept grammes, à raison d'une demi-cuillerée à café à la fois, Antrim avait donné à Hogenauer assez de bromure pour quatre doses normales.

— Antrim prie donc sa femme de peser sept grammes de bromure de sodium. Ceci est confirmé par Antrim lui-même, par M^{rs} Antrim et par la femme de chambre, qui vint à passer dans le vestibule au moment où la porte était ouverte.

— Vint à passer, remarquai-je. C'est une chance.

H.M. me jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes.

— Mon garçon, vous avez l'esprit soupçonneux et mal tourné, dit-il d'un ton plaintif. Certainement, cette fille était dans le vestibule. Mais il paraît que notre ami Bowers, qu'on avait autorisé à attendre là, s'efforçait de la séduire, et que celle-ci ne voulait rien entendre. Aussi rôdait-elle près de cette porte, pour pouvoir y frapper et entrer sous un prétexte quelconque, au cas où l'ennemi aurait poussé une attaque de flanc. Voilà !

— Pendant ce temps, M^{rs} Antrim accomplit sa mission. Elle se rend dans la pharmacie (H.M. désigna la porte entrouverte, à l'autre bout de la pièce) et prend sur l'étagère le bocal de bromure, ou ce qu'elle

croit être le bocal de bromure. Nous n'allons pas nous mettre à discuter là-dessus en ce moment. Elle verse sept grammes de bromure dans -un petit flacon, et l'apporte à Hogenauer qui le met dans sa poche. Puis M^{rs} Antrim sort, et là se termine sa déposition. Pendant un quart d'heure environ, Hogenauer et Antrim restent là à bavarder, selon la déposition du docteur. Puis, Hogenauer prend congé, va jusqu'à la porte, accompagné par le docteur, monte dans sa voiture et s'en va. Antrim fait un petit tour sur la falaise pour regarder la mer, puis rentre chez lui. Heure : 22 h 30.

Il y eut un silence.

Avec une peine infinie, H.M. s'extirpa de son fauteuil et gagna lourdement la porte entrouverte de la pharmacie. Nous le suivîmes.

Cette pièce était longue et très étroite. Au bout, fermant le petit côté du rectangle, une porte-fenêtre donnait sur la pelouse de derrière. Sur le mur de droite, une fenêtre à coulisse ordinaire. Le long des deux autres murs, des étagères étaient chargées de flacons de produits pharmaceutiques. Sous les étagères, des placards de bois. Une lampe à abat-jour vert pendait au-dessus d'une tablette où se trouvaient un robinet, un évier, une ou deux balances et une série d'entonnoirs de verre bien rangés.

H.M. leva la main pour atteindre un flacon bouché de liège, dont l'étiquette blanche portait une inscription à l'encre : *SOD. BROM. dose : 1 à 3 gr.*

— D'habitude, voyez-vous, il n'y a pas moyen de se tromper. Regardez les autres flacons. Ils proviennent pour la plupart de maisons de produits pharmaceutiques en gros. Leurs étiquettes sont gravées dans le verre même, de sorte que toute erreur est impossible, et les flacons sont bouchés à l'émeri. Et maintenant, jetez un coup d'œil là-dessus.

H.M. prit, à l'extrémité de l'étagère, un autre flacon, de la même taille, et également bouché de liège. Ce flacon portait une étiquette rouge, sur laquelle on avait tapé à la machine les mots : *STRYCHN. FORM., Poison, Dose 0,001 gr.* À part les étiquettes, les deux flacons étaient identiques. Le flacon de bromure était à demi plein, le flacon de strychnine presque vide.

Sous la lampe, les poudres qu'ils contenaient brillaient comme de la neige.

— Et maintenant, poursuivit H.M., essayons de voir si quelqu'un a pu se glisser dans cette pièce avec de fausses étiquettes *avant* l'arrivée de Hogenauer. Ça n'était pas malin, regardez. (De sa grosse patte il indiqua la porte-fenêtre.) Cette porte-fenêtre n'est jamais close, tout

au moins tant que Antrim n'est pas allé se coucher. Et, *après* le départ de Hogenauer, quoi de plus facile que de se glisser ici de nouveau, et de remettre les flacons en place ? Rappelez-vous que le docteur a fait un tour de quinze ou vingt minutes sur la falaise. La voie était libre.

— Mais pourquoi remettre les flacons en place ? Il me semble que c'est un raffinement superflu.

— En effet, acquiesça H.M. Maintenant, considérons l'autre théorie, la théorie Stone. Quelqu'un a-t-il pu s'introduire ici au milieu de la nuit, quand tout le monde était couché ? M^{rs} Antrim a-t-elle donné tout bonnement du vrai bromure à Hogenauer, et l'assassin est-il venu ici ensuite voler de la strychnine et intervertir les flacons pour faire croire à une erreur, comme le suggère Stone ? Regardez ça.

D'un air de profonde sagacité, H.M. hocha la tête vers la fenêtre à coulisse, à droite. C'était moi qui en étais le plus rapproché, et je n'avais pas besoin de loupe pour voir ce qui s'était passé là. On avait forcé le cliquet de la fenêtre, selon toute apparence avec un long couteau introduit de l'extérieur. Sur l'appui interne de la fenêtre, on voyait de grandes éraflures assez bizarres.

Evelyn, qui semblait de plus en plus stupéfaite, repoussa ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, et étudia l'expression singulière du visage de H.M.

— Eh bien quoi ? demanda-t-elle. Tout cela me paraît évident. Stone avait raison. L'assassin a grimpé par là quand tout le monde a été couché.

— Et pourtant, voyez-vous, dit H.M., j'ai tendance à douter que ce verrou ait bien été forcé de l'extérieur.

Il traversa la pièce en se dandinant de son allure de myope, baissant et remontant ses lunettes sur son nez. Cette fois, il se résigna à enlever son chapeau, ce qui nous rendit notre bon vieux H.M.

Revenu à son fauteuil, il s'assit et regarda le crâne posé sur le buvard en face de lui.

La calvitie de H.M. pouvait presque rivaliser avec celle du crâne, et tous deux, se dévisageant sous la lumière crue de la lampe opératoire, dans ce cabinet médical, offraient un curieux spectacle.

— La seule chose dont je sois sûr, ajouta Merrivale sans ambages, c'est qu'à l'heure actuelle le meurtrier est encore dans cette maison. Voyez-vous, chaque fois que je joue à cache-cache avec un assassin, je découvre un ou deux chemins inconnus. Et ça m'apprend quelque chose de nouveau. Vous avez dit que cette affaire ressemblait à une séance de lanterne magique, et, par un éclair d'intelligence qui ne vous est pas coutumier, vous êtes encore plus près de la vérité que

vous ne croyez. Tous les événements se déroulent à l'envers. Comme dans une séance de lanterne magique. Dans une enquête criminelle ordinaire, on commence généralement par buter sur le cadavre étendu par terre, entouré d'une demi-douzaine de suspects bredouillants. Ensuite, on aligne les suspects en question, et on les interroge à fond. Si vous aviez à raconter l'affaire, Ken, vous consacreriez les six premiers chapitres à relater un interrogatoire épuisant, à donner des détails intimes sur les suspects, à citer une ou deux allusions perfides qu'ils auraient pu éventuellement faire ainsi que leurs réponses à cette question classique : où étiez-vous la nuit du 15 juin ? C'est après, seulement, que vous pourriez broder sur la maison dans la dune, la lutte dans le cabinet du dentiste, le sauvetage de l'ingénue (s'il y en a une) et laisser sommeiller dans son coin la preuve irréfutable jusqu'au moment où, pour finir, vous la sortiriez du chapeau du prestidigitateur.

— Ce serait normal. Mais, dans cette affaire-ci tout marche à rebours. On commence par la petite tournée de banlieue, et vous exécutez votre numéro avant que personne (moi y compris) n'ait eu le temps de savoir exactement ce qui se passait. Et quand nous avons enfin saisi, nous ne sommes pas arrivés à établir quel rapport il pouvait bien y avoir entre vos aventures et le crime proprement dit. C'est donc en dernier ressort que nous nous mettons à interroger les suspects.

— Nous ne pouvions pas les interroger plus tôt, parce que nous manquions de présomptions essentielles. Ça ne nous aurait servi à rien de les bombarder de la question rituelle : où étiez-vous de telle heure à telle heure ? Nous continuons à ignorer quand et comment ce poison est parvenu entre les mains de Hogenauer. Toute l'histoire se réduit à cela. Il faut donc que nous prenions l'offensive à l'aide de la nouvelle piste que nous venons de découvrir. Cette nouvelle piste comporte deux points sans aucun lien logique apparent :

1° « L » est-il en vie, oui ou non ?

2° Qu'est-ce que la présence ou l'absence de « L » a à faire avec la question des faux billets ?

— À première vue, il ne semble pas y avoir plus de rapport entre ces deux choses qu'entre un cactus et un baril de harengs. Mais, quand nous aurons réussi à rapprocher ces deux faits, nous serons bien près de la vérité. Donc, les témoins vont être amenés ici, un par un, et il faut qu'avant l'aube nous ayons découvert la vérité.

— Et j'imagine que vous avez une idée de ce que peut bien être cette fameuse vérité ? demanda Charters, d'un ton hargneux.

— Moi ? Bien sûr, mon cher.

— Absurde. Cette mystification...

— Voulez-vous parier ? demanda H.M., narquois. (Puis il tonna :) Davis !

Cet appel de trompette qui, au bureau, faisait frissonner comme feuilles d'automne les dactylos de H.M., amena instantanément le sergent Davis, convaincu qu'il y avait de l'orage dans l'air.

— Nous allons les faire venir, un par un, continua H.M. d'un air presque somnolent. Et... Oui, je pense que nous allons commencer par M^{rs} Antrim. Allez la chercher, Davis. Faites vos jeux, mesdames et messieurs ! Qui est le coupable ? Je vous le dis, bonnes gens, je connais quelqu'un qui, d'ici une demi-heure, va devoir jouer serré.

15

LES TROIS TÉLÉPHONES

Merrivale avait raison. Tous ces gens nous apparaissaient sous un angle nouveau. Nous allions apprendre à les connaître tels qu'ils étaient en réalité. Je m'avisai que, chaque fois que j'avais rencontré l'un d'entre eux, je portais soit un faux nom, soit un déguisement. J'étais tout particulièrement curieux de voir la réaction de M^{rs} Antrim quand elle retrouverait le « parfait policeman » assis derrière le bureau, en vêtements civils. H.M. avait eu la même idée que moi, évidemment.

M^{rs} Antrim entra d'un pas décidé. L'expression de son visage trahissait seule son agitation. Evelyn fut la première personne sur laquelle elle jeta les yeux, et toutes deux se mesurèrent du regard. M^{rs} Antrim paraissait plus soignée qu'elle ne l'était aux *Mêlèzes*. Elle portait maintenant une jaquette brune sur sa blouse de soie blanche, et ses doigts se crispaient sur l'étoffe de ses manches. Elle était à bout de nerfs et, lorsque Charters lui avança un siège, elle le remercia avec empressement. Puis elle m'aperçut, assis à côté du bureau. Elle ne tressaillit pas, et ne fit aucun geste. Seulement, son regard se fit plus méfiant.

— Asseyez-vous, madame, dit H.M. avec une courtoisie tonitruante. Allons, allons, jolie comme vous l'êtes, vous n'allez tout de même pas avoir le trac ? Tout d'abord, nous sommes désolés d'avoir flanqué la pagaille partout, et...

M^{rs} Antrim eut l'air surpris et regarda autour d'elle.

— Oh !... ça ? Ça ne fait rien, ça n'a pas d'importance. De toute façon, je n'aurais pas pu dormir. Mais pourquoi avez-vous encore besoin de moi ? Je vous ai tout dit au sujet du poison. Je vous ai dit tout ce qui m'est arrivé la nuit dernière, à Moreton Abbot. (Elle me jeta un regard rapide.) J'ai déjà raconté cela sur place à ce policeman, qui n'était d'ailleurs qu'un faux policeman. C'est un de vos hommes, je suppose ? Vous trouvez ça loyal ?

— Qu'est-ce qui n'est pas loyal ?

Elle ouvrit la bouche, mais ne répondit pas.

— Allons, allons, ne nous occupons plus de ça, reprit H.M.

— Depuis, nous sommes tombés sur une nouvelle piste. Vous ne

voyez peut-être pas où je veux en venir, mais vous allez répondre gentiment à nos questions, comme une brave petite fille...

Cette façon de la prendre était la meilleure et la remit d'aplomb.

— Vous n'avez pas besoin de me traiter comme une enfant, dit-elle froidement. Je comprends l'importance de vos interrogatoires.

— Ah ! Voilà qui est mieux ! Quel est votre nom de jeune fille, madame ?

Elle le regarda fixement.

— Donc, dit-elle d'un ton sourd, vous savez tout, à ce que je vois.

— Quel est votre nom de jeune fille ?

— Elizabeth Lord.

— Et, si cette question ne vous paraît pas trop offensante, comment s'appelait votre père ?

— Vous avez dit s'appelait, répliqua-t-elle avec vivacité. Vous êtes dans le vrai. Mon père s'appelait John Stuart Lord. Il est mort.

— L'illustre « L » ? s'enquit H.M. d'un ton détaché.

— À ce que l'on m'a dit. Je ne l'ai pas beaucoup connu. Je... je ne l'ai pas revu depuis mon enfance.

— Quand avez-vous appris sa mort ?

— Il y a trois jours seulement. Par un avis de la police de Pittsburg en Pennsylvanie. Et aussi par une longue lettre d'une étude d'avoués... (Elle respirait plus vite, et son teint se colorait. Tout à coup, elle sembla abandonner la défensive.) Je vais être directe : tout ceci a-t-il un rapport avec mon père ? Est-ce pour cela que vous nous espionniez ?

— Que nous vous espionnions ?

Elle eut un geste d'impatience impuissante.

— Nous n'aboutirons à rien ainsi. Vous ne réussirez pas à m'accuser de quoi que ce soit tant que vous ne jouerez pas cartes sur table et que vous ne direz pas ce que vous attendez de moi. Oui, je dis bien : espionner. (Elle me désigna d'un geste bref.) Cet homme m'espionnait cette nuit, et même longtemps avant. J'ai pensé, quand je l'ai vu en policeman, que son visage m'était vaguement familier. Maintenant que je vous vois ensemble, je me rappelle où je l'ai vu auparavant. Il conduisait la voiture où vous vous trouviez, et qui montait chez le colonel Charters vers la fin de l'après-midi. C'est lui l'homme que Larry, mon mari, a vu quitter la maison en voiture. Et, du même coup, Larry a appris que cet homme portait un faux nom, et... Bref, nous ne sommes pas sourds, ni muets, ni aveugles, Sir Henry

Merrivale. Et nous savons qui vous êtes.

Dans toute ma vie, je me suis rarement senti aussi méprisable que sous le regard de cette petite femme courageuse. Mais, comme une ombre cache le soleil, une expression inédite passa sur le visage de H.M. : je n'aurais pas su dire si c'était curiosité, soulagement ou gaieté.

— Oh ! oh ! fit-il. Alors, vous avez cru que tous les limiers du vieux aboyaient à vos trousses, hein ? Et c'est ça qui vous rendait si nerveuse ?

Elle le toisa.

— Je ne trouve pas ça comique, dit-elle gravement. Laissez-moi vous parler un peu de moi. C'est plus facile que je ne le pensais. Je suis née en Allemagne, et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de dix ans, jusqu'à la mort de ma mère : c'était juste à la fin de la guerre. Je ne savais rien des occupations de mon père, sinon qu'il recevait de nombreuses visites. Mais, un jour, je l'ai vu tuer quelqu'un. Ce fut atroce, parce que mon père était grand, beau et plein de charme. Et le plus atroce, c'est qu'il ne perdit rien, en cette occasion, de son air charmant : il sortit simplement un revolver et tira sur l'homme, et ensuite d'autres hommes arrivèrent pour enlever le corps. Mon père m'acheta un jouet pour me consoler, parce que j'avais eu très peur.

Je perçus de nouveau dans sa voix ce léger accent germanique que j'avais remarqué une ou deux fois à la villa de Moreton Abbot. M^{rs} Antrim maîtrisa son émotion, et continua :

— Après la guerre, et après la mort de ma mère, je vins habiter en Angleterre avec une de mes tantes maternelles. Mon père disparut. Je ne l'ai pas revu sauf une fois, il y a une dizaine d'années environ, quand il se présenta à l'improviste chez ma tante, en disant qu'il devait se cacher pendant un jour ou deux, parce que... (Elle s'arrêta.) Ça n'a pas d'intérêt. Je suis allée ensuite plusieurs fois en Allemagne. C'est là que j'ai connu Larry. Il a dû vous dire qu'il y avait fait ses études ? C'est là aussi qu'il a connu M^r Hogenauer, je crois.

— Mais moi, je n'avais jamais rencontré M^r Hogenauer avant qu'il vînt s'installer dans le voisinage il y a quelque temps. Du moins, c'est ce que je croyais. Pourtant, j'aurais pu jurer que je l'avais déjà vu quelque part ! Et je ne pouvais pas retrouver où. C'est il y a trois jours seulement, en recevant cette lettre d'Amérique, que j'ai compris. Ça m'est revenu tout à coup. En lisant le récit de la mort de mon père, j'ai revu un visage. M^r Hogenauer était un des hommes qui venaient chez nous à Berlin, quand j'avais dix ans.

Elle se pencha en avant, martelant lentement les bras du fauteuil

avec la paume de ses mains.

— Pendant plusieurs mois, il s'est accroché à nous. Pourquoi ? Il était excessivement discret sur ses faits et gestes. J'ai pensé qu'il s'agissait de quelque complot, mais sans comprendre lequel. Je n'en sais toujours pas plus long. Puis, j'ai appris par le colonel que vous (oui, je sais tout sur vous et sur vos services) que vous alliez venir ici, et j'ai cru comprendre qu'il était question de « L ». La veille de votre arrivée, j'étais dans un tel état de nervosité que j'ai donné par erreur des sels de strychnine à M^r Hogenauer. Pour couronner le tout, j'ai découvert sur le buvard, dans le bureau de Hogenauer, les traces d'une lettre écrite par lui, et qui prouvait l'existence de... quelque chose de monstrueux, et... (Elle s'arrêta de nouveau.) Mais pourquoi nous espionnez-vous ? Nous n'avons rien fait ! Vous savez que le moindre scandale peut ruiner la carrière de Larry. Pourquoi agissez-vous ainsi ? Pourquoi ?

Ayant donné enfin libre cours à sa rancœur, M^{rs} Antrim se tut. Il y eut un silence, un silence haletant.

— Je comprends, dit lentement H.M.

Pendant quelques instants, il rebroussa les deux touffes de cheveux de chaque côté de sa large tête chauve. Sur le bureau, le crâne semblait lui renvoyer son regard. Du coin de l'œil, j'examinais Evelyn, qui considérait avec intérêt le bout de sa cigarette.

— Madame, dit H.M. après s'être éclairci la voix, c'est la fichue perversité inhérente aux affaires humaines qui a brouillé les cartes, tant pour nous que pour vous. Nous nous sommes souciés de cette chose... monstrueuse dont vous parlez. Selon toute apparence, ce n'est qu'un épouvantail creusé dans une citrouille et rien de plus. Vous vous êtes fait du tourment sans nécessité. Nous n'étions nullement en train de vous espionner.

— Je ne vous crois pas, dit-elle d'un ton âpre.

— À votre aise. Rien ne vous y oblige. Mais ça n'en reste pas moins vrai. Écoutez-moi, maintenant. Votre mari connaissait assez bien Hogenauer, n'est-ce pas ?... Un instant ! J'entends déjà éclater votre « pas particulièrement », avant même que vous n'ayez ouvert la bouche. Calmez-vous ! Je voulais dire : Hogenauer était-il pour votre mari plus qu'une vague relation ? Et vous-même, connaissiez-vous bien Hogenauer ?

— De vue, seulement. Comme n'importe lequel des malades de Larry. Pour être franche, il me plaisait assez ; mais, en même temps... peut-être était-ce un souvenir inconscient, ne riez pas !... j'avais un peu peur de lui, sans savoir au juste pourquoi.

— Bien.

H.M. se tourna alors vers moi, et ses lèvres formèrent silencieusement le mot « fafiot », ce qui me causa un certain saisissement. Je compris enfin et sortis de ma poche l'éternel billet de cent livres qui m'avait suivi fidèlement dans tous mes voyages cette nuit-là, et je le tendis à H.M. Il le secoua sous le nez de M^{rs} Antrim.

— Avez-vous déjà vu ça quelque part, madame ?

Elle était visiblement intriguée, et flairait un piège possible.

— Pas souvent, répondit-elle. C'est un billet de cent livres, n'est-ce pas ?

— Oui, mais un faux.

— Vraiment ? Je ne pouvais pas le deviner.

— Pourtant, puisque vous habitez dans le voisinage, vous avez bien dû entendre parler de la capture de Willoughby le faux-monnayeur, et de la découverte de son imprimerie ?

Tout à coup, Elizabeth Antrim se mit à rire, d'un rire qui sonnait franc et qui fit monter des couleurs à ses joues.

— Je suis désolée. Vraiment désolée, dit-elle hâtivement à H.M. (Ses yeux bleus brillaient sous leurs paupières encore gonflées.) Vous voulez me coincer, n'est-ce pas ? Bien. Si ce n'est pas ça, ce sera autre chose. Je n'ai rien d'un faussaire. Demandez au colonel ou à M^{rs} Charters.

Logiquement, la question suivante aurait dû concerner le journal que M^{rs} Antrim prétendait avoir trouvé dans l'office de Hogenauer, et dans lequel se trouvait le billet de cent livres. Nous fûmes tous profondément surpris, car H.M. n'en souffla mot. Il plia simplement le billet et le mit dans la poche de son gilet. Abandonnant sa cigarette, Evelyn leva vivement les yeux.

— Au fait, demanda H.M. sans changer de ton, saviez-vous qu'il y avait eu un cambriolage ici la nuit dernière ?

Pendant quelques secondes, M^{rs} Antrim resta muette : elle semblait parfaitement incrédule. Puis, elle se passa la langue sur les lèvres.

— Un cambriolage, répéta-t-elle, avec un accent plus affirmatif qu'interrogateur. Mais c'est impossible ! Rien n'a été volé. La nuit dernière, voulez-vous dire... que...

— Je veux dire la nuit où feu notre ami Hogenauer est venu ici, et a demandé du bromure, répondit H.M. d'un ton presque irrité. Pour la clarté de l'affaire, appelons-la la nuit dernière.

— Mais c'est tout aussi impossible.

De nouveau H.M. se hissa sur ses pieds. Charters et moi le suivîmes, cependant que, derrière lui, M^{rs} Antrim courait presque vers la pharmacie. Seule Evelyn resta en place, renversée dans son fauteuil, les jambes croisées, une cigarette au coin de la bouche, et ses yeux noisette fixés sur le plafond. J'étais debout à la porte, d'où je pouvais voir à la fois Evelyn et M^{rs} Antrim. Cette dernière se dirigea rapidement vers la fenêtre. Alors, elle se retourna avec une expression étonnée.

— Eh bien, voyons, dit H.M. d'un air presque endormi, vous n'aviez pas remarqué ça ce matin, quand vous êtes venue ici, et que vous avez trouvé les flacons déplacés ?

— Non. J'étais trop... trop préoccupée. Mais je persiste à croire que c'est impossible !

— Fichtre ! Impossible ! Et pourquoi ?

M^{rs} Antrim désigna du doigt le plafond.

— Voyez-vous, Larry et moi nous couchons dans la chambre juste au-dessus. J'ai le sommeil très léger. Or, le verrou de cette fenêtre a été brisé : regardez-le. Cela n'aurait pu être fait sans un bruit assez fort. Je l'aurais sûrement entendu.

— Et vous n'avez rien entendu ? Même pas le bruit que quelqu'un aurait pu faire ici en déplaçant divers objets ?

— Non. D'autre part...

M^{rs} Antrim resta absorbée, comme un enfant devant un jouet nouveau. Penchée sur les éraflures de l'appui, elle les étudiait. Je commençais à apprécier la présence d'esprit de cette femme qui, enfermée seule avec un cadavre dans le petit salon de la villa de Moreton Abbot, avait malgré tout remarqué l'absence des deux livres à l'endroit où tombait le rayon lumineux. Enfin, elle prit la parole :

— Je crois qu'il y a une loupe dans le bureau de Larry, dit-elle en se dirigeant vers la salle de consultation.

Je remarquai qu'Evelyn avait l'air légèrement affligé. En se penchant sur les tiroirs du bureau, Elizabeth Antrim nous tournait le dos. Mais, dans la porte vitrée d'une bibliothèque, je surpris le reflet de son visage. Elle lançait vers Evelyn un regard hostile. Au bout de quelques instants, Elizabeth Antrim revint avec une petite loupe qui lui servit à examiner les éraflures.

— Ce sont des marques de souliers ferrés, dit-elle. Mais regardez-les de près. Elles se dirigent de l'intérieur vers l'extérieur. Si quelqu'un avait grimpé par là pour entrer, les marques seraient dans l'autre sens, n'est-ce pas ? Je suis persuadée que ces marques-là ont été faites par

une personne qui se trouvait dans la pièce.

Elle se tut.

— Bravo Sherlock Holmes, remarqua froidement Charters, employant la comparaison inévitable dont se servent tous les gens de sa génération.

— Vous ne savez peut-être pas, reprit H.M., qu'on a émis également une théorie suivant laquelle vous auriez donné réellement du bromure à Hogenauer. Cette pièce n'aurait été cambriolée que plus tard par quelqu'un qui voulait se procurer de la strychnine et faire croire à une erreur de votre part. Mais vous venez de démontrer vous-même que cela n'a pu se passer comme ça, et, une fois de plus, vous vous retrouvez dans le cercle des suspects. Vous venez de prouver que ces marques ont dû être faites de l'intérieur de la maison.

M^{rs} Antrim se redressa très lentement et se retourna vers H.M. C'est à peine si elle changea de couleur. À ce moment, j'ai pensé, et je pense encore, que c'était une femme remarquable.

— Je regrette, dit-elle après un silence. Je vous aurais menti et j'aurais soutenu que la fenêtre avait été fracturée de l'extérieur, si j'avais eu assez de présence d'esprit pour prévoir les conséquences de ce que je viens d'avancer.

— Et vous auriez donné aussi une preuve suffisante de votre propre innocence, conclut assez vaguement Merrivale.

Il avait de nouveau l'air tourmenté par la même mouche invisible. Il se dirigea pesamment vers la salle de consultation, l'air distrait, comme s'il ne savait pas exactement où il allait. Nous le suivions. Elizabeth Antrim ouvrait et refermait nerveusement les mains.

— Une seule question encore, madame, continua H.M., après s'être installé dans le fauteuil. Combien avez-vous de postes téléphoniques dans cette maison ?

— De postes téléphoniques ? Je ne comprends pas...

— Oui, oui, je sais. Ne cherchez pas à comprendre, et dites-moi seulement combien il y a de téléphones ici.

— Trois. Celui qui est sur le bureau à côté de vous, un dans le vestibule, et un troisième en haut, dans notre chambre à coucher.

— Écoutez bien, madame, poursuivit H.M. en contemplant ses ongles. Dans cette affaire, nous n'avons pas encore fait le coup de : où étiez-vous à tel moment, parce que nous manquons de renseignements. Mais je voudrais tout de même vous poser une question là-dessus. Où étiez-vous il y a deux heures à peu près ? Pour être précis, où étiez-vous à 3 h 05 du matin ?

Les yeux bleus s'élargirent.

— Mon Dieu, il n'y a pas eu un nouvel ?...

— Pas de nouvel assassinat, non. Allons, allons, prenez votre temps et réfléchissez. Où étiez-vous à 3 h 05 du matin ?

— Voyons... dans ma chambre, je crois. Vous vous souvenez, on m'a ramenée de Moreton Abbot vers minuit. La maison était pleine de vos gens, il n'y avait pas une pièce de libre à ma disposition, sauf la chambre. J'y suis restée tout le temps depuis ce moment-là, excepté quand je suis descendue ici, pour y subir votre interrogatoire. 3 h 05... Attendez !... Oui, je m'en souviens. J'étais effectivement dans ma chambre. Je regardais la pendule en pensant que la nuit était bien longue, et je ne pouvais pas dormir.

— Vous n'avez appelé personne au téléphone ?

— Non. Je n'ai appelé personne. Je n'avais aucune raison...

— Y avait-il quelqu'un avec vous dans votre chambre ?

— Eh bien, Larry a passé son temps à entrer et à sortir de la pièce. Il ne pouvait pas rester en place, ce qui est bien compréhensible. Maintenant que vous m'y faites penser, je crois que vers 3 heures, Larry a passé sa tête à la porte pour me dire un mot. Mais pourquoi tout ceci ? Que cherchez-vous encore à savoir ?

H.M. agita la main.

— Merci, madame, dit-il d'un air somnolent. C'est tout. Sergent, accompagnez M^{rs} Antrim comme si vous étiez un homme bien élevé...

— ... et veillez surtout à ce qu'elle ne parle pas avec qui que ce soit, enchaîna suavement la jeune femme, nous décochant par-dessus l'épaule un sourire sarcastique. J'ai compris. Ne vous tracassez pas. Larry et moi n'allons pas échafauder une histoire.

— ... et demandez au D^r Antrim s'il veut bien descendre nous parler, continua H.M. ignorant l'interruption.

M^{rs} Antrim nous salua poliment de la tête, puis le vaste dos du sergent Davis la déroba à nos yeux. Merrivale se tourna les pouces pendant un bon moment, puis déclara d'un ton énigmatique :

— Voilà une femme de ressources.

— C'est bien mon avis, approuva Evelyn.

— Vous en avez un caractère, vous, grogna H.M., la contemplant par-dessus ses lunettes. J'ai prévenu Ken qu'il ferait bien de s'en méfier. Dites-moi, pourquoi sortez-vous vos griffes comme ça, dès qu'il s'agit de cette femme ? Moi, je la trouve jolie, agréable et séduisante. Non, ne répondez pas. Je vois que vous commencez à rougir. Bon, la

première marionnette de la troupe vient de défiler devant nous. Le moment est venu pour le jury d'exprimer son avis. Quel est le verdict pour Elizabeth Antrim ? Coupable, ou non coupable ?

— Non coupable, dit Charters.

— Non coupable, dis-je à mon tour.

— Quant à moi, dit pensivement Evelyn, je réserve mon jugement. Il me semble, en tout cas, qu'il ressort de tout ceci au moins une chose sûre. M^{rs} Antrim a confirmé les dires de Stone, et son histoire à lui est donc juste. Je crois que le récit du mari m'intéressera énormément. Je me demande seulement pourquoi vous n'avez pas questionné M^{rs} Antrim plus à fond sur le faux billet de cent livres.

— Parce qu'il nous reste encore bien des choses à apprendre là-dessus, répondit H.M. d'un ton maussade. Jusqu'ici, nous n'avons, sur ce billet, que deux certitudes : primo, c'est un faux. Secundo, il a été trouvé dans un journal provenant de la maison de Hogenauer. Avant tout, il faut savoir, et de façon précise, si ce billet faisait partie du magot de Willoughby. Dites-moi, Charters, il n'y a pas moyen de savoir exactement l'origine de ce billet ? Vous n'avez pas dressé la liste de toute la camelote Willoughby, n'est-ce pas ?

— Mais si, répliqua Charters, comme offensé par cette question. (Il était debout et fixait la porte d'un air étrange, mais il se ressaisit et fut de nouveau tout à la question.) J'ai même pris les numéros des faux billets, ajouta-t-il. Fichtre, mon ami, tout ce fourbi était dans mon coffre : s'il y avait eu confusion entre ces billets et les miens, vous parlez d'une sale affaire ! Vous voyez d'ici le commissaire central payant ses fournisseurs avec des faux billets ? Si vous le désirez, je peux facilement vous identifier celui-ci. Voulez-vous que je traverse la route pour aller chez moi chercher la liste ?

— Minute, minute ! bougonna H.M. avec mauvaise humeur. Imaginez un peu que ce billet de cent livres ne fasse pas partie du paquet de Willoughby !

— L'affaire est déjà assez embrouillée comme ça, protestai-je, sans que vous y mettiez votre grain de sel. Ce billet doit forcément provenir de chez Willoughby. Sinon... Vous ne croyez tout de même pas qu'il existe deux bandes de faux-monnayeurs opérant dans un rayon de dix kilomètres, non ?

— Bien sûr que non. J'étais en train de réfléchir. Nous n'avancerons pas beaucoup tant que nous n'aurons pas poussé une reconnaissance dans la direction de Serpos et de Bowers. J'ai une idée qui me trotte dans la tête : c'est que Serpos est à la fois la clef et la porte de toute cette histoire, et ce double rôle va nous jouer plus d'un

tour. Mais Bowers... oui, je fonde de grands espoirs sur Bowers.

— Sur ce petit homme ? demanda Evelyn avec curiosité. Pourquoi ?

— Parce que, ma belle enfant, ce Bowers m'apparaît drôlement malin. Bon sang, regardez-le manœuvrer à son retour à la villa de Moreton Abbot ! Regardez comment il a su voir tout de suite que la poignée et sa tige manquaient à la porte du bureau de Hogenauer, comment il a immédiatement compris ce qui s'était passé, s'est mis à quatre pattes et a trouvé la poignée avant même que l'esprit épais de Ken ait seulement commencé à frémir ! Ce n'était pas si mal, vous savez ! Eh bien, vous vous êtes posé un tas de questions au sujet de ce billet de cent livres, mais vous avez négligé les plus importantes. Qui avait le plus de chances de connaître l'existence de ce billet ? Le travail personnel de Bowers, c'était de jeter les détritiques, les vieux journaux, par exemple. Le domaine de Bowers, c'étaient la cuisine et l'office. Si quelqu'un au monde est en mesure de savoir comment un gros billet a bien pu se glisser mystérieusement dans le *Daily Telegraph*, c'est bien Bowers. Est-ce qu'il ne lisait pas les journaux, quand Hogenauer les avait finis ? C'est ce que font presque tous les domestiques. Et, je le répète, c'est un type observateur. Enfin, il y a une chose que je voudrais bien arriver à enfoncer dans vos têtes de pioche. Ken, vous rappelez-vous que, aujourd'hui même, pendant que vous me conduisiez ici, je vous ai fait un résumé des talents de Hogenauer ?

— Oui. Vous avez dit qu'il ne lui restait pas grand-chose à apprendre en ce qui concerne la gravure, les encres et les teintures...

— Parfaitement, répondit H.M.

À ce moment même, on frappa à la porte.

— Le D^r Antrim, chef, annonça le sergent Davis.

L'INCONCEVABLE CAMBRIOLEUR

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut de voir que le D^r Antrim n'était plus aussi nerveux qu'il l'avait été dans la soirée. S'il était toujours exalté, c'est qu'il n'était pas parvenu à réformer, en trente ans, ce défaut de son caractère qui aurait pu le gêner dans l'exercice de sa profession, s'il n'avait été contrebalancé par le don d'inspirer confiance. À l'entrée du docteur, toute la pièce parut se réveiller, alors que, en cette heure qui précède l'aube, H.M. lui-même semblait avoir perdu quelque peu de sa formidable vitalité.

En dépit de ses yeux creux, et de ses cheveux acajou hérissés en brosse, Antrim avait un air de cordialité presque sinistre. Il tenait à la main une cigarette, à l'envers, le bout allumé tourné vers lui, comme s'il voulait l'abriter du vent. Après nous avoir considérés d'un regard approuvateur, il s'écroula sur une chaise, croisa ses longues jambes maigres, et déclara :

— Alors, il va falloir remettre ça ? Ça m'est égal, je sais mon boniment par cœur. Vous, dit-il en me regardant, je vous dois des excuses. Quand je vous ai vu, ce soir, ficher le camp dans une voiture que je croyais être celle de Charters, je vous ai pris pour un bandit...

— Ce n'est pas la seule gaffe de la nuit, mon garçon, dit H.M. Vous et votre femme, vous en avez fait une autre de gros calibre.

— C'est possible, répliqua froidement Antrim. Personne n'est infallible. Et alors ?

— Ah ! ah ! Voilà le genre provocant, maintenant ! soupira H.M. en ouvrant les yeux. Franchement, mon garçon, ce genre-là ne vous va pas, et de plus, c'est parfaitement inutile. Je suis en train de vous dire que nous connaissons vos soupçons quant à la surveillance ténébreuse dont vous vous croyez l'objet de la part des barbouzes du Service Secret. C'est absurde ! Nous ne nous sommes jamais souciés de vous. Faites-moi le plaisir de chasser de votre esprit ces histoires de croquemitaine et répondez à mes questions.

Antrim rougit un peu sous ses taches de rousseur.

— Sacré nom de... dit-il d'une voix tonnante qui se brisa à mi-chemin, comme un cri étouffé. (Il se leva d'un bond :) Écoutez ! Vous avez la sale manie de prendre les gens au dépourvu, et...

— Vous nous avez dit que Paul Hogenauer, emportant son flacon de strychnine ou de bromure, vous a quitté vers 22 h 15. Vous avez fait une petite promenade, et vous êtes rentré chez vous vers 22 h 30. À ce moment, la maison était ouverte et sans surveillance. Où était votre femme pendant ce temps-là ? Vite !

— En haut, dans notre chambre, répondit Antrim. Attendez un instant !... Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?... Ah ! je vois ! Vous voulez insinuer que ma femme aurait pu entendre quelqu'un qui se serait introduit ici pour remettre les flacons en place ? Mais elle n'a rien entendu, sinon elle me l'aurait dit.

— Comment savez-vous qu'elle était dans la chambre ?

— Je l'ai entendue marcher, quand je suis rentré. La chambre à coucher est juste au-dessus de cette pièce et de la pharmacie.

— Ah ! ah ! Après votre retour, qu'avez-vous fait ?

— J'ai fermé la maison. Je vous l'ai déjà dit.

— Et quand vous avez fermé la pharmacie, demanda H.M. en désignant la porte entrouverte, avez-vous verrouillé la fenêtre à coulisse en même temps que la porte-fenêtre ?

— Nous voilà sur un nouveau terrain, remarqua Antrim. Vous ne m'aviez pas demandé cela tout à l'heure... La fenêtre à coulisse ? Non, je n'y ai pas touché. On ne l'ouvre jamais. Elle est trop dure à soulever : elle est quasiment soudée.

— Ah ! vraiment ? Mais savez-vous que quelqu'un l'a fracturée cette nuit-là, et s'est introduit dans la maison ?

— Seigneur ! murmura sourdement Antrim.

Ses cils roux battirent un peu, mais il continua à fixer sur H.M. un regard où l'énervement faisait place à l'ébahissement. Il était assis droit et immobile, ses mains aux larges phalanges posées sur ses genoux, et sa cigarette lui brûlant presque les doigts. Passant la cigarette dans sa main gauche, il éleva lentement la main droite, la rabassa et fit claquer ses doigts, comme si ce geste eût fait partie d'un rite.

— Je m'en doutais. C'est bien ce que je pensais. Et je suis prêt à parier que j'ai vu le type qui a fait le coup...

— Pas possible ? grommela H.M. d'un air indifférent. (Quant à nous, nous avons l'impression d'entendre le bruit d'une porte de prison qui se ferme, ou celui que fait un piège en claquant.) Vous n'êtes guère curieux ! D'habitude, on ne laisse pas cambrioler sa maison sans rien dire. Comment se fait-il que vous ne nous en ayez pas parlé plus tôt ?

Antrim négligea cette question.

— Ne me bousculez pas ! Ça ne s'est pas passé du tout comme ça. Je n'étais sûr de rien. Voilà comment c'est arrivé : après avoir verrouillé la maison, je me suis couché vers 22 h 45. Mais je ne pouvais pas dormir...

Malgré le manque de consistance de tout ce récit, débité sur le ton d'un mauvais acteur récitant un mauvais rôle, il s'en dégageait tout de même une certaine force de persuasion. Partagé entre deux suppositions également Incroyables, je ne savais plus que penser.

— Pourquoi ne pouviez-vous pas dormir ? demanda H.M.

— C'est vous qui me demandez ça ! répliqua amèrement Antrim. C'est un peu fort ! Vous venez de me dire que vous connaissiez la raison de toutes nos terreurs, à Betty et à moi, et vous me demandez pourquoi je ne pouvais pas dormir ! Parce que nous ne savions pas ce qui nous arrivait, voilà tout. Parce que cette lettre inattendue concernant son père nous avait bouleversés le jour précédent, et...

— Donc, jusqu'à l'arrivée de cette lettre, interrompit H.M., Betty ne vous avait jamais dit qui était son père, ni ce qu'il faisait ? Pas plus qu'elle ne vous-avait révélé qui était Hogenauer ?

— Cela n'a rien à voir ici, lança Antrim d'un ton agressif. D'ailleurs, je me fiche pas mal de toute cette histoire ! Sur le moment, je me suis seulement demandé de quel jeu il s'agissait, si Hogenauer en faisait partie, si... Enfin, je me tourmentais pour rien. Vous allez me dire que j'aurais pu aller tout simplement demander des explications à Hogenauer cette nuit-là ? Je vous laisse imaginer un peu de quoi j'aurais eu l'air !

Son discours devenait incompréhensible. D'un geste furieux, il agitait les bras, incapable d'exprimer correctement sa pensée.

— Encore une chose bizarre, reprit-il. Je serai franc avec vous. Pendant que j'étais assis là, en train d'écouter ce pauvre vieux Hogenauer, je me souviens d'avoir pensé : « Si je fourrais une dose de poison dans ton bromure, et que tu l'avales dans ton eau minérale ? » Vous ne me croyez peut-être pas, mais c'est ce que je me suis dit.

— Vous me demandez de quoi j'avais peur, continua-t-il après un silence. Je n'en sais rien. C'est bien pour ça que j'avais peur. Je ne pouvais pas dormir. Vers minuit et demi, je me suis décidé à me lever. Je ne voulais pas réveiller Betty : elle dormait profondément. Je me suis levé, je suis allé dans la pièce voisine, j'ai allumé la lampe et essayé de lire. Rien à faire. Alors j'ai éteint la lampe et je me suis assis près de la fenêtre ouverte, pour fumer une cigarette.

Ceci lui rappela qu'il en tenait une aux trois quarts consumée dans

la main. Il fit un geste comme pour la jeter à travers la pièce dans la cheminée, mais soudain parut reprendre ses esprits. Il se leva d'un air très digne et éteignit la cigarette dans un cendrier posé sur le bureau.

— La lune était levée. Je pense que j'ai dû m'assoupir un peu, mais je n'en suis pas sûr. En tout cas, à ce moment-là, j'ai cru entendre une espèce de... comment dirais-je... une espèce de craquement.

— Bon. Et alors ? demanda H.M. distraitement. D'où venait ce bruit ?

— Je ne sais pas. Ce n'était pas très fort. J'ai cru que ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination. Puis, j'ai pensé à toutes sortes d'histoires... à Hogenauer... et aussi au père de Betty. Alors, je suis allé prendre mon revolver et j'ai commencé à descendre l'escalier...

— Un instant ! Êtes-vous retourné dans votre chambre ?

— Non. Le revolver est toujours rangé dans un tiroir de la pièce où je me trouvais. Je suis donc descendu. Au moment où j'atteignais le palier, d'où je pouvais voir par la fenêtre qui donne sur la pelouse de derrière, j'ai cru voir une ombre disparaître en rasant la terre.

— Pas si vite ! Ça devient sérieux. De quelle direction venait cette ombre ?

— Justement je n'en sais rien ! Je ne peux même pas affirmer que c'était un être humain. J'ai d'abord pensé que c'était un chat. Il y en a des douzaines dans les environs. M^{rs} Charters, notre voisine, a une chatte de mœurs légères, et... Donc, je suis arrivé en bas, j'ai allumé partout et exploré toute la maison. Mais je n'ai vu de désordre nulle part et il ne manquait rien, pour autant que j'ai pu m'en apercevoir. C'est pourquoi je n'ai rien dit à Betty, persuadé que ce n'était qu'une illusion, vous comprenez ? À quoi bon l'effrayer ? Si j'avais su...

— Quand vous avez fait votre ronde, avez-vous examiné cette fenêtre à coulisse, là, dans la pharmacie ?

Antrim paraissait tourmenté. Il mordillait sa lèvre inférieure et semblait méditer profondément. Il répondit enfin.

— La fenêtre ?... Euh... non. C'est-à-dire, ça ne m'est pas venu à l'idée, parce que... Il y a quelque chose de pas très clair... Je veux dire...

— Allez donc jeter un coup d'œil sur place, et dites-moi si les dégâts faits à la fenêtre justifient, selon vous, le bruit de craquement que vous avez entendu.

Aucun de nous ne bougea. Antrim déplaça sa haute taille, atteignit la pharmacie en trois enjambées et ne mit pas longtemps à revenir.

— Vous avez raison, dit-il brièvement. En forçant le verrou, on aurait pu produire un bruit semblable à celui que j'ai entendu, peut-être même plus fort. Mais à part ça... Écoutez, je crois que cette histoire de flacons a dû être...

Il avait décidément la manie de laisser ses phrases en suspens.

H.M. poussa un grognement.

— Oui, je vois. Nous y avons pensé aussi. Donc, vous êtes bien sûr que quelqu'un a pénétré ici cette nuit-là ?

— J'en suis sûr. Mais...

— Mais quoi ? Dites ce que vous avez sur le cœur.

— Eh bien, ce cambrioleur devait être un fichu crétin. Pourquoi est-il entré par cette fenêtre ? Il y a également une porte-fenêtre dans la pharmacie, avec un loquet branlant qui ne résisterait pas deux secondes. Il serait aussi facile d'entrer par là que par une porte grande ouverte. Et ce type a choisi une fenêtre à coulisse, située à distance du sol et, par surcroît, dure à ouvrir ! Or, la porte-fenêtre semble intacte. Pourquoi ?

Cette fois encore, nous nous attendions tous à voir H.M. se précipiter sur le point faible et mettre en pièces le raisonnement d'Antrim. Mais, comme il avait fait précédemment avec M^{rs} Antrim, H.M. laissa passer ce qui crevait les yeux.

Je regardai Charters, puis Evelyn. Jusqu'alors, aucun de nous n'avait réussi à comprendre par quels chemins de traverse nous emmenait H.M. Son plan machiavélique ne devait nous apparaître que plus tard dans toute sa terrible clarté. Ultérieurement, j'ai entendu dire par le chef de la Police métropolitaine (haut fonctionnaire habituellement désigné par H.M. sous le sobriquet de Boko) que la vérité n'avait jamais été plus subtilement dissimulée derrière l'évidence que dans cette affaire.

Pour l'instant, H.M. restait rêveur, enfonçant d'un air distrait le tuyau de sa pipe dans les orbites du crâne posé sur le bureau.

— Bon. Tout devient clair. Asseyez-vous, dit-il à Antrim. Je vous avais dit que j'allais vous décharger de toute responsabilité. Maintenant, j'ai d'autres questions à vous poser. On m'a dit que vous connaissiez assez bien Paul Hogenauer. Êtes-vous allé chez lui à Moreton Abbot ?

— Oui, une ou deux fois.

— Où vous a-t-il reçu ? Dans quelle pièce ?

— Dans la pièce du fond. Dans son cabinet. Oh ! je sais que vous allez me questionner sur les études auxquelles il se livrait. Je n'en ai

jamais rien su et ça m'a toujours tracassé ! Hogenauer faisait quelquefois des allusions imprécises à la faculté de se déplacer en restant invisible, mais c'est tout. Si vous avez là-dessus des renseignements précis, je vous serais reconnaissant de me les communiquer.

— Du calme, du calme ! Ce n'est pas cela que je voulais vous demander. Vous n'ignoriez pas que Hogenauer laissait toujours fermés les volets de son cabinet ?

Antrim parut intéressé.

— C'est exact. Mais il avait une bonne excuse. Il prétendait que procédant parfois à des expériences dans cette pièce, il était obligé d'en fermer les volets. Il ne voulait pas, disait-il, exciter la curiosité des voisins. Il croyait qu'en voyant les volets constamment fermés, les voisins s'y habitueraient et n'y penseraient plus. Il tenait beaucoup à sa réputation, ce pauvre Hogenauer, et il était très désireux d'être bien avec tout le monde : ses voisins, la police, tout un chacun. Du moins, c'est l'impression qu'il donnait.

— Hum, hum !... Changeons de sujet un instant...

Merrivale se tourna brusquement vers le sergent Davis :

— Dites donc, vous !...

Le sergent, qui était en train de tortiller sa moustache comme un traître de mélodrame en observant Antrim d'un air sombre, sursauta légèrement.

— C'est bien vous qui rôdiez un soir dans le jardin de Hogenauer pour essayer de regarder par la fente du volet ? C'est bien vous qui avez vu des petites lueurs papillotant autour d'un truc qui ressemblait à un pot de fleurs renversé, hein ?

— Oui, chef.

— D'après votre description, la pièce a deux fenêtres. Hogenauer s'asseyait habituellement près de celle de gauche. C'est seulement pour l'expérience de cette nuit qu'il avait déménagé les meubles et s'était installé près de la fenêtre de droite. Quand vous l'avez vu la première fois, il était bien assis près de la fenêtre de gauche ?

— Près de la fenêtre de gauche, oui, chef.

— Aviez-vous pu voir quelque chose d'autre, à part les lueurs et ce que nous appellerons le pot de fleurs ? Faites bien attention, mon garçon, réfléchissez.

Davis considéra ce côté de la question.

— Non, chef. Absolument rien d'autre, sauf peut-être le dossier

d'un fauteuil, et encore je n'en suis pas certain.

— Aviez-vous regardé aussi par l'autre fenêtre ?

— Oui, chef, avec le même résultat.

H.M. se tourna vers Antrim, qui semblait désagréablement surpris.

— Maintenant que cette petite digression est terminée, poursuivit H.M. presque gaiement, revenons à nos moutons. Cette eau minérale chère à Hogenauer, saviez-vous qu'il ne buvait rien d'autre, docteur ?

— Oui.

— D'autres personnes que vous étaient-elles au courant de cette habitude ?

— Eh bien... Oui, j'en suis presque certain. Hogenauer maudissait sans cesse cette espèce de purge. Mais il était bien obligé de la boire, ou du moins il le croyait.

— À part vous, est-ce que d'autres visiteurs venaient quelquefois dans cette maison ?

— Oui, le D^r Keppel. Je vous ai déjà parlé de lui.

— Vous est-il arrivé de rencontrer ce Keppel ?

— Une fois. Un jour que je me trouvais à Bristol, j'y ai rencontré Hogenauer, lequel m'a emmené chez Keppel. Un type très intéressant. Causeur agréable. Très amateur de gadgets comme la plupart des scientifiques. Hogenauer était pareil, d'ailleurs. Je me demande pourquoi. Et justement il y avait chez Keppel un système qui vous aurait intéressé : un piège à voleurs du XVIII^e siècle. Il paraît que l'hôtel Cabot était autrefois la demeure citadine d'un aristocrate qui aimait ce genre d'inventions. Là, il s'agit de la fenêtre. Quand elle est ouverte, si un intrus pose sa main sur l'appui juste à l'endroit où le châssis tombe en se fermant, ça le fait dégringoler comme un couperet de guillotine, par un système de contrepoids. C'est extrêmement dangereux, parce que le châssis est muni par en dessous d'une lame. Drôle d'engin ! La lame avait été retirée il y a belle lurette. Mais, un jour, Keppel a déniché dans un placard les restes du mécanisme et a tout remis en état. Par pur amusement, pour se distraire. Bien entendu, l'hôtel n'en savait rien, sans quoi on aurait démonté la machine en vitesse. Il tenait la fenêtre constamment verrouillée, et prévenait les femmes de chambre de ne jamais y toucher, sous peine de sanctions épouvantables. Drôle d'oiseau, ce Keppel !...

— Donc, cette damnée mécanique n'a rien à voir avec l'affaire qui nous occupe, grommela Merrivale. Mais dites-moi, mon garçon, pourquoi parlez-vous de Keppel au passé ?

Antrim cligna des yeux.

— L'ai-je fait ? dit-il. Je ne m'en suis pas rendu compte. Excusez-moi.

— Ne vous excusez pas. Vous avez raison. Keppel a été assassiné cette nuit.

Une brise légère agitait les lauriers au-delà des portes-fenêtres, et quelques gouttes de pluie vinrent frapper les vitres. Antrim s'affaissa dans son fauteuil comme un homme qui, saisi d'une crampe d'estomac, espère la calmer en changeant de position. Mais ses yeux restaient fixés sur H.M.

— ... Avec la même drogue qui a tué Hogenauer, ajouta H.M.

— Seigneur ! murmura Antrim d'un air absent. Est-ce que... Betty est au courant ?

— Non. Je n'ai pas cru devoir inquiéter cette pauvre M^{rs} Antrim avec ça. (De nouveau H.M. fourra le tuyau de sa pipe dans les orbites du crâne.) Allons, ne vous agitez pas comme ça ! Cette affaire ne doit pas être ébruitée. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'un autre meurtre, au sens littéral du mot. C'est plutôt un accident dû à une imprudence de Hogenauer. Je vous dis ça parce que tout le monde a un alibi pour l'heure où Keppel est mort. Mais, nom d'une pipe, il faut que vous répondiez à une question si vous voulez sortir de là sans ennui, et que vous y répondiez en toute franchise. Vous êtes resté dans cette maison toute la soirée. Vous vous êtes promené de chambre en chambre. Savez-vous qui s'est servi du téléphone, d'un des téléphones, à 3 h 05 ce matin ?

Lentement, Antrim se frotta le front.

— À 3 h 05... répéta-t-il. Le téléphone... Oui, bien sûr, je m'en souviens. C'est ce saligaud de Serpos. Qu'est-ce qu'il a encore fait, celui-là ?

LA VOIX DANS LE BUREAU

Une pluie lente et douce s'était mise à tomber. C'était une pluie légère qui précède l'aube, et, sans vent ni violence, se traîne et emplit la campagne de son frémissement berceur. Nous écoutions le bruit de l'ondée qui résonnait à travers la maison et crépitait sur les lauriers.

— Voilà qui devient sérieux, dit H.M. avec un sourd grognement. (Il y avait longtemps qu'il ne s'était laissé aller à ses ronchonnements habituels ; il avait été si occupé qu'il en avait oublié de grommeler.) Dites-moi ce que vous savez là-dessus.

Antrim parut gêné.

— Pas grand-chose, répondit-il. Il était exactement 3 h 05. Ne me demandez pas pourquoi je m'en souviens, mais j'ai l'idée bien ancrée que ça s'est passé à cette heure-là. Je venais de sortir de la salle de bains au premier étage. En traversant le palier, j'ai machinalement jeté un coup d'œil en bas, pardessus la rampe. Allez dans le vestibule, vous pourrez vous en rendre compte : le téléphone est placé sous l'escalier. Donc, je regardais en bas, et je vis Serpos debout, là, à moitié caché par l'escalier, le récepteur à la main. Il s'appuyait négligemment... Vous voyez ce que je veux dire ? Il m'a semblé qu'il parlait à voix basse, tout contre le téléphone. Je n'entendais pas ses paroles, mais il ricanait légèrement. J'ai pensé qu'il avait un fier toupet de se servir comme ça de mon téléphone. Cinq minutes avant, je l'avais surpris en train de boire mon whisky dans la salle à manger où il attendait d'être interrogé. Je n'ai pas protesté sur le moment, mais...

— Y avait-il quelqu'un d'autre dans le vestibule ?

— Je n'ai remarqué personne. Mais, d'en haut, je ne pouvais pas voir le vestibule tout entier.

— Ouais ! grommela H.M. Dites-moi, sergent, où étiez-vous donc à 3 h 05, vous qui deviez monter la garde dans le vestibule ?

Le sergent Davis se troubla.

— Je ne sais plus, chef. Je n'ai pas fait très attention à l'heure. Je suis allé et venu, et j'ai été envoyé en mission à droite, à gauche ! Si Serpos est bien ce jeune monsieur aux airs supérieurs, j'affirme ne l'avoir jamais vu se servir du téléphone. Il est resté la plupart du temps dans la salle à manger, à s'imbiber de whisky.

H.M. agita sa large patte dans la direction d'Antrim.

— Ça va bien, docteur. C'est tout. Fichez le camp !

— Mais...

— Fichez le camp ! Ne discutez pas ! Vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire, votre femme et vous. Vous feriez mieux de monter directement la voir.

Dès qu'Antrim eut quitté la pièce en maugréant, Evelyn, mourant d'impatience, se tourna vers H.M.

— Pourquoi donc ne faites-vous pas venir Serpos ? s'écria-t-elle. On verrait tout de suite ce qu'il a dans le ventre. C'est lui la personne la plus importante de toute l'affaire. Mais vous devez avoir une idée derrière la tête ! Je n'arrive pas à deviner laquelle, et c'est ce qui m'exaspère.

Evelyn se tut, gonflant les lèvres en une moue boudeuse.

— Ainsi, reprit-elle, vous ne vouliez pas impressionner cette pauvre M^{rs} Antrim en lui annonçant un horrible assassinat, hein ? Vous n'avez pourtant guère hésité à m'impressionner, moi, avec tous vos cadavres ! Vous m'avez même envoyée en ramasser un. Elle, c'est « cette pauvre M^{rs} Antrim », mais moi...

— Allons, allons, dit H.M. d'un ton paternel, ne rouspétez donc pas toujours comme ça. Regardez M^{rs} Antrim : elle ne bronche pas, elle. Mais revenons au fait : vous venez d'assister au deuxième acte. Vous avez entendu l'histoire du voleur fantôme composée par Antrim. Passons au verdict. Coupable ou non coupable ?

Pendant un moment, nous écoutâmes la pluie sans bouger, chacun de nous se demandant ce que les autres allaient dire. Ce fut Charters qui se décida à parler le premier d'un ton irrité.

— Non coupable, dit-il.

— Non coupable, dit Evelyn.

— Non coupable, dis-je.

— Alors, zéro partout ! soupira H.M., allongeant le cou pour nous regarder à la ronde. (Ses sourcils presque imperceptibles se haussèrent jusqu'à rejoindre les rides de son front.) Bon sang, je ne comprends rien à votre raisonnement ! Voyons un peu. En premier lieu, voilà une femme qui raconte une histoire plausible, et dont la conduite tendrait à prouver l'innocence d'une façon assez concluante, sans parler de la démonstration qu'elle a faite spontanément pour mettre en évidence que l'effraction de la fenêtre n'était que du chiqué. Alors, Ken vote non coupable du bout des lèvres, et ce démon d'Evelyn réserve son jugement, en agitant sa toque noire d'un air menaçant. Ensuite, il nous

arrive un homme qui nous débite une histoire à dormir debout : un voleur, venu du dehors, a brisé, de l'intérieur, le verrou de la fenêtre, a soulevé le châssis qui d'habitude est si dur que les Antrim eux-mêmes ne réussissent pas à l'ouvrir, a fait tout ça sans le moindre bruit, à part un léger craquement, et, pour couronner le tout, a commencé son petit travail presque immédiatement après qu'Antrim eut éteint la lumière. Et vous n'avez pas plus tôt entendu ça que vous claironnez en chœur « non coupable ! ». Vous le premier, Charters. Allez-vous invoquer votre intuition masculine ?

— Il faut bien admettre qu'il existe une intuition masculine, répliqua Charters avec quelque âpreté, autrement personne n'arriverait jamais à rien. Seulement, cela va de soi, si bien que personne ne songe à en parler. Et c'est pourquoi je vous dis que rien dans l'attitude de ce jeune médecin...

— Voyons ! Ce n'est pas vous qui allez soutenir cette thèse qu'un assassin a toujours l'air d'un assassin !

— Je prétends, dit Charters, que cette thèse-là est en tout cas plus sensée que celle des romans policiers, d'après laquelle un assassin n'a jamais l'air d'en être un. Oui, je connais toutes ces vieilles rengaines archi-usées : Lombroso n'est qu'un vieux fou, et le faciès criminel est une pure invention. D'ailleurs ce n'est pas tout à fait cela que Lombroso a dit dans ses ouvrages ; mais passons. Dans l'ensemble, je suis d'accord avec vous. Vous, ou moi, ou Blake, ou n'importe qui, nous pourrions tous être des voleurs et des assassins. Nous pourrions tous tromper la police. Mais nous serions incapables de répondre à un interrogatoire comme Larry Antrim l'a fait devant nous ce soir.

— Ça vous amuse de coincer le vieux ! Eh bien, répondez à cette devinette : Antrim soutient qu'il y avait un voleur, M^{rs} Antrim soutient qu'il n'y en avait pas. Lequel des deux a menti ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Charters. Ça ne vous est pas venu à l'esprit ? Imaginez qu'un voleur s'introduise dans la maison et fasse des marques bien visibles sur une fenêtre, afin de rendre les Antrim suspects, et de nous amener à croire qu'ils ont fait ces marques eux-mêmes ?

H.M. le regarda d'un air aigre-doux, mais légèrement amusé.

— Peut-être, grogna-t-il, mais il n'y a dans la maison aucune autre fenêtre, ni aucune porte, qui ait l'air d'avoir été touchée. Il n'y a qu'une seule explication valable, c'est... (Il réfléchit.) C'est Bowers qu'il nous faut. Bon sang de bonsoir, pourquoi me laisse-t-on attendre comme ça ? Qu'on aille me chercher Bowers tout de suite !

Nous n'eûmes pas à prendre cette peine. À ce moment précis, la

porte s'ouvrit à toute volée, et Johnson Stone, plus furibond que jamais, fit son apparition. Derrière lui, avec plus de prudence, mais tout aussi provocant, marchait Henry Bowers. Un cigare achevait de lui donner l'air imposant. Je n'ai jamais compris où Stone pouvait bien fourrer ses cigares. Il devait en bourrer les deux poches de son gilet. Bowers tenait son cigare insolemment planté au coin de la bouche, et son expression rusée semblait signifier : « Qu'est-ce que vous dites de mes Havanes ? »

— J'ai une déclaration à faire, commença Stone, après une profonde inspiration. (De toute évidence, Bowers s'efforçait de copier l'air majestueux de Stone.) Après tout ce que j'ai fait cette nuit pour ces deux ingrats, après avoir été gardé pendant plus d'une demi-heure dans la pièce à côté, à me tourner les pouces, je tiens à vous dire que, de tous les tours répugnants, ignobles, qu'on m'ait jamais joués, celui-ci est...

— Entrez donc, monsieur Stone, dit H.M., entrez donc. Savez-vous que je vous dois les plus plates et les plus humbles excuses ?

Franchement, je ne pouvais en croire mes oreilles. H.M. s'excusait d'un ton rude, mais cordial, et ce fut une des rares occasions de ma vie où je l'entendis donner du « monsieur » à quelqu'un. Il n'y eut ni cris, ni dispute. Le plus stupéfait fut encore Stone lui-même, qui en resta éberlué, tandis que son visage changeait plusieurs fois de couleur. Alors, son sens inné des convenances lui vint en aide. Il se redressa, toussa pour s'éclaircir la voix et, d'un geste, balaya les excuses en s'avancant vers le bureau d'un pas raide.

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir un cigare.

— Hum !... fit H.M., reniflant le Havane avec volupté. Merci. Prenez donc un siège. Il n'y a pas de raison pour que vous n'assistiez pas à notre travail. Quant à vous, dit-il en se tournant vers Bowers avec un regard sinistre, j'allais justement vous envoyer chercher. Asseyez-vous là, en face de moi. Le colonel Charters vous a déjà cuisiné sous ma surveillance. Maintenant, c'est moi qui vais vous poser quelques questions, mon bonhomme, et je vous préviens que si vous me mentez, je vous tords le cou. Compris ?

Bowers, reconnaissant l'accent de l'autorité, perdit quelque peu de son arrogance. Il considéra son propre cigare d'un air affolé, comme s'il se demandait ce qu'il devait en faire. Ensuite, il me jeta un coup d'œil et, malgré son air accusateur, ne marqua aucune surprise à me retrouver en civil. J'en déduisis que ce bavard de Stone avait dû lui parler de moi au cours de leur réclusion commune. Enfin, Bowers se décida à répondre :

— Compris, monsieur. Dites toujours.

Il paraissait fasciné par le crâne posé sur le bureau. S'asseyant avec précaution, il essaya de se composer un visage digne.

— Pendant que vous étiez employé chez Hogenauer, votre patron recevait-il un journal ?

— Un journal ? Oui, monsieur.

— Le lisait-il tous les jours ?

— Généralement il le lisait en prenant son petit déjeuner. Mais quelquefois il oubliait, et les journaux s'entassaient pendant quelques jours. Alors, il emportait le tas dans son bureau et lisait tout à la fois.

Cette forme d'interrogatoire dont il ne paraissait pas comprendre la signification impressionnait Bowers au moins autant que le crâne.

— Que devenaient les journaux, une fois que Hogenauer avait fini de les lire ?

— Ce qu'ils devenaient ?... Eh bien, monsieur, je les ramassais et je les portais à l'office, c'est tout.

— Bon. Vous arrivait-il de les lire à votre tour ?

— Non, monsieur. Je ne les lisais pas.

— Vous ne les lisiez pas ? Pourquoi donc ?

— Parce que c'était trop calé pour moi, avoua Bowers avec simplicité, c'est la vérité. C'était le *Daily Telegraph*, où on ne trouve que de la politique. Moi, je préfère les illustrés du dimanche. J'aime bien les articles un peu plus pimentés sur les vedettes de cinéma, et les types de la haute qui se suicident après avoir mené une vie de patachon, enfin des trucs comme ça, vous voyez.

Cette éloquence persuasive sembla convaincre H.M. qui retomba dans sa somnolence.

— Parlez-moi un peu de Hogenauer. Il avait de quoi vivre, hein ?

— Pour sûr ! acquiesça Bowers, baissant la voix d'un air confidentiel. Remarquez bien qu'il n'était pas de ceux qui gaspillent leur argent. Il n'a jamais fait la noce, ni rien dans ce goût-là. Je me suis souvent dit à moi-même : « Imagine que tu rentres à la maison un soir et que tu trouves le vieux assis à son bureau devant une bouteille de champagne et avec une jolie fille sur les genoux ! » Mais ça n'est jamais arrivé.

— Comment savez-vous que Hogenauer avait de la fortune ?

— Parce que j'ai vu son relevé bancaire, répondit l'autre complaisamment. Allons, monsieur, pas de sermon ! Quand on trouve quelque chose, on y regarde. C'est humain ! C'est ce que je me tue à répéter.

H.M. abaissa les coins de sa bouche, tira de sa poche le billet de cent livres, le déplia et le brandit sous le nez de Bowers.

— Je n'ai pas l'intention de vous faire un sermon, mon garçon. Je veux seulement savoir si vous avez déjà vu ça ?

— Ça ? Oh, non, monsieur. Je n'ai jamais eu cette veine-là, ou je m'en souviendrais.

— Il semble pourtant que ce billet ait été jeté, déclara H.M., regardant Bowers avec méfiance. Savez-vous où on l'a trouvé, mon lascar ? On l'a trouvé dans un de ces vieux journaux que vous mettiez de côté dans l'office.

— Allons donc ! dit faiblement Bowers avec un haussement d'épaules incrédule.

— C'est cependant la vérité vraie. Mais, il y a mieux. Vous pourriez bien avoir une déception. Vous voyez ce beau billet de cent livres ? Eh bien, il est faux comme un jeton.

Pendant quelques instants, Bowers ne dit rien, puis il lâcha une épouvantable bordée de jurons. Nous dûmes subir une étonnante cascade d'obscénités jusqu'au moment où, allant à lui, je le fis taire en le secouant comme un prunier. Lorsque je le lâchai, il parut sur le point de s'écrouler comme la cendre du cigare qu'il tenait toujours à la main.

— Dites donc, vous, cria-t-il à H.M. par-dessus mon épaule, de quel droit me laissez-vous brutaliser comme ça par ce type qui est déjà venu à Moreton Abbot habillé en flic pour... pour essayer de me flanquer la frousse et...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda H.M. imperturbable. Vous avez l'air un peu troublé. Que se passe-t-il donc, jeune homme ?

Bowers reprit son sang-froid.

— J'ai été roulé, c'est évident, dit-il presque à voix basse. J'ai été roulé, mais on me le paiera, même si je suis obligé d'attaquer le testament de ce vieux piqué. Dire que j'ai travaillé et peiné comme un esclave pour lui, et économisé mes gages, et que je croyais avoir un joli magot devant moi ! Voilà maintenant que j'ai été payé en monnaie de singe...

— Mais ce n'est pas avec ce billet-là que Hogenauer vous a payé vos gages, si je ne m'abuse !

— Non. Je vous ai déjà dit...

— Bon. Alors, vous n'avez aucune raison de vous faire de la bile, conclut H.M. Mais j'ai encore une chose à vous demander, et tâchez de me dire la vérité, ou bien il pourrait vous en cuire. (Il se pencha sur le

bureau, et allongea vers Bowers un doigt menaçant.) D'après ce que m'a dit M. Blake ici présent, le journal était vieux de quatre jours. Il était daté du vendredi 12 juin. Ce jour-là, vraisemblablement dans la soirée, quelqu'un, qui n'était pas Keppel, est venu voir Hogenauer. Qui était-ce ?

— J'en sais rien.

— Mais il est venu quelqu'un ? N'est-ce pas ?

— J'en sais rien ! Vous n'avez pas le droit de...

— Était-ce un homme ou une femme ?

— J'en sais rien.

— Soit. À présent, je vais vous dire pourquoi vous n'aviez pas parlé de ce billet.

À ce moment, H.M. parut se dilater jusqu'à remplir la chambre, comme ce génie qui sortait d'une bouteille, un génie particulièrement massif, qui, rien qu'en se levant, avait l'air de dominer complètement le pauvre Bowers.

— Non, ne détournez pas les yeux. Regardez-moi ! Quelqu'un est venu chez Hogenauer ce soir-là, et a eu un entretien avec lui. Plus tard, le lendemain matin sans doute, vous avez repéré un billet de la Banque d'Angleterre traînant là où votre patron, ou quelqu'un d'autre, l'avait laissé. Votre patron était généralement peu soigneux, et vous avez décidé de profiter de l'occasion. C'était probablement une coupure de cinq ou de dix livres. Vous n'auriez d'ailleurs pas osé prendre un plus gros billet. Alors, vous avez risqué le coup et vous l'avez fourré dans votre poche. Que vous ayez pris ce billet ou non, je m'en fiche comme de l'an quarante. Ce que je veux savoir, c'est le nom de la personne qui était avec Hogenauer ce soir-là !

Comme je le lui avais déjà vu faire une fois cette nuit-là, dans un moment de crise, Bowers réussit à imiter le sang-froid avec une perfection étonnante. Les ondulations en désordre de sa chevelure luisante avaient retrouvé toute leur correction.

— Prenez garde, dit-il d'un ton d'avertissement. Je refuse d'admettre ce que vous venez de dire concernant ce prétendu vol. Mais je connais mon devoir et je vais vous révéler qui était chez le patron ce soir-là. C'était le D^r Antrim.

18

LES CINQ SOLUTIONS

La pluie tombait toujours doucement. H.M. se réinstalla péniblement dans son fauteuil. Quels que fussent ses pensées ou ses sentiments, il n'en laissait rien paraître sur son visage impassible et amer.

— Alors, c'était le D^r Antrim ? Comment le savez-vous, mon garçon ? L'avez-vous vu ?

Sa frayeur passée, Bowers devint hargneux.

— Non, mais j'ai des oreilles, n'est-ce pas ? ricana-t-il. Ils étaient dans le bureau du fond, la porte fermée. Je les ai entendus parler quand je suis rentré, assez tard du reste. Du moins, j'ai entendu le patron. Vous pensez si je connaissais sa voix ! Eh bien, une ou deux fois, il a dit « Antrim » en parlant à l'autre. Alors qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— C'est tout, grogna H.M. Davis, emmenez-le ! Et tâchez de mettre la main sur Joseph Serpos. Attendez cinq minutes, puis introduisez-le ici.

Pendant ce temps, Stone était resté assis en arrière, dégustant tous ces événements d'un air connaisseur, critique mais bienveillant. Dans cette pièce remplie de fumée, son visage était devenu un peu rouge, et son pince-nez étincelait. Avant de prendre la parole, il adopta un air solennel.

— Permettez-moi, monsieur, dit-il à H.M. en lui offrant cérémonieusement son briquet, d'allumer votre cigare. Pendant ces dernières minutes, continua-t-il en prenant les manières d'un conférencier de salon, j'ai eu le privilège de contempler un échantillon des méthodes de la police britannique, ce qui présentera, j'en suis certain, un grand intérêt pour mes collègues des États-Unis. J'ai l'intention de leur faire à mon retour une causerie à ce sujet. Mais il y a une question, une seule, que j'aimerais vous poser : savez-vous qui est le coupable ?

Stone se rassit. Un incroyable amusement se peignit sur la face épanouie de H.M. Il avait l'air de l'homme qui connaît la réponse à une devinette et fait enrager tous les autres joueurs par son silence. Du moins c'est l'impression qu'il nous donna.

— Je suis d'accord avec Stone, approuva Charters. Voyons, Merrivale : à présent que Bowers n'a pas manqué, comme les autres, de nous mener droit à l'invraisemblable, allez-vous encore nous faire jouer au petit jeu du verdict ? Si oui...

— Nous allons faire mieux, coupa H.M. (À ce moment-là, il avait l'air grave, et venait visiblement de prendre une décision.) Écoutez !

Il tendit la main et prit sur le bureau un bloc de papier à en-tête médical qu'il poussa vers moi.

— Voilà. Je regrette que nous soyons obligés d'employer les ordonnances d'Antrim, mais c'est ce qu'il y a de plus commode. Arrachez-en quelques-unes, et distribuez-les à la ronde. Tout le monde a un crayon ? Je voudrais que chacun de vous écrive le nom de la personne qu'il estime coupable.

— Avant d'avoir vu Serpos ? demanda vivement Evelyn.

— Parfaitement. Avant d'avoir vu Serpos. Ce bon petit Serpos, le personnage énigmatique de toute l'affaire, que nous trouvons dans nos jambes à tous les coins de rue, sans que nous sachions jamais quel jeu il joue. Mais, attention ! N'essayez pas de deviner. Ne choisissez pas exprès la solution qui vous paraîtra la plus invraisemblable. Et si vous n'avez pas une bonne preuve à apporter à l'appui de vos dires, alors n'écrivez rien du tout. Je voudrais que vous fassiez un gros effort pour arriver à voir ce qui devrait vous crever les yeux. Écrivez donc d'abord le nom du criminel, ensuite la preuve, et enfin le mobile du crime. C'est là que je vous attends ! (Il cligna de l'œil vers Stone :) Vous plairait-il de tenter aussi votre chance ?

— Je ne demande pas mieux, répondit Stone dont le front se plissa. Tout de même, je me suis trompé au moins une fois cette nuit. Je croyais que toute cette mise en scène dissimulait le personnage de Keppel. Mais nous savons maintenant qu'il est absolument impossible de lui imputer ce crime.

— Oui, dit H.M. d'un ton étrange, nous savons en effet que c'est tout à fait impossible.

Je fis le tour de l'assistance, distribuant les feuilles de papier. Stone possédait, à lui seul, presque assez de crayons pour tout le monde. Avant de me rasseoir, j'ouvris la porte-fenêtre. Le bruissement de la pluie monta du jardin, et un air humide et pur souffla dans la pièce, rafraîchissant nos paupières alourdies.

Nous nous étions tous mis au travail, attentifs, comme s'il se fût agi d'un jeu de société. Aucun de nous, je crois, n'est près d'oublier ce cercle autour d'un crâne, dans la salle de consultation du docteur. Je revins à mon siège, marchant presque sur la pointe des pieds. Pendant

ces dernières secondes, une idée nouvelle m'était venue à l'esprit. Appuyant le papier sur l'accoudoir de mon fauteuil, je me mis rapidement à écrire. Mais je continuais à regarder H.M. Il tenait en main un superbe crayon bleu. Tout à coup, son écriture désordonnée devint hésitante. Il ferma un œil et se mit à lancer des bouffées de fumée. Si l'on excepte le bruit de la pluie, un silence parfait régnait dans la pièce.

— C'est l'heure ! dit H.M. en frappant dans ses mains.

Ce qui signifiait qu'il avait terminé.

— Ne sursautez pas comme ça, sapristi ! rugit-il à l'adresse de Stone. Maintenant, si vous avez tous fini, pliez les feuillets et passez-les-moi. Tels qu'ils sont. Pas besoin de fioritures. Je veux des faits, pas de littérature.

Il reçut les quatre bulletins et, le visage grave, commença à les mêler comme des cartes à jouer. Puis, toujours avec la même gravité, il les ouvrit un à un, les lut, entrecoupant sa lecture d'exclamations variées.

— Hum !

— Oh ! oh !

— Ah ! ah !

— Eh ! eh !

Enfin, avec calme, il reposa les feuillets sur le bureau.

— Vous savez aussi imiter les cris d'animaux ? demanda Evelyn avec une ironie impertinente. Écoutez, patron, si vous ne nous lisez pas ces papiers tout haut, et si vous ne nous dites pas tout de suite de quoi il retourne, vous allez être victime d'une agression. Je ne peux pas supporter ça plus longtemps.

— Bon... Parfait... dit H.M. examinant Evelyn avec une gaieté sournoise. Je me disais seulement en lisant votre prose que vous étiez tous bien méchants envers votre prochain. Quand nous n'aurons plus besoin de ces papiers, mieux vaudra les déchirer en mille morceaux. Je n'ai jamais vu un tel ramassis d'abominables calomnies ! Écoutez bien : vous êtes quatre, et chacun de vous a écrit un nom différent.

Stone se fâcha :

— Peut-être, mais vous, qu'avez-vous écrit sur votre papier ?

— Minute, minute ! La police officielle d'abord. Allons, Charters, prenez votre courage à deux mains et lisez tout ça.

Charters lut les quatre premiers papiers sans faire aucun commentaire, mais, quand il en vint au feuillet gribouillé par H.M., il

resta blême de stupeur.

— Impossible ! dit-il. Croyez-moi, Merrivale, ceci est absolument...

— Non, non, ça n'est pas impossible du tout, mon cher. Vous n'avez qu'à y réfléchir un peu.

À ce moment, Evelyn quitta son siège d'un mouvement raide. Le visage rouge, elle fit quelques pas de long en large dans la pièce. Puis, sans un mot, elle bondit pour arracher le papier des mains de Charters. Celui-ci cacha vivement les feuillets derrière son dos.

— Pourquoi serait-ce impossible ? demanda H.M. d'un ton austère. Il n'y a pas de mobile, c'est ce que vous alliez dire ? Oh ! si ! Aussi visible que le nez au milieu de la figure. Le fait est... Dites-moi, Ken, où est donc ce billet de cent livres ? Attendez, c'est moi qui l'ai dans ma poche. La première chose à faire, c'est de confronter ce billet avec la liste des numéros des faux Willoughby. Charters, voulez-vous aller chercher cette liste, pendant que nous allons distraire notre ami Serpos par une agréable petite causerie. Mais attention, hein, pas de gaffe !

Charters, en sortant, paraissait inquiet, beaucoup plus inquiet que Serpos, que le sergent Davis amenait au même instant. Je ne l'avais vu jusqu'alors que dans la mauvaise lumière de la gare, mais mon opinion sur lui ne varia pas à cette seconde entrevue. Il avait enlevé son col ecclésiastique et exhibait un cou nu, maigre et trop long, qui surgissait comiquement de son veston noir. Bien que l'influence du whisky fît vaciller un peu ses yeux rusés derrière les lunettes, il était en possession de toutes ses facultés. Le sentiment de sa supériorité de jeune intellectuel le soutenait et le rendait insensible à tout. Il nous regarda avec une sorte de détachement glacé, en souriant. Ses cheveux noirs et courts étaient collés sur son front, comme s'il s'était douché la tête pour se rafraîchir.

Puis, il m'aperçut et parut ressentir un léger choc. Autant que j'en pus juger, il ne me reconnut pas du premier coup, mais se rendit compte qu'il m'avait déjà rencontré auparavant, et flaira quelque coup fourré. Je m'abstins de parler, pour ne pas réveiller trop tôt ses souvenirs. Il valait mieux, semblait-il, le laisser d'abord attendre quelques instants. En tout cas, le gaillard paraissait très maître de lui.

— Asseyez-vous, dit H.M. sans préambule. Vous voilà dans de beaux draps, on dirait ?

Serpos faillit éclater de rire. Ses yeux avaient repris leur expression rusée et circonspecte. Il était plein d'aplomb, et presque méprisant.

— Sincèrement, mon vieux, dit-il, croyez-vous m'impressionner avec des bêtises comme ça ? C'est absurde ! C'est enfantin ! Je vous

croyais plus fort que ça !

H.M. lui jeta un regard froid entre ses paupières mi-closes.

— Et moi, ronchonna-t-il, je vous croyais capable de trouver d'autres répliques, plus imaginatives ! C'est ce rôle-là que vous choisissez, mon garçon ? Bien. Vous n'avez pas peur d'être arrêté ?

— Non.

— Alors, vous êtes sans doute le seul au monde à être si tranquille sur ce point. Peut-on savoir pourquoi ?

— Ne nous méprenons pas, fit remarquer Serpos avec une impudente candeur. Parce que ce n'est pas une chose à faire : voilà la vraie raison. Ça ne se fera pas. J'ai été confié au colonel Charters par mon père qui était son vieil ami. Je suis un gentil jeune homme de santé délicate, et c'est mon premier faux pas. Je n'ai volé que de la fausse monnaie, après tout. Voilà pourquoi on ne m'arrêtera pas. Je serai flanqué à la porte, naturellement. Mais alors, je ferai mon chemin, et je réussirai dans la vie, grâce à mes bonnes manières. Vous comprenez ? Je suis bien forcé de subir votre interrogatoire, je n'ai pas le choix. Mais je n'ai pas l'intention d'y prêter beaucoup d'attention, tout au moins tant que vous userez de procédés aussi puérils que cette menace d'arrestation.

C'est bien là le genre de discours qui vous donne envie de flanquer une bonne paire de claques à votre interlocuteur. Serpos jouait un jeu dangereux, surtout avec un adversaire comme Merrivale. Mais celui-ci demeura impassible.

— Soit. D'ailleurs, l'arrestation n'est pas de mon ressort. Mais, quoi qu'il arrive, je vous préviens que vous ne tarderez pas à passer pour un parfait imbécile, mon petit bonhomme.

— Ne vous fatiguez pas. Ce n'est pas non plus avec ce genre de plaisanterie que vous m'aurez.

— Bien sûr, bien sûr, nous savons que vous êtes très fort. Mais vous vous trompez : je ne cherche pas à vous intimider. Je veux seulement reconstituer les faits. Écoutez un peu. Vous avez combiné une histoire de cavale qui ferait sourire de pitié n'importe quel lecteur de romans d'aventures. Si vous aviez raflé un plein sac de billets véritables, vous auriez commis un délit grave : tel quel, c'est simplement grotesque. Mais ce n'est pas tout : un faux policeman vous effleure l'épaule et vous vous effondrez en tremblant. Vous réussissez, dans les deux premières heures de votre carrière criminelle, à vous faire boucler dans des cabinets de gare, pendant qu'un imposteur se sauve avec votre sac et votre chemise de rechange. Bref, vous vous êtes laissé barboter jusqu'à votre fausse monnaie. Peut-être que votre séduisante

personnalité vous facilitera l'existence, et incitera les gens à vous pardonner vos méfaits. Mais il n'en restera pas moins une chose contre vous. Je ne suis pas ennemi des coquins. J'en ai même plusieurs à mon service. Qu'ils soient bons chrétiens ou non, je m'en moque. Mais je tiens essentiellement à ce qu'ils soient des coquins intelligents...

Serpos fit un geste d'assentiment et enchaîna :

— ... Afin qu'ils vous épargnent la peine d'être vous-même intelligent ? Je comprends parfaitement ce point de vue. Et je me permettrai aussi de vous demander – car j'ai fini par apprendre à peu près tout ce qui s'est passé cette nuit – si, en fait d'agissements absurdes, il y a beaucoup de différence entre les vôtres et les miens ? (Il sourit avec un calme ineffable.) Votre méthode est très amusante, mais vous pouvez constater que ça ne prend pas avec moi. Pas une seconde !

Serpos réfléchit de nouveau.

— Je dois, malgré tout, reconnaître que j'ai fait une gaffe, ajouta-t-il. Rien ne m'oblige à vous expliquer quoi que ce soit, mais j'admets que cette gaffe-la a été assez considérable.

— Et comment ! C'est justement là le morceau le plus dur à avaler pour tout le monde : comment avez-vous pu prendre tous ces faux billets pour des vrais ? En admettant que vous ayez été absent quand on a cueilli Willoughby, vous aviez bien dû apprendre quelques petites choses par-ci par-là. Vous habitiez ici. Vous n'avez tout de même pas cru que tout cet argent était à Charters, qui l'aurait un beau matin retiré de sa banque, et fourré en vrac dans son coffre ? Il ne vous arrive donc jamais de poser des questions ? Le premier flic venu, d'ici à Bristol, aurait pu vous dire de quoi il retournait. Alors ? Comment se fait-il que vous vous soyez mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude ?

Serpos parut considérer la question sous toutes ses faces, comme un chat qui allonge la patte pour retourner un objet qui lui semble bizarre.

— Il faut que je vous dise quelque chose, déclara-t-il enfin. Ce n'est pas faute d'être au courant de l'affaire que j'ai fait la gaffe. C'est au contraire parce que j'en savais trop long. Me permettez-vous de poser quelques questions au sergent Davis ?

— Bien sûr ! Allez-y.

Davis jeta sur Serpos un regard menaçant, mais se mit au garde-à-vous.

— Sergent, dit Serpos d'un ton cauteleux, vous étiez présent lors de l'arrestation de Willoughby, n'est-ce pas ? Vous étiez là quand il a été tué, pendant qu'il résistait à la police ?

— Parfaitement, bougonna le sergent, surmontant son dégoût à répondre. J'y étais.

— Bien. A-t-on arrêté quelqu'un d'autre en même temps que Willoughby ?

— Non.

— Mais on savait, ou on croyait, poursuivit Serpos, conscient, en bon acteur, d'avoir son auditoire en main, qu'il existait toute une bande Willoughby ?

— Il est impossible à un type de graver, d'imprimer et d'écouler une camelote pareille à lui tout seul, répondit le sergent en haussant les épaules. Il faut, obligatoirement, qu'il ait d'autres gars pour l'aider. Mais moi, je n'en sais pas plus long. Et aucun de nous n'en sait plus que moi.

La pomme d'Adam de Serpos montait et descendait le long de son cou maigre pendant qu'il s'éclaircissait délicatement la voix.

— Sergent, une petite leçon de criminologie pourrait vous aider dans votre travail. Vous saviez que Willoughby était américain, n'est-ce pas ? Bien. Connaissez-vous le surnom qu'on lui donnait de l'autre côté de l'Atlantique ?

À ce moment, Johnson Stone se pencha en avant sur son siège. Il agita frénétiquement le bras comme s'il venait d'être illuminé par une idée soudaine, et il s'adressa à H.M. d'une voix rauque et passionnée.

— Excusez-moi de me mêler à la conversation, dit-il, mais je viens seulement de penser à une chose. Verriez-vous quelque inconvénient à me rendre mon papier pendant un instant ? Je voudrais y ajouter un mot.

Sans une parole, H.M. attrapa une des formules d'ordonnance et la passa à Stone au-dessus du bureau, sans quitter Serpos de l'œil. Celui-ci, assis près de Stone, suivit un instant du regard le crayon actif de Stone, puis reporta son attention vers H.M. Serpos me paraissait lutter contre une gaieté secrète : cet aplomb, s'il n'avait été le signe indubitable d'une forte absorption de whisky, aurait bien pu cacher de la crainte.

— Willoughby était surnommé « le Caissier », reprit Serpos, et ce nom lui est resté jusqu'au jour où on l'a appelé « l'Encaisseur ». Il aimait l'argent liquide. Il en avait toujours sur lui. Il paraît qu'il n'appréciait pas les banques, et qu'il se méfiait toujours de ses associés, quels qu'ils fussent. On disait qu'il avait toujours des sommes énormes à portée de la main. Voilà ! (Le visage de Serpos s'assombrit.) Un beau jour, continua-t-il, j'entends dire qu'on a pincé Willoughby. Ensuite, je vois qu'on met soigneusement de côté une grande quantité

de billets, après en avoir relevé les numéros. N'étant que secrétaire particulier du colonel Charters, je ne suis pas admis aux mystères d'Eleusis. J'ai cru, assez logiquement, je pense, qu'on avait mis la main sur le magot de Willoughby. Je n'ai rien demandé, parce que je ne tenais pas à éveiller les soupçons dès le début, et aussi parce que j'étais censé ne pas être au courant de ce que je croyais savoir. C'était une erreur, mais, je le reconnais une fois de plus, une erreur excusable. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Alors, vous êtes soulagé ? demanda Merrivale. Voyons un peu s'il y a quelque chose qui ne colle pas dans votre histoire. Hier soir, vous avez été cueilli à la gare de Moreton Abbot par quelqu'un que vous avez pris pour un policeman. Vous vous êtes effondré. Puis, vous avez compris que vous aviez affaire à un faux policeman. C'est alors que vous êtes devenu mauvais. Si l'histoire qu'on m'a racontée est exacte, vous auriez prononcé à ce moment une phrase dans ce goût-là : « Vous n'êtes pas du tout envoyé par Charters. Vous n'avez même jamais appartenu à la police. Je sais d'où vous venez, et vous semblez au courant de tout. » Hum... Vous pensiez qu'il s'agissait d'un type de la bande Willoughby qui voulait vous faire restituer le fric, hein ?

Serpos haussa lentement les épaules et déclara d'un ton ironique :

— Ça expliquerait bien des choses, n'est-ce pas ?

— Oh ! non ! C'est justement là que réside la difficulté. Tout ceci est contradictoire. Par exemple, demanda H.M. en examinant ses ongles, pourquoi étiez-vous si anxieux une minute plus tôt, d'être ramené à Torquay pour y subir votre châtiment ? Mais passons là-dessus. Vous avez l'air d'être joliment bien renseigné sur l'ensemble de l'affaire, mon bonhomme, et je ne vois pas comment vous avez pu en apprendre si long, à moins que...

— À moins que ? reprit l'autre, avec un pâle sourire. Encore du bluff ? Ça ne prend pas, je vous l'ai déjà dit.

— Et pourtant, il y a une minute à peine, vous étiez en train de vous payer ma tête avec un tas d'allusions sarcastiques à ma façon de jouer ma partie dans l'affaire de cette nuit.

— Vous voulez sans doute parler, ricana Serpos, de l'envoi à Moreton Abbot d'un redoutable agent du Service Secret connu sous le nom du « Parfait Cambrioleur », et tout ce qui s'ensuit ? Mon cher monsieur, j'ai entendu la conversation tout entière. J'étais chez Charters à ce moment-là. Vous ne pouviez pas me voir, et je ne vous voyais pas non plus, mais je vous ai entendu donner vos instructions à un certain Blake...

— Bien sûr, bien sûr, je comprends. Mais comment pouviez-vous

deviner que notre hypothèse était fausse ? Comment pouviez-vous savoir qu'il ne s'agissait pas d'espionnage, auquel Hogenauer eût été mêlé ?

Les lèvres de Serpos eurent une contraction ironique.

— Vous me sous-estimez, à ce que je vois. Il y a longtemps que j'ai deviné que ce pauvre Hogenauer était tout simplement embarqué dans une vulgaire expérience d'hypnotisme. (Dans les yeux de Serpos brillait la fièvre d'une réelle inspiration. Je crois que les fumées du whisky commençaient à se dissiper.) Quand j'ai entendu parler de son assassinat cette nuit, par le policeman bavard qui m'a ramené de Moreton Abbot et qui m'a expliqué l'histoire des petites lueurs, des boutons de manchettes, de la visite du docteur Keppel, j'ai compris...

— C'est tout ce que je désirais savoir, coupa H.M.

Son ton était si morne, si désolé et si amer, que l'atmosphère de la pièce nous en parut subitement changée.

— Il ne manquait plus que ça, conclut Merrivale, la tête dans ses mains.

La voix de Serpos monta d'un ton ou deux.

— Votre manœuvre était très astucieuse, dit-il avec une ironie cinglante, mais je présume que vous ne croyez plus à la possibilité de m'inculper de ce meurtre, hein ?

— Eh bien, voyons... D'abord, niez-vous avoir connu Hogenauer ?

— Je l'ai rencontré ici, très brièvement, mais on ne peut pas dire que je le connaissais.

H.M. leva sur Serpos son regard perçant.

— Vous n'êtes jamais allé chez lui ?

— Jamais.

— Donc, continua H.M., après avoir volé l'argent et pris la fuite, vous avez gaspillé une heure ou deux à vous déguiser, à établir une fausse piste et à cacher la voiture, avant d'aller prendre le train à Moreton Abbot ?

— C'est exact.

— Mais, avant de barboter l'argent dans le coffre de Charters, n'avez-vous pas pensé un seul instant que ces billets pouvaient être faux ? Cette idée ne vous est pas venue à l'esprit ?

Serpos haussa les épaules une fois de plus.

— Si. J'ai envisagé cette éventualité, reconnut-il. Mais ces billets me paraissaient parfaitement authentiques. Je ne suis pas expert en

cette matière.

— Par conséquent, continua H.M. frappant doucement de son crayon le crâne posé devant lui, vous auriez très bien pu vous laisser duper par une contrefaçon, même assez grossière ?

— Sans aucun doute.

— De sorte que vous êtes aussi ignorant qu'un enfant au berceau, de toutes ces combines de faux-monnayeurs ?

— Parfaitement.

Merrivale continua à frapper le crâne de quelques coups légers. Puis, il reposa le crayon.

— Eh bien, vous êtes un fameux menteur, mon garçon, dit-il froidement. Une des premières choses que nous ayons apprises sur votre compte, c'est que, avant d'entrer au service du colonel Charters, vous aviez travaillé dans une banque.

19

L'ASSASSIN

Le vent gonflait les rideaux de la porte-fenêtre, et un tourbillon de pluie s'engouffra à l'intérieur de la pièce, mais personne n'y prit garde. Je dois reconnaître que, coupable ou non, Serpos ne perdit jamais son sang-froid. Son visage mal rasé, aux lourdes mâchoires, était tourné un peu de côté. Il ressemblait à sa propre caricature. Mais sa voix ne tremblait pas, et il ne changea pas de ton.

— Donc, j'ai travaillé dans une banque, dit-il. Et vous trouvez que ça suffit à prouver que je sais distinguer un vrai billet d'un faux ? Et que je sais les reconnaître à coup sûr, rien qu'en les flairant, sans doute, ou grâce à un sixième sens, même si le faussaire est un expert aussi adroit que Willoughby ? Mon cher monsieur, je sais très bien conduire une auto, mais je serais incapable de la mettre en pièces détachées et de la remonter ensuite. Vous, mon cher, vous êtes le chef de l'Intelligence Service. Cela n'implique pas obligatoirement que vous soyez intelligent. Nous en avons d'ailleurs eu la preuve. À propos, suis-je inculqué ?

H.M. pointa son crayon vers Serpos.

— Oh ! ça dépend ! Vous dites que vous n'êtes jamais allé chez Hogenauer. Alors, comment se fait-il qu'on ait trouvé cette nuit dans sa villa un faux billet de cent livres, lequel billet n'avait jamais quitté le magot de Willoughby avant que vous n'ayez mis la main dessus ?

Serpos ouvrit la bouche, puis la referma sans mot dire. Il avait l'air d'un homme pris au piège.

— C'est la première fois que j'entends parler de ça, répondit-il. Reste à savoir si c'est vrai, ce dont j'ai tendance à douter.

— N'avez-vous jamais vu le D^r Albert Keppel ?

— Jamais. J'ai entendu parler de lui, mais je ne l'ai jamais vu.

— Alors, comment se fait-il que vous ayez téléphoné cette nuit à 3 h 05 à son hôtel, en vous faisant passer pour « L », et que vous ayez demandé à votre correspondant – un inspecteur de police – s'il était désireux de savoir la vérité au sujet de l'argent ?

Très lentement, le regard de Serpos fit le tour de notre cercle. Sa poitrine étroite frissonnait plutôt qu'elle ne respirait. Mais, parmi tous les spectateurs, aucun ne bougea. Stone, dans son costume blanc,

penché en avant, se cramponnait au bord du bureau. Evelyn les yeux mi-clos, n'avait pas changé de position et H.M. était imperturbable comme toujours.

— Il n'aurait tout de même pas cette audace ! s'écria Serpos, d'une façon aussi brusque qu'énigmatique. (On eût dit que chaque effort qu'il faisait pour reprendre son souffle lui causait une souffrance aiguë.) Vous me forcez à répondre à vos questions, que je le veuille ou non. Mais celle-ci est absurde. Je n'ai appelé personne au téléphone. Qui a pu vous raconter ça ?

— C'est le D^r Antrim.

— Eh bien, c'est faux !

— Alors, nous allons procéder à une petite vérification, grommela H.M. (Il se pencha en travers du bureau et atteignit le téléphone.) Je vais demander un numéro. N'importe lequel. Ça n'a aucune importance. Par exemple, essayons l'hôtel Cabot à Bristol. L'un de vous en connaît-il le numéro ? Non ? Ça ne fait rien, le central me le donnera. Allô !... le central ?

Agitant frénétiquement le crochet pour attirer plus vite l'attention de l'opératrice, il hurlait dans l'appareil, selon sa coutume. Dans ce cas-là, le téléphone manifeste d'ordinaire son activité interne par des sons étranges, semblables aux borborygmes d'un estomac détraqué. Mais, cette fois-ci, il resta muet.

— Allô... central ! hurla H.M. de plus belle.

Seul le bruit de la pluie lui répondit. Il se rejeta en arrière avec une expression qui pouvait passer pour de la satisfaction.

— Hum... fit-il d'une voix sourde, essayez à votre tour si ça vous amuse. Il me semble qu'on a coupé les fils. Bien joué. Sergent, allez vérifier dehors de quoi il retourne.

Je vis poindre sur le visage d'Evelyn l'expression de quelqu'un qui voit s'écrouler d'un seul coup sa théorie patiemment échafaudée.

— Mais alors, dit-elle, Antrim n'aurait pas pu entendre Serpos téléphoner ?

— Vous vous êtes tous montrés très curieux de savoir ce qu'il y a d'écrit sur ces papiers, déclara H.M., ramassant les formules d'ordonnances sur le bureau. Eh bien, je crois que le moment est venu. (Il se tourna vers Stone.) Tenez ! Vous qui êtes un orateur. Lisez ces papiers à haute voix l'un après l'autre. Gardez le mien pour la fin, car on doit le respect au patron, mais lisez le vôtre juste avant. Je suis persuadé que Serpos trouvera cette lecture fort intéressante.

Stone affermit son pince-nez.

— Le premier papier, commença-t-il, est signé K.B. Je suppose donc qu'il a été écrit par M. Blake. En voici le contenu :

L'assassin : Henry Bowers.

Le mobile : l'argent. Nous sommes amenés à conclure que Paul Hogenauer, étant donné ses connaissances très approfondies en matière de gravure et d'imprimerie, a fait partie de la bande Willoughby. C'est pourquoi (et tout le monde est d'accord là-dessus) il vivait dans une telle crainte de la police. Quand la police commença à cerner Willoughby, Hogenauer en fut probablement informé et résolut de quitter au plus tôt le pays. C'est pour cela que, ayant besoin de deux mille livres, il a fait cette fausse proposition de trahir « L ». C'est une erreur de croire qu'on a saisi la totalité des billets fabriqués par Willoughby à son centre d'organisation. Une bonne partie de cet argent a dû être déposée dans la villa de Hogenauer...

Là, Stone fit une pause et tourna le feuillet. Avant de continuer sa lecture, il s'éclaircit la voix et jeta un coup d'œil vers H.M.

— ... Or, Bowers ne savait rien des agissements de Hogenauer. Il était persuadé que les billets qu'il avait trouvés à plusieurs reprises dans la maison étaient authentiques. Bowers croyait Hogenauer à demi fou, et très capable d'une telle négligence. Enfin, un beau jour, Bowers tomba sur une liasse de billets de cent livres, pareils à celui qui a été trouvé plus tard dans le journal. Le total de cette liasse s'élevait sans doute à un millier de livres, ou même plus, ce qui est bien suffisant pour faire tourner une tête plus solide que celle de Bowers. Il a donc assassiné Hogenauer pour s'emparer de l'argent. La preuve en est que c'est seulement ici même, devant nous, que Bowers s'est effondré de rage en apprenant que le billet de cent livres était faux. Et c'est pour se disculper qu'il a menti au sujet du gros compte en banque de son patron, et encore menti en prétendant avoir entendu un soir la voix d'Antrim dans le bureau de Hogenauer.

— C'est tout, conclut Stone. Il y a encore une autre phrase, mais elle est inachevée.

— Vous ne nous avez pas donné le temps de terminer, reprochai-je à H.M. De tous les suspects, c'est Bowers qui a eu les meilleures occasions. Il était ici, dans le vestibule de cette maison, et il a entendu Antrim ordonner du bromure. Il a très bien pu revenir ici avec l'auto de louage au cours de la nuit, et cambrioler la pharmacie...

— Holà, holà !... Doucement ! interrompit H.M. Nous devons nous en tenir strictement au texte écrit sur chaque papier. Pas de commentaires. Au suivant.

Stone avait l'air d'un gamin qui ouvre des pochettes-surprises. Il

prit la seconde feuille, et la présenta à la ronde.

— Ce papier, annonça-t-il, porte une écriture féminine, aussi je l'attribue à miss Cheyne. En haut, elle a écrit et souligné : M^{rs} Antrim. Voici maintenant les conclusions de miss Cheyne :

— Cette affaire n'a rien à voir avec celle des faux billets. C'est M^{rs} Antrim la coupable. Elle mène une vie lugubre, dans un endroit lugubre, avec un médecin de campagne lugubre, et elle n'est pas femme à s'ennuyer longtemps. Tel père, telle fille. La semaine dernière, elle a appris que son père était mort, la laissant héritière d'une fortune considérable. Le moment de s'évader de sa vie fastidieuse était venu. Pour se débarrasser de son mari, elle a tué un homme. Elle a froidement donné de la strychnine à Hogenauer, et puis elle a interverti exprès les flacons, de façon à faire croire que quelqu'un les avait échangés. Mais qui ? Alors, elle a fait elle-même ces marques à l'intérieur de la fenêtre, afin que le D^r Antrim donne dans le panneau, et de pouvoir prouver que les éraflures avaient été faites de l'intérieur. Sa machination a parfaitement réussi. De plus, elle a fait cette excursion chez Hogenauer, en apparence pour l'empêcher de boire le poison, mais en réalité pour se constituer un joli petit alibi. Voilà ce dont elle est capable. Tout ce que je dis là est vrai, j'en suis absolument certaine.

Stone reposa le papier d'un air indulgent, mais il fit entendre un petit claquement de langue.

— Je suis sûre que c'est vrai, parfaitement ! s'écria rageusement Evelyn. Vous êtes tous obnubilés par des motifs et des actes épouvantablement compliqués, des gens qui entrent et sortent par des fenêtres fermées, ou qui font des tours de prestidigitation avec des flacons. La vérité c'est qu'il n'y a eu ni cambrioleur ni flacons échangés. Et je vous défie de me contredire.

— Ouais... murmura H.M. C'est la solution la plus simple, d'accord. Mais dans ce cas, que faites-vous de la déclaration de Bowers affirmant que Hogenauer a reçu un soir un visiteur toutes portes closes, un visiteur appelé Antrim tout le long de l'entretien ? Croyez-vous qu'il se soit agi en réalité de M^{rs} Antrim, et que Hogenauer ait été pour elle un sinistre complice ? Allons, allons ! Ce pauvre Hogenauer, on ne le voit guère jouant un rôle dans un crime passionnel. Ou bien partagez-vous à moitié l'opinion de Ken, et êtes-vous prête à soutenir que M^{rs} Antrim a soudoyé Bowers pour lui faire dire que son mari était là-bas ?

Evelyn ne répondit pas. Elle restait songeuse.

— Je vous ai dit, reprit Merrivale que, de quelque côté que l'on se tourne, c'est toujours le mobile qui nous manque. Selon vous,

M^{rs} Antrim est excédée de son mari. Alors, elle va tuer quelqu'un, en espérant ainsi mener son mari à la potence. Elle commet un double assassinat dont la seule victime certaine est un homme avec lequel elle n'a rien à voir. Non, non, ma fille. C'est trop tortueux. Je ne nie pas qu'il y ait des maris et des femmes qui s'entretuent. Mais, quand ils en sont parvenus à ce point d'asphyxie conjugale, ils sont bien trop exaspérés pour agir d'une façon aussi préméditée. Tant que vous n'arriverez pas à fournir la raison véritable pour laquelle Hogenauer est mêlé à tout ça, votre explication ne vaudra rien. Nous sommes en présence de deux théories opposées. Votre raisonnement est solide quant aux moyens employés, mais faible quant au mobile. Celui de Ken est solide quant au mobile, mais faible quant aux moyens. Dites-moi un peu, Ken, si c'est Bowers qui a fait le coup, comment s'y est-il pris ?

Je réfléchis un instant :

— Bowers savait qu'on avait donné à Hogenauer un petit flacon de bromure. Après avoir déposé Hogenauer chez lui, il est revenu ici avec la voiture de location afin de chiper un peu de poison, n'importe lequel, pour le mêler au bromure. Il est entré par la fenêtre...

H.M. ouvrit de grands yeux.

— La fenêtre de la pharmacie ? Donc elle aurait bien été fracturée de l'extérieur, selon vous ? Mais, attention ! Comme l'a fait remarquer Antrim lui-même, pourquoi un étranger aurait-il choisi cette fenêtre, quand il eût été si simple de fracturer la porte-fenêtre ?

C'était un sujet qu'on avait, à mon humble avis, terriblement embrouillé à force d'en parler. Je dis donc :

— Justement, parce qu'il s'agissait d'un étranger ! Comment un étranger aurait-il pu savoir si les fenêtres étaient dures ou non ? Il a fait le tour de la maison, il a vu une fenêtre, il a essayé, avec un couteau, d'ouvrir le verrou de l'extérieur et il l'a brisé. Quant aux marques sur l'appui de la fenêtre, tout le monde s'accorde à dire qu'on les a faites de l'intérieur. Pourquoi pas en effet ? Pourquoi le cambrioleur ne les aurait-il pas faites en repassant par là pour sortir ?

— Donc, voilà où nous en sommes. Le cambrioleur fracture la fenêtre et entre. Il cherche un poison, n'importe lequel. Il trouve un flacon marqué « strychnine ». Je ne pense pas que Bowers ait des connaissances particulières en pharmacie, mais tout le monde connaît la strychnine, au moins de nom. Bowers s'aperçoit que cette strychnine est une poudre blanche semblable au bromure. Alors, l'idée lui vient de substituer la strychnine à la poudre que Hogenauer a emportée, et de s'arranger pour faire croire que cette strychnine a été donnée à son patron par erreur. Sur l'étagère, en face de Bowers, il y a

le bocal de bromure, d'où sept grammes viennent d'être retirés. Alors, Bowers l'emplit de nouveau avec sept grammes de...

— De quoi ? Si Bowers est venu sans idée préconçue, sans armes ni bagages, avec quoi remplit-il le bocal, s'il vous plaît ?

— Pourquoi pas avec du bromure d'ammonium ? C'est aussi une poudre blanche cristallisée, tout comme le bromure de sodium, il doit bien y en avoir un flacon ici. Et même, pourquoi pas du sel ordinaire ? J'ai comme une idée que l'analyse du bocal donnerait des résultats intéressants.

Comme on le voit, après avoir été le parfait cambrioleur, le parfait policeman, le parfait pasteur, je me croyais devenu le parfait détective.

— Parfaitement absurde, déclara Evelyn.

Cependant, elle paraissait impressionnée. H.M. continuait à frapper de son crayon l'occiput de la tête de mort sur un rythme régulier qui commençait à me porter sur les nerfs. Et je sentais que Serpos était aussi énervé que moi. Depuis que Stone avait entrepris la lecture des papiers, Serpos n'avait pas dit une parole. L'effet du whisky s'évaporait. Ses nerfs étaient aussi hérissés que la brosse bleuâtre qui ornait son menton. Son long cou sans faux col lui donnait l'air d'un dindon ecclésiastique, et ses yeux s'étaient mis à larmoyer. Dès que j'avais commencé à parler, il m'avait reconnu et se tenait maintenant sur ses gardes.

Toc, toc, toc, frappait nonchalamment le crayon de H.M. *Toc, toc, toc*. On l'entendait nettement, dominant le murmure de la pluie qui s'apaisait.

— Au suivant, dit enfin H.M.

— Je refuse de le lire ! glapit Stone.

— Vous refusez ? Et pourquoi ?

— Parce que c'est une indignité ! répliqua Stone. (Il se dressa sur ses jambes courtes, le bras replié derrière son dos, pour cacher le papier. Le manque de sommeil et l'effort d'attention l'avaient légèrement pâli.) Parce que c'est une indignité, voilà pourquoi je refuse ! Parce que, en somme, on m'accuse de...

— De meurtre, mon ami ?

— Hein ? Fichtre non ! Vous n'imaginez pas, tout de même, que... (Stone s'arrêta.) Non. Mais en somme, on prétend que mon récit de la mort de « L » n'est qu'un mensonge, que « L » n'est pas mort, et que c'est lui qui a commis tous ces crimes.

— Alors, qu'en pensez-vous vous-même ? demanda H.M. avec

douceur.

Toc, toc, toc, sur le crâne poli, *Toc, toc, toc...*

Stone ôta son lorgnon. Ses yeux prirent une expression vague et triste. Il se frotta les yeux, puis remit son pince-nez. Il ne regarda pas sa propre feuille de papier, mais passant derrière le bureau où se tenait H.M. il alla se planter devant le siège de Serpos et déclara :

— Je crois que voilà notre homme.

— Vraiment ? dit Serpos. Vous en êtes bien sûr ?

— C'est ce que j'ai écrit il n'y a qu'un instant, continua Stone, et en prononçant tout à l'heure une certaine phrase, il m'a apporté l'assurance que je ne m'étais pas trompé. C'est pourquoi je vous ai demandé si je pouvais ajouter quelque chose à mon exposé. Vous saisissez ? Je ne vais pas vous le dire, je vais vous le raconter :

— Je suis américain. Donc Willoughby, citoyen américain, est de mon ressort. J'ai souvent entendu parler de Willoughby l'Encaisseur, mais je ne l'ai jamais rencontré sur mon chemin. Or, quand ce jeune homme a parlé de la manie qu'avait Willoughby de toujours avoir une grosse quantité d'argent liquide à portée de la main, cela m'a rappelé une autre histoire. Celle d'un faux-monnayeur nommé Shell Fields, qui opérait dans le Middle West, il y a environ soixante ans. Lui aussi, il possédait une imprimerie de faux billets. Lui aussi, il dirigeait une bande chargée de refiler la fausse monnaie à sa place. Lui aussi, il se défiait de ses hommes. Lui aussi, il préférait garder son argent sous la main. Et alors, il avait combiné un plan tel qu'il était impossible à sa propre bande de découvrir la cachette de l'argent. La police elle-même, si elle venait à cueillir Fields, ne serait jamais arrivée à dénicher son magot. Fields cachait son argent dans un endroit où nul ne serait allé le chercher. Il cachait les vrais billets parmi les faux !

— Vous saisissez ? demanda Stone. Comme dans la vieille histoire d'Edgar Poe, à l'endroit le plus en vue. Des billets empilés contre le mur, en pleine évidence, dans une officine de faux-monnayeurs...

— Fields rangeait ses billets par liasses de vingt, avec une bande de papier autour. Les trois premiers billets, de chaque côté de la liasse, étaient faux. Ceux du centre étaient vrais, comme dans un sandwich dont ils auraient été le jambon. Après avoir constaté que les billets du dessus et du dessous n'étaient que des faux sans aucune valeur, personne n'aurait songé à y regarder de plus près. Pourtant, à l'intérieur du sandwich, il y avait quatorze excellents billets, tout ce qu'il y a de plus authentiques. Eh bien, Willoughby a fait exactement la même chose ici, en Angleterre. Et vous êtes le seul à l'avoir compris.

Pour la première fois, l'expression de Serpos parut se modifier

légèrement. Peut-être cette expression n'était-elle due qu'au reflet trouble de l'aube morne sur son visage, mais je crois qu'il devait y avoir une autre raison. Stone se tourna vers H.M.

— Je commets une erreur, corrigea-t-il, en disant que Serpos est le seul à avoir compris. Vous aussi, vous aviez compris. C'est pour ça que vous lui avez posé toutes ces questions. Car il était capable, lui, de distinguer la fausse monnaie de la vraie. Si tous ces billets avaient été faux, il n'aurait pas pris la peine de les voler. Serpos les croyait bons. Mais il voulait en être tout à fait sûr. C'est là qu'on reconnaît notre ami Serpos. Il lui faut des garanties ! Tout devient clair comme le jour : Serpos prélève dans le coffre des échantillons de chaque catégorie de billets et les porte à la grande autorité en la matière : à Hogenauer. Hogenauer lui confirme que ces billets sont authentiques. Mais Hogenauer refuse d'accepter une part des bénéfices pour prix de son silence. Il est trop honnête et surtout trop effrayé d'être expulsé par la police. Aussi, pour gagner les bonnes grâces des autorités, Hogenauer se résout-il à aller dévoiler la vérité sur cette « fausse » monnaie, ou plutôt cette monnaie que la police croit fausse.

Stone s'interrompt, comme soulevé par un puissant élan divinatoire.

— Et voilà pourquoi, conclut-il, voilà pourquoi Serpos a été forcé de tuer Hogenauer.

Le bruit de la pluie faiblissait. Et nos oreilles bourdonnaient d'une sensation nouvelle et subite : le silence. H.M. avait enfin cessé de tapoter le crâne avec son crayon. Nous venions de nous rendre compte, et Stone aussi bien que nous, que Merrivale, au cours de cette nuit, avait manœuvré à sa façon, par des voies détournées.

— Vous êtes de mon avis, lui demanda Stone, n'est-ce pas ?

— Moi ? dit H.M. (Il s'assombrit, et parut sortir de sa somnolence.) Plus ou moins. Je veux dire que je suis de votre avis sur tous les points, sauf un.

Là, Serpos, comme mû par un ressort, bondit de son siège. Il étendit la main et commença un discours dont l'incohérence était due, sans doute, à son état d'extrême fatigue.

— Vous ne pouvez tout de même pas soutenir que c'est moi qui suis coupable, s'écria-t-il. Personne ne peut soutenir une chose pareille. Ce n'est pas vrai. Tas d'idiots, de triples idiots, vous n'avez donc pas encore compris qui est le coupable, le vrai ? Je vais vous le dire. Je me fiche de tout maintenant, et je...

Quelque part dans la maison silencieuse, on entendit résonner des pas pesants qui se rapprochaient comme si quelqu'un s'empressait

d'apporter une nouvelle. La porte du vestibule s'ouvrit. Sous l'éclairage faux de la lumière matinale mêlée à celle de la lampe, le visage du sergent Davis semblait dépouillé de toute expression.

— Chef... dit-il haletant, chef, il se passe quelque chose d'anormal, et...

— Vraiment, mon garçon ? grommela tranquillement H.M. Allons, prenez votre temps.

— C'est chez le colonel Charters, chef. La... la femme de chambre... la femme de chambre me raconte qu'il a sauté dans sa voiture, et qu'il a démarré sur les chapeaux de roue, il y a plus d'une demi-heure, avec M^{rs} Charters, en emportant un tas d'affaires.

À ces mots, Evelyn bondit vers le bureau et saisit la feuille gribouillée au crayon bleu par la main de H.M. Je crois, bien que je n'en sois pas sûr, qu'elle la lut tout haut. Mais ma mémoire a gardé le souvenir des mots écrits, plutôt que des paroles prononcées.

C'est vous qui êtes le meurtrier, Charters. Et je vous fais lire ceci parce que vous vous obstinez à ne pas vouloir comprendre mes avertissements, et parce que je tiens à vous laisser filer. On dit qu'aux yeux de la loi, l'empoisonnement est le plus bas et le plus méprisable des crimes. Mais, Dieu me pardonne, Charters, je ne peux pas faire une chose pareille à un vieil ami comme vous. Ne vous rendez-vous donc pas compte que demain matin vous aurez toute la police sur le dos, sitôt quelle aura eu l'occasion d'examiner cette « fausse monnaie » que vous êtes le seul, jusqu'ici, à avoir eue entre les mains ? Il n'est pas en mon pouvoir d'arrêter la marche des événements. Mais je peux vous accorder une heure pour vous mettre à l'abri, si vous partez tout de suite. Si vous coupez les fils téléphoniques et si vous mettez les autos hors d'usage, vous aurez encore un peu plus de temps devant vous. D'autre part, vous n'êtes pas tout à fait mauvais, Charters. Vous n'avez pas voulu, alors que c'eût été pour vous chose facile, faire peser la responsabilité de votre crime sur des vivants, qui auraient eu à en souffrir. Vous vous êtes borné à affirmer que c'était un homme mort qui était le coupable. On a déjà vu des choses pires, et on en verra de pires encore. H.M.

La pluie avait cessé. Perçant la brume du matin, un faible rayon de soleil étincela sur la mer, et vint balayer les ombres de la pièce. Nous pouvions entendre le murmure du ressac au pied de la falaise. H.M. était toujours assis, abritant ses yeux de la main.

— Charters est un homme intelligent, dit-il. J'espère qu'il s'en tirera.

COMME ON SE RETROUVE !...

Devant nous, la route, déroulant ses virages à travers le damier des champs verdoyants, luisait après l'averse. Un fantôme de pluie semblait encore tramer dans l'air. Dans la campagne déserte, la Lanchester de H.M. fonçait à toute allure. À 6 h 30, nous émergions de la brume : Exeter, Honiton, Chard, Yeovil... Quand nous atteignîmes Sherborne, le matin rayonnait dans toute sa splendeur.

Et du parvis de Malines

Nous entendions

Le carillon

Sonner la demie de matines,

Et Joris prenant la parole

Dit : maintenant

J'ai bien le temps

Et cependant l'heure s'envole !

Nous avions toutes les chances d'arriver en retard pour la cérémonie. Au volant de la Lanchester, je méditais sur notre horaire. Ce n'était pas la distance entre Torquay et Londres qui m'inquiétait : dans ces randonnées au petit matin, malgré les routes étroites et les virages brusques, l'aiguille du compteur descend rarement au-dessous de quatre-vingts ou de cent. La difficulté commencerait plus tard, quand il s'agirait, à travers la circulation de Londres, d'atteindre nos domiciles respectifs, pour nous raser, nous mettre en habit et nous hâter de gagner Westminster avant 11 h 30.

À demi vautré sur le siège de derrière, H.M. s'était endormi comme une souche, oscillant aux cahots de la route, le visage couvert de son inénarrable chapeau. De temps en temps, un long ronflement sortait de dessous le panama.

— Rien ne réussira donc à le réveiller ? demanda Evelyn au désespoir. J'ai tout essayé. Je lui ai promis un whisky, je lui ai raconté que le ministre de l'Intérieur avait dit qu'il n'était qu'un gros plein de soupe, j'ai...

En dérapant dans un virage après Salisbury, je jetai un regard pardessus mon épaule. Assise à l'extrême bord de la banquette arrière,

Evelyn s'efforçait de secouer Merrivale et le bourrait de coups de poing dans la poitrine.

— Mais, Ken, dit-elle, il doit tout de même y avoir quelque chose à faire ! Il ne veut pas se réveiller. Je t'assure qu'il ne veut pas ! Je veux absolument savoir ce qui s'est passé, tout ce qui s'est passé, sinon je ne pourrai pas me marier en paix.

Stone prit la parole. Il était assis à côté de moi sur le siège de devant. Evelyn avait juré ses grands dieux qu'elle voulait l'avoir à notre mariage, quoi qu'il arrivât, et nous l'avions enlevé, malgré ses protestations. Je ne sais pas ce que la fille de Stone, à Bristol, pouvait bien penser des faits et gestes de son père, et j'espère que je n'aurai pas, d'ici longtemps, l'occasion d'entendre l'opinion de cette dame. Pendant cette randonnée à tombeau ouvert, Stone resta plongé dans une rage froide, se cramponnant d'une main à la portière, et de l'autre maintenant sa chevelure que le vent ébouriffait pendant que nous foncions. Tout le long du chemin, il déversa sur moi, d'une voix basse et monotone, un flot de commentaires plein d'aigreur.

— Vous avez raté cette vache, remarqua-t-il d'un ton acerbe. Vous n'êtes pas en forme : quelques centimètres de plus à droite, et vous l'aviez. Si vous regardiez la route, je suis sûr que vous ne l'auriez pas manquée... Pourquoi montez-vous sur ce talus ? Allez-y franchement, coupez à travers champs ! Oooh ! Prenez les virages plus vite, je vous en prie ! Je me sens comme une bille sur le plateau de la roulette... Au fait, que devient cette vieille toupie de Merrivale, là derrière ? Toujours endormi ? Piquez-le donc avec une épingle, pour voir s'il réagit.

— Il ne dort pas du tout, en réalité. S'il ne veut pas parler de cette affaire, c'est qu'il n'a rien à en dire. C'est par hasard qu'il a buté contre la solution. Mais, comme il n'a pas de bonnes explications à nous fournir, il feint de dormir pour réfléchir à son aise.

— Foutez-moi donc la paix ! tonitrua derrière moi une voix bien connue, à m'en faire éclater le tympan.

Le chapeau bascula en arrière, et H.M. bascula en avant. Nous fûmes tous contents de l'entendre parler sur ce ton-là, car cela signifiait que ses ennuis étaient terminés. Cependant, il ne consentit à parler que passé Basingstoke, et jusque-là ne s'exprima que par grognements. Il était assis, son menton en galoche appuyé sur la main, son chapeau rabattu sur le nez, et fixant la route sinueuse de ses yeux las et gonflés.

— Voyez-vous, dit-il, cette histoire est encore plus étrange que vous ne le pensez. Pour commencer, dans cette affaire qui semble, à première vue, être composée de détails extravagants sans aucun

rapport, chacun de ces détails, justement, est essentiel. Tous ces menus faits que vous avez rencontrés sur votre chemin et rejetés dédaigneusement de côté étaient aussi nécessaires et aussi importants pour arriver au but que les signes d'un jeu de piste. Une trousse de cambrioleur, une erreur dans une conversation téléphonique, un faux billet, un couteau, chacun de ces éléments était une pierre d'un édifice solide, que vous preniez tout bêtement pour une tour de Babel. Je ne vois que deux exceptions : ce sont les meurtres eux-mêmes ! Sans les meurtres, nous serions quand même parvenus à résoudre le problème. Et nous aurions eu une affaire de meurtres même si ces meurtres n'avaient pas eu lieu. Ça vous paraît bizarre ? Il y a de quoi. Écoutez un peu :

— D'abord, je voudrais que vous réfléchissiez au cas de Charters lui-même. Je voudrais que vous essayiez de comprendre ce personnage au visage austère et fatigué, d'une susceptibilité malade. Et par-dessus tout cela, une sorte de haine chevaleresque. Charters avançait en âge. On l'avait, en quelque sorte, remisé. Les Services de l'Armée n'avaient plus besoin de lui. Il n'était pas riche, comme il vous l'a dit lui-même. Charters n'était pas seulement las : il était aussi plein de rancœur. Jadis, dans l'armée, puis au Service de Renseignements, il avait accompli de grandes actions, et il avait disposé d'un pouvoir presque absolu... Bref, il n'y a pas eu beaucoup d'hommes comme lui. Mais, à présent, il lui fallait de l'argent, du soleil, de la chaleur, la mer, le confort, et d'autres pays pour y reposer ses vieux os et y être respecté. Telles sont les raisons qui l'avaient poussé à se faire bâtir un bungalow colonial. Telles sont les raisons qui ont fait de lui un assassin.

— Mais je crois que je ferais mieux de reprendre au début, au moment où j'ai été saisi de l'affaire, pour vous montrer comment elle s'est déroulée. Lorsque Charters m'a raconté que Hogenauer était venu le voir afin de lui livrer « L » pour deux mille livres, je m'y suis laissé prendre. Pourquoi pas ? Pour quelle raison aurais-je douté de Charters ? Les bruits qui couraient sur la présence de « L » dans la région contribuaient même à renforcer ses dires. Je vous expliquerai dans un instant pourquoi c'est moi que Charters est venu trouver. Je prends les faits un par un, dans l'ordre où ils se sont présentés...

— Il y avait pourtant quelque chose qui me tracassait : toutes les paroles de Hogenauer rapportées par Charters étaient en contradiction complète avec ce que j'avais pu apprendre du caractère de Hogenauer au cours de mon existence. Si jamais nous avons été certains de quelque chose à propos de Paul Hogenauer, c'est bien de son honnêteté, de son honnêteté timide et presque douloureuse. Et cependant, il offrait de trahir « L », de le trahir pour de l'argent ! Or,

de sa vie, Hogenauer ne s'était pas plus soucié de l'argent que d'une guigne. De l'argent pour son invention ? Quelle invention ? Il n'avait jamais eu la tournure d'esprit d'un inventeur. Pourquoi aurait-il pu avoir besoin de cet argent ?

— Donc, j'étais là, à réfléchir, et je me dis à moi-même : Voyons, quelle est la raison qui peut te faire admettre que Hogenauer ait réellement fait une offre semblable ? » Et la réponse fut : « Parce que c'est Charters qui me l'a dit. » Ce qui me laissa coi, mes enfants. J'avais confiance en Charters. Le premier résultat fut donc que j'en vins à me méfier de Hogenauer. Voilà pourquoi j'ai été prudent en dressant mes plans. Voilà pourquoi j'avais donné à Ken toutes ces instructions qui vous ont tant fait rigoler plus tard, en me traitant de vieille bête.

— Passons là-dessus, et revenons à cette nuit où Ken, ayant reçu en plus desdites instructions un outillage complet de cambrioleur fourni par Charters, se met en route pour Moreton Abbot. C'était immédiatement après la visite d'Antrim, qui nous avait apporté des nouvelles absurdes, mais cependant troublantes, au sujet d'un flacon de poison disparu.

— Avant l'arrivée de Ken, Charters m'en avait dit assez long sur l'affaire Willoughby. Willoughby, ayant été tué d'une balle en résistant à la police, n'était plus là pour donner sa version de l'histoire. Charters m'apprit donc qu'on avait saisi tout le stock de faux billets qui, depuis lors, était en sûreté dans son propre coffre-fort. Il m'expliqua que l'instruction de cette affaire Willoughby allait avoir lieu prochainement. Devant la commission d'enquête, Charters devait relater les circonstances de la mort de Willoughby, et présenter quelques spécimens des faux billets comme pièces à conviction. Le reste ? Oh ! ma foi, c'était bon à jeter au feu ! Le commissaire central Charters s'en chargerait et rendrait compte à la Trésorerie. Il fournirait aussi une liste des numéros des faux billets saisis.

— Arrivé à ce point de son récit, Charters ouvrit son coffre pour me montrer un échantillon ou deux. Et il s'aperçut que la fausse monnaie avait été volée. Par Serpos.

— Là, je sentis que la tête me tournait : Serpos, au dire de Charters lui-même, avait été employé dans une banque. Serpos, habitant dans la maison, travaillant dans la maison, devait être, après Charters, le plus renseigné sur l'affaire, et c'était Serpos qui avait volé cette fausse monnaie ! Était-il vraiment absent au moment de l'arrestation de Willoughby ? Et comment cette absence momentanée aurait-elle pu l'empêcher d'être au courant de l'affaire ? Qu'un crime retentissant éclate, comme un geyser au fond de votre jardin potager, qu'un

homme soit tué sur votre paillason, ou qu'un plein sac de fausse monnaie soit fourré dans le coffre de votre propre bureau, le simple fait d'avoir été en vacances pendant ce temps-là ne suffira pas à vous maintenir dans l'ignorance après votre retour !

— Je me suis dit : « Voyons ! Serait-il possible que ?... » Et alors, je me suis mis à observer l'attitude de Charters, au moment où il découvrit le vol. Les complots d'espionnage de Hogenauer avaient cessé de l'intéresser : il était braqué sur l'idée de cueillir Serpos au plus vite, mais surtout sans l'inculper de vol ! Vous comprenez maintenant, Ken, pourquoi on vous a arrêté et fourré au bloc à Moreton Abbot sans rien vous demander ? Parce qu'il y avait quiproquo, et que personne ne savait au juste quelle était la voiture que Serpos avait prise pour s'enfuir. Charters ne pouvait pas se payer le luxe de laisser échapper Serpos. Aussi se borna-t-il à lancer des ordres destinés à faire arrêter les conducteurs des deux voitures.

— Pour couronner le tout, voilà votre coup de téléphone nous annonçant que Hogenauer avait été empoisonné, et dans quelles conditions. C'était déjà assez intéressant en soi, mais cet événement en a provoqué un autre encore plus intéressant. Vous vous souvenez que c'est Charters qui a répondu à votre coup de téléphone ? Vous avez commencé par une discussion : vous lui avez raconté comment vous vous étiez évadé, sans même mentionner le nom de Hogenauer, et Charters vous a coupé la parole. Réfléchissez un peu. Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il vous a dit à ce moment-là ?

Nous approchions de la grand-route de l'Ouest qui allait nous mener droit au cœur de la circulation de Londres, et je gardais les yeux fixés sur la route.

— Ses paroles exactes, autant que je m'en souviene, dis-je, étaient : « À présent, vous n'avez plus aucune chance d'inspecter la villa de Hogenauer, ni son grand bureau, ni... »

— *Ni son grand bureau.* C'est bien ça. Il fallait qu'il fût joliment bouleversé pour laisser échapper une telle gaffe. Quel bureau ? Charters nous avait juré qu'il n'avait jamais mis les pieds chez Hogenauer, qu'il ne lui avait même jamais adressé la parole, sauf lorsque Hogenauer était venu lui offrir ce fameux marché. Charters a même fait semblant d'avoir oublié l'adresse de Hogenauer. Mais alors, comment pouvait-il savoir qu'il y avait un grand bureau chez Hogenauer ? C'étaient là les paroles d'un homme qui connaissait les lieux. Il est possible, me dis-je à moi-même, que Charters ait seulement entendu parler du grand bureau par le sergent Davis, lequel avait eu l'occasion d'examiner le cabinet de travail en regardant par les volets. Qui d'autre aurait pu le voir, et le décrire à Charters ?

Même vous, Ken, vous avez regardé par les deux fenêtres, et vous n'avez pas vu de bureau. Et le sergent pas plus que vous, ainsi qu'il nous l'a dit quand je l'ai questionné en votre présence.

— Sur le moment, quand vous avez fait votre premier compte rendu par téléphone, j'étais terriblement ennuyé. Car je tenais là un rapport direct entre les divers éléments de l'affaire. Charters était allé en secret chez Hogenauer, cela ne faisait aucun doute, et Hogenauer était une autorité assez réputée en matière de faux. Tout semblait aboutir là. Les deux extrémités de l'affaire se rejoignaient-elles ? Charters avait-il découvert qu'une bonne partie du magot de Willoughby était authentique, et était-il allé chez Hogenauer pour faire expertiser ces billets ? Sur quoi, la conscience de Hogenauer se serait mise à protester hautement, et il aurait conseillé à Charters de ne pas aller plus loin dans ce genre d'entreprise, sinon, lui, Hogenauer, se verrait obligé de se rendre à l'enquête pour dire toute la vérité. Donc, il fallait faire taire Hogenauer.

— C'est là que les choses commencent à se gâter. C'est tout ce micmac de lueurs papillotantes, de livres manquants et de meubles bouleversés qui m'a lancé sur une fausse piste. À cause de ce décor, de cette mise en scène loufoque, j'ai bel et bien perdu la voie. Si on avait trouvé Hogenauer empoisonné, assis dans son fauteuil, d'une manière normale, j'aurais été sûr de moi. Mais, cette série d'indices dénués de sens me tracassait encore. Voyez-vous, Ken, j'étais obligé d'être prudent. Il y avait tout de même une chance pour que tout ceci fût une histoire internationale à laquelle Hogenauer aurait été mêlé, et les lignes de la lettre déchiffrées sur le buvard n'étaient pas faites pour calmer mes inquiétudes. Il me fallait absolument obtenir une certitude quelconque. C'est pourquoi, je me suis vu forcé de vous envoyer à Bristol.

À ce moment, le visage de H.M. devint satanique sous son chapeau de carnaval.

— Ah ! Ken, si seulement vous aviez donné ce coup de téléphone dix minutes plus tard !

— Pourquoi dix minutes plus tard ? demanda Evelyn.

— Parce qu'alors j'aurais été sûr de mon fait, répondit H.M. avec amertume. Suivons bien le cours de vos exploits, Ken, tels que je les connais par votre compte rendu de Bristol. Si vous aviez su, vous auriez vu toute la comédie se jouer sous vos yeux. Après nous avoir téléphoné de Moreton Abbot vous êtes sorti de la cabine, vous avez défait le journal qui enveloppait votre uniforme de policeman, et un billet de cent livres est tombé du journal. Si l'on avait fourré un aussi gros billet dans un journal vieux de quatre jours mis au rebut à

l'office, il ne pouvait s'agir que d'un faux billet. Ce qui voulait dire que quelqu'un était venu discuter avec Hogenauer, au sujet de l'affaire Willoughby, et que cette discussion avait eu lieu *plusieurs jours auparavant*. Par conséquent, Charters seul avait pu être l'interlocuteur de Hogenauer dans cette entrevue, puisque Charters seul avait les billets en sa possession, dans son coffre.

Stone leva la main.

— Là, je vous arrête, protesta-t-il. Pourquoi l'interlocuteur en question n'aurait-il pas été Serpos ? Pourquoi Serpos n'aurait-il pas pu chiper un ou deux échantillons dans le coffre ? Il y en avait tellement que Charters ne s'en serait pas aperçu. Et pourquoi Serpos n'aurait-il pas apporté ces échantillons à Hogenauer aux fins d'expertise ?

Merrivale lui lança un clin d'œil malicieux.

— Allons, voyons, dit-il avec indulgence. S'il ne s'était agi que de quelques échantillons, pourquoi le coupable, quel qu'il fût, aurait-il éprouvé le besoin de vendre la mèche à Hogenauer, et de lui apprendre la provenance de ces billets ? Si vous ne montrez que quelques échantillons, à quoi bon avouer que vous avez des intentions malhonnêtes sur le reste ? Le nœud de cette affaire, voyez-vous, c'est que le coupable veut faire expertiser tout le paquet ! Autrement, l'expertise ne sert à rien. Il y avait des vrais et des faux billets mélangés. Si l'escroc n'en fait examiner que deux ou trois, à quoi cela l'avance-t-il ?

— Est-ce que je me fais bien comprendre ? demanda H.M. avec effort. Ce n'était sûrement pas Serpos qui était venu soumettre le fric à Hogenauer, parce qu'il n'aurait pas pu enlever tout le paquet du coffre sans que Charters s'en aperçût. Non, personne n'avait pu faire ça, sauf Charters lui-même. Si je parvenais à démontrer que c'était bien Charters qui avait porté l'argent chez Hogenauer, je tenais la preuve unique et suffisante de sa culpabilité. Bref, le diable m'emporte...

— Non, coupa Stone d'un ton de profonde réflexion, qu'il m'emporte, moi ! Mais ne vous interrompez pas. Continuez.

— Bien. Parfait. Reprenons les aventures de Ken à partir de là. Elles sont, par elles-mêmes, des illustrations de la vérité. Ken se rend donc à la gare de Moreton Abbot, et tombe sur Serpos. À présent, les actes de Serpos s'éclairent pour nous. Serpos n'a pas eu besoin de consulter Hogenauer. Il se fie à ses propres connaissances monétaires, et il sait que les deux tiers des billets sont authentiques. Bien entendu, Serpos aurait pu dire à Charters : « Vous avez déclaré officiellement que tout l'argent était faux, alors que vous savez pertinemment qu'il n'en est rien. Mais moi, j'ai compris le truc. Alors, laissez-moi ma part, ou je mange le morceau. » Mais ça ne suffisait pas à ce brave petit

Serpos. Il voulait tout pour lui tout seul, et il croyait que c'était dans la poche.

— Primo, Serpos était persuadé que Charters n'aurait jamais le culot d'envoyer les flics à ses troussees. Secundo, même si Charters se décidait à lui faire donner la chasse, la position de Serpos était toujours garantie, en cas d'arrestation. Il n'avait qu'à susurrer à l'oreille de Charters : « Arrêtez immédiatement les poursuites, ou je dis tout. » Donc, Serpos, ayant bien combiné sa petite affaire, lève le pied en emportant tous les billets, bons ou mauvais.

— Mais fichtre, il a dû avoir une sueur froide quand, sur le quai de la gare, il s'est trouvé nez à nez avec un flic, et qu'il a entendu des gens dans la foule crier d'arrêter le type qui venait de cambrioler le commissaire central ! Ken n'avait inventé cette histoire que pour pouvoir lui-même se camoufler en policeman. Or, il s'est trouvé que Serpos était réellement l'homme qui avait cambriolé le commissaire central !

— Serpos est un garçon passablement nerveux, vous avez pu le constater. Il s'est effondré. Mais ça n'a pas duré longtemps. Il était pincé, soit, mais il lui restait une chance de s'en sortir. Avec une humilité pleurarde, il a supplié qu'on le ramenât à Torquay pour y subir son châtiment. Il se repentait, sa conscience le harcelait... Mais, pendant ce temps-là, une petite lueur rusée dansait au fond de ses yeux. « Charters n'osera jamais, pensait-il. Qu'on me donne l'occasion de lui dire deux mots, et je serai tranquille. » Ça c'était la Variation n° 1.

— La Variation n° 2 eut lieu à peu près deux minutes plus tard, quand il découvrit tout à coup que Ken n'était pas plus policeman que lui-même n'était pasteur. Alors Serpos ne perdit pas de temps pour changer d'attitude. Il se transforma, devint méchant, et refusa de céder ce qu'il avait été si désireux d'abandonner une minute avant. Parce que, voyez-vous, il avait cru que Ken était...

— Un membre de la bande Willoughby, souffla Evelyn.

— Parfaitement. Et cela encore aurait dû vous faire comprendre que Serpos savait fort bien qu'il n'avait pas volé que de la fausse monnaie. Il était parfaitement renseigné sur ce qu'il emportait, et il l'avait toujours été.

— Avec beaucoup de présence d'esprit, Ken le boucle dans les lavabos et s'embarque dans une nouvelle série d'aventures. V'lan ! Immédiatement, il rencontre dans le train un type... (H.M. s'interrompt pour frapper amicalement sur l'épaule de Stone.) ... Un type qui lui présente des références assez dignes de foi, et qui lui apprend que « L » est mort. Mais, même après cette révélation,

avez-vous douté une seconde du conte de Charters ? Non. Est-ce qu'il y a jamais eu, hormis la déclaration de Charters, une preuve quelconque certifiant que Hogenauer ait vraiment offert de trahir « L » ? Non. Hogenauer a-t-il fait cette offre à une autre personne que Charters ? Non. Est-ce vraisemblable en soi ? Non. Y a-t-il une impossibilité flagrante à ce que cette offre ait été faite par Hogenauer ? Oui. Mais, malgré toutes ces raisons, vous n'avez pas eu un seul instant l'idée de soupçonner Charters. Seulement, du coup, c'est Stone qui vous a paru suspect.

— Pendant que vous batifoliez à l'hôtel Cabot, et que vous appreniez la vérité sur l'affaire des lueurs, des boutons de manchettes, et autres fariboles, je commençais, moi, à voir un peu plus clair dans tout ce fatras. Lorsque Ken a téléphoné son second compte rendu, j'avais déjà rangé les éléments de toute l'affaire dans leur ordre chronologique. Jusque-là, j'avais encaissé une belle série de claques. J'étais comme un guignol : chaque fois que ma tête dépassait le rideau, quelqu'un m'assenait un coup de trique. Et l'auditoire se tirebouchonnait de rire. Mais attention, c'est Guignol qui finit par enfermer tout le monde, et rira bien qui rira le dernier. C'est toujours comme ça. Personne ne m'apprécie jamais à ma juste valeur...

— Bref, voilà comment, à mon avis, Charters s'y est pris :

— Il est décidé à tuer Hogenauer pour lui fermer le bec. De sang-froid. Peut-être se croyait-il dans son droit. On ne peut jamais prévoir de quels actes sont capables ces paranoïaques qui se croient méconnus et tenus à l'écart. Mais voilà le hic : Charters était commissaire central. Il allait avoir à enquêter sur un meurtre dont il était lui-même coupable. Hogenauer n'ayant qu'un cercle d'amis très restreint, Charters ne voulait tout de même pas que l'accusation retombât sur l'un d'entre eux. Il résolut donc de tenter un coup superbe, ce qui lui ressemble tout à fait, si vous voyez Charters comme je le vois. Il allait tenter d'être un assassin chevaleresque. Il ne voulait incriminer personne. Et surtout pas les Antrim...

— Tout en leur volant du poison ? interrompit Evelyn.

— Parfaitement. Ce qu'il lui fallait, c'était un assassin factice. Quelqu'un dont on pourrait faire le centre d'une magnifique affaire, mais qui resterait cependant hors d'atteinte. Charters se souvint que Hogenauer avait autrefois fait partie des Services du contre-espionnage. Il se souvint aussi de « L », personnage à la fois vague et précis. Si le Service du contre-espionnage au grand complet n'avait pas réussi à pincer « L », ni à découvrir sa véritable identité, on ne pourrait blâmer le pauvre commissaire Charters d'en rater aujourd'hui la capture. Charters n'avait aucune idée de l'identité réelle de « L », et

il supposait que personne n'en savait plus long que lui là-dessus. Mais, pour bien mettre en évidence le danger que représentait « L » pour tous les gens qui s'intéressaient encore à ces questions, il fallait trouver quelqu'un capable d'apprécier la situation. Bref, ce quelqu'un qu'il s'agissait d'attirer sur place, c'était moi. Et, voyez-vous, je me demande si cette pensée n'a pas chatouillé Charters au fin fond de lui-même, s'il n'en a pas éprouvé un sentiment de satisfaction aigu, quand il était là, ourdissant cette trame dont « L » était le centre, rien que pour voir si, d'une seule et ultime tentative, lui, Martin Charters, le méprisé, pouvait se moquer du patron. Et Martin Charters a réussi.

— Il avait bien préparé son coup. Quand j'ai questionné Antrim sur cette fameuse nuit où il avait donné un calmant à Hogenauer, vous souvenez-vous de sa réponse ? Hogenauer avait suggéré lui-même le bromure. Voyez-vous, j'ai tendance à croire que Charters en savait beaucoup plus sur Hogenauer et sur ses expériences qu'il ne voulait le reconnaître. Pour commencer, bien avant que Charters ait pensé à se livrer à des opérations malhonnêtes, bien avant l'affaire Willoughby, Charters avait appris où habitait Hogenauer. Curieux par nature et par profession, il a envoyé le sergent Davis voir ce que fabriquait Hogenauer et, quand il a appris l'histoire des lueurs autour du pot de fleurs, sa curiosité n'a fait que croître. Il fut rapidement persuadé que Hogenauer se livrait à de louches entreprises. Il y avait de quoi, n'est-ce pas ?

— Je crois que c'est pour cette raison que Charters a cru pouvoir aller chez Hogenauer en toute sécurité, avec une sacoche pleine de billets, pour avoir l'avis d'un expert sur la valeur du butin. Hogenauer prétendit probablement ne pas s'y connaître. « À votre place, avertit Charters, je ne jouerais pas les Sainte-Nitouche, étant donné les occupations auxquelles vous vous livrez ici... » Et alors, le pauvre vieux Hogenauer, saisissant tout à coup les interprétations bizarres auxquelles ses occupations pouvaient donner lieu (rappelez-vous que Keppel lui avait prédit qu'il ne manquerait pas de s'attirer des ennuis à force d'écrire sans cesse toutes ces lettres mystérieuses), Hogenauer, donc, a peur d'avoir maille à partir avec la police. Et il laisse échapper la vérité, ce qui donne à Charters l'idée d'un joli assassinat.

Tout à coup Evelyn prit la parole :

— Je crois que Charters est un démon, dit-elle. S'il avait été un honnête assassin, il aurait sur-le-champ décervelé Hogenauer avec un tisonnier pour le faire taire. Mais ce n'est pas ce moyen-là qu'il a employé. Dites-moi, pourquoi le défendez-vous ?

— J'ai déjà dit, si on veut bien cesser de m'interrompre, continua H.M. impassible, que je vous raconterais tout ce qui s'est passé. Eh

bien donc, Charters s'efforce d'amadouer Hogenauer. Il feint de s'intéresser à ses expériences. Hogenauer les lui explique en détail, et Charters profite de l'occasion pour insinuer que ce genre de gymnastique mentale est assez mauvais pour la santé.

Stone se redressa.

— J'ai saisi ! dit-il. Charters suggère que Hogenauer devrait aller voir le docteur Antrim, dans la soirée précédant l'expérience, pour se faire examiner. C'est encore Charters qui suggère que Hogenauer devrait demander du bromure, et en prendre avant de commencer l'expérience !

Merrivale acquiesça :

— C'est cela même. Ils parlaient donc du D^r Antrim, dans ce cabinet de travail, la porte fermée. Et Bowers, rentrant tard, et entendant le nom d'Antrim revenir à intervalles réguliers dans la conversation, s'imagine que c'est le docteur en personne qui est là avec son patron.

— Venons-en maintenant à la valse des flacons. Ceux-ci ont été réellement intervertis dans la pharmacie, et on a vraiment collé de fausses étiquettes dessus. Charters a manigancé tout ça le soir précédant la visite de Hogenauer. Il a pu entrer facilement par la porte-fenêtre. Et voilà le piège tendu.

— Mais quelqu'un a posé, sur ce point, une question très révélatrice touchant le caractère de Charters : si l'assassin a vraiment échangé les flacons, pourquoi a-t-il poussé la minutie jusqu'à les remettre ensuite à leur vraie place ? Et voilà la réponse : parce que la conscience de Charters l'aiguillonnait toujours d'une façon saugrenue ; même morte, elle continuait à l'aiguillonner, comme une guêpe qui, en expirant, laisse son dard dans la piqûre. Voyez-vous, je soupçonne que, pour Charters, empoisonner un étranger n'est pas une faute aussi répréhensible que d'empoisonner un compatriote. Il était donc résolu à tuer Hogenauer. Mais il ne pouvait pas supporter l'idée que quelqu'un d'autre, quelqu'un à qui il ne voulait pas de mal, aurait pu avaler ensuite, par sa faute, une dose mortelle provenant de ce flacon. Et, pardessus tout, une dose mortelle donnée par les mains de M^{rs} Antrim.

— Donc, interrompit Evelyn, pendant les quinze ou vingt minutes qu'a duré la promenade d'Antrim, Charters s'est introduit...

— Non ! coupa âprement H.M. Ce n'est pas ça du tout que je veux dire. Parce qu'alors il n'y aurait pas eu de quiproquo au sujet de cette fenêtre à coulisse. Réfléchissez encore. Antrim est sorti pour se promener. La maison est encore ouverte et les lampes allumées. Mais

où Antrim a-t-il dit qu'il était allé se promener ?

— Sur la falaise, juste derrière la maison, répondit Evelyn.

— Oui. Donc, avec de la lumière partout, Charters n'aurait pas pu entrer sans être vu. Et, avant d'aller se coucher, Antrim a verrouillé les portes. Mais il fallait cependant que Charters entrât. Il entre effectivement cette nuit-là, mais beaucoup plus tard. Pourtant, il y avait encore quelque chose qui le tourmentait. Sa trame avait des trous. Il avait bien échangé les flacons la veille, et venait de les remettre en place après la visite de Hogenauer. À présent, Hogenauer avait sa ration de poison en poche. Mais imaginez que personne n'ait remarqué la mystérieuse inversion, ce que Charters tient essentiellement à faire remarquer ? Imaginez qu'on en vienne à croire, tout bonnement, que c'est M^{rs} Antrim qui a donné intentionnellement le poison à Hogenauer, comme l'a pensé Evelyn ?

— Croyez-vous qu'il ait pu prévoir cela ? demanda Evelyn. J'en doute.

— Pour être franc, je ne crois pas qu'il l'ait prévu. Soyons beaux joueurs, et voyons ce que Charters a fait. Pour bien démontrer qu'un étranger a dû s'introduire dans la pharmacie, il établit une preuve irréfutable (elle n'était pas fameuse, mais il fallait avant tout qu'elle fût aveuglante) destinée à faire croire que la fenêtre à coulisse a été fracturée.

— Arrêtez ! interrompit Stone. Rien ne va plus ! Vous ne pouvez pas jouer sur deux tableaux à la fois. Vous prétendez que Charters est entré et qu'il a établi une preuve irréfutable, c'est-à-dire qu'il a fracturé de l'intérieur le verrou de la fenêtre à glissière et qu'il a simulé, toujours de l'intérieur, des éraflures bien visibles sur l'appui de cette fenêtre. Très bien. Mais vous avez dit également qu'aucune autre fenêtre ou porte dans la maison ne portait de traces d'effraction ! Dans ce cas, comment Charters a-t-il pu entrer pour faire ces marques de l'intérieur, puisqu'il n'y avait pas moyen d'entrer ?

H.M. manifesta de nouveau une sorte de joie mauvaise.

— Oh ! si, mon garçon ! N'importe qui aurait pu entrer. Et sans laisser de traces de son passage sur la porte-fenêtre. C'est-à-dire, n'importe qui ayant à sa disposition un assortiment complet d'outils de cambrioleur les plus soignés et les plus modernes. Or, Charters était le seul à posséder un tel assortiment. C'est ce matériel-là qu'il a prêté à Ken la nuit suivante.

Après un silence, H.M. poursuivit son récit :

— Voilà ce que j'ai essayé de vous démontrer. C'est pour ça que j'ai tant rabâché au sujet de cette fenêtre à coulisse. Et, nom de nom,

Charters, en défendant Antrim, a bien failli lâcher la vérité. Talonné par moi, Charters a fait ressortir comme le mari et la femme avaient pu être sincères tous les deux. Je vous ai dit que les plus petits détails avaient leur importance. Charters a fracturé cette fenêtre de l'intérieur, de façon à faire le moins de bruit possible. Il l'a fracturée avec un couteau à cran d'arrêt : ce même couteau dont il vous a fait présent quand je vous ai envoyé, Ken, cambrioler l'hôtel Cabot à Bristol.

— Mais l'ennui, voyez-vous, c'est que, quand Charters s'était glissé dehors cette nuit-là, Serpos l'avait aperçu.

— Serpos l'a pour ainsi dire avoué devant moi. Ce qui suffit à expliquer le dernier mystère de cette histoire. Je veux dire le coup de téléphone reçu à l'hôtel Cabot à 3 h 05, et au cours duquel un inconnu a chuchoté : « Ici « L » à l'appareil. Désirez-vous savoir la vérité au sujet de l'argent ? » Puis l'inconnu s'est mis à rire. C'était Serpos qui parlait, avec Charters à ses côtés, pour faire du chantage. Rappelez un peu vos souvenirs : vous savez qu'Antrim a regardé en bas par-dessus la rampe et a vu Serpos appuyé contre l'escalier. Mais il n'a pas vu qu'il y avait encore une autre personne. Une personne que l'escalier lui cachait. Une personne qui était là, suant à grosses gouttes. Charters.

— Je veux bien l'admettre, dis-je. Mais pourquoi Serpos a-t-il eu l'idée d'appeler Keppel ? Où était le chantage là-dedans ?

Merrivale poussa une série de grognements.

— Ah ! C'est précisément ça que je voulais arracher à Serpos quand je l'ai interrogé devant vous tous. Je voulais savoir jusqu'à quel point il était au courant de ce qui s'était passé, au courant de l'expérience de Hogenauer. Serpos a reconnu avoir tout deviné depuis longtemps. Il a reconnu avoir eu un compte rendu complet des circonstances de la mort de Hogenauer, grâce aux bavardages du flic qui l'avait ramené à Torquay. Notre ami Serpos est un garçon habile, vous l'avez déjà constaté. Il savait ce qui devait arriver, et quel serait le rôle de Keppel. Et il avait vu Charters se glisser dehors la nuit précédente.

— Serpos a deviné que Charters avait ?...

— Ça, et le reste. Serpos a deviné, à distance, en entendant parler de l'enveloppe pliée en deux, que Hogenauer avait donné du poison à Keppel, en toute innocence. Et ce charmant petit Serpos affronte Charters : « Vous n'avez pas tué qu'un homme, mon cher, vous en avez tué deux. Voulez-vous que j'appelle Bristol, pour vous en donner la preuve ? Voulez-vous que j'appelle aussi la police ? Ou bien préférez-vous me protéger, et me donner une part du magot ? » Voilà le chantage en question ! Et, là-dessus, Serpos appelle Bristol : « Allô !

l'hôtel Cabot ? Passez-moi l'appartement de M^r Keppel, je vous prie... Ça ne répond pas... Si, ça répond. C'est justement un inspecteur de police qui est à l'appareil. Allons, Charters, décidez-vous !... Ici « L » à l'appareil. Désirez-vous savoir la vérité au sujet de l'argent ? » Et, Charters, suant à grosses gouttes, s'exécute.

H.M. se tut un instant, puis reprit :

— Comprenez-vous maintenant ? Si Charters avait eu plus de courage il aurait tué Serpos. Moi, c'est ce que j'aurais fait à sa place. Et je tournais et retournais cette idée dans ma tête, pour essayer de prévoir ce que Charters allait faire. La falaise était tout près, et la nuit était noire. Mais Charters n'aurait pas fait une chose pareille.

— Voilà où nous en étions quand vous êtes revenus de Bristol. Maintenant, je pense que vous saisissez où je voulais en venir avec toutes mes questions. Je n'ai pressé personne, sauf quand je savais trouver quelque indication menant à la vérité. J'ai évité de m'engager dans des voies trop évidentes, quand je savais qu'elles ne mèneraient nulle part. J'ai essayé de dépouiller l'affaire le plus possible, pour faire comprendre à Charters, en son âme et conscience, que je savais la vérité. Il a dû avoir un sale coup quand il a appris que « L » était mort, de la bouche même de la propre fille de l'intéressé, laquelle habitait pour ainsi dire à sa porte, à l'insu de tous, depuis si longtemps.

— Charters a subi un véritable feu d'artifice de surprises désagréables ! J'avais arrangé tout ça exprès. Mais il ne s'en apercevait pas, ou, du moins, il ne voulait pas s'en apercevoir. L'assassin chevaleresque grinçait des dents, et conservait ses manières cassantes.

— Tout était maintenant net et précis. Nous combattions à visage découvert, et Charters s'en rendait parfaitement compte. Enfin, il a fallu que j'en arrive à l'inéluctable. Vous souvenez-vous de la figure de Charters pendant qu'il lisait cette feuille de papier ? Il n'a jamais eu les lèvres plus serrées, ni l'allure plus raide, mais il fallait voir sa tête ! Il a disparu de la maison comme il a disparu de nos vies. Allons, mes enfants, courage ! Oubliez les démons. Nous voilà bientôt arrivés à Londres, et c'est aujourd'hui que vous vous mariez.

— Il ne vous reste plus qu'une seule chose à nous dire... commençai-je.

— Attention à ce camion ! glapit Stone, sacré nom de...

J'esquivai de justesse la rencontre avec le camion qui me chargeait comme un éléphant mâle, puis nous nous engouffrâmes dans le flot de la circulation du faubourg de Hammersmith. Mais je n'en étais pas moins fermement décidé à obtenir la réponse à une dernière question.

Cette question resta ancrée dans ma tête pendant toute la ruée fiévreuse qui suivit. Je passe rapidement sur la plupart des événements qui se déroulèrent alors. Nous avions télégraphié pour qu'on m'apportât mon habit chez H.M., dans Brook Street, de façon à ne pas perdre une seconde. Sandy Armitage, mon garçon d'honneur, était un ami sur lequel on pouvait compter, et je savais qu'il se serait mis en quatre pour que rien ne cloche. Je dois avouer que tout ceci m'apparaissait comme à travers un songe, car un homme a plutôt tendance, le jour de son mariage, à oublier les meurtres et les aventures sinistres. Et pourtant, cette infernale question ne me lâchait pas.

Je passe sur la scène qui eut lieu quand trois hommes crasseux, pas rasés et aussi peu présentables que possible déposèrent la mariée au bas des marches de sa propre maison, dans Mound Street, à l'instant précis où les cloches nuptiales carillonnaient triomphalement 11 heures. Le père d'Evelyn était allé jusqu'à descendre sur le perron, dans un tel état de rage apoplectique que tout commentaire était impossible. Je dis que je passe sur ce spectacle, mais je ne peux pas m'empêcher de signaler que je vis là, pour la première fois de ma vie, un major général danser littéralement sur le trottoir. Je passe également sur les scènes qui se déroulèrent chez Merrivale pendant que nous nous apprêtions. Il fallait dénicher une jaquette pour Stone, et la seule que nous pûmes trouver appartenait au maître d'hôtel de H.M., un tout petit bonhomme trapu. Je ne pus arriver à joindre Sandy Armitage, mais il avait laissé un mot annonçant que tout était prêt, qu'il me retrouverait à l'église, et qu'il aurait un plaisir immense à me tordre le cou.

Une fois de plus, la voiture fila à travers les rues ensoleillées, et maintenant, j'étais sûr que nous atteindrions l'église avant Evelyn :

— Nous arriverons à temps ! s'écria Stone, avec l'expression tendue d'un homme guettant une exécution. (Il indiqua Big Ben, au moment où nous passions devant.) La demie moins une ! Nous...

— Avant que nous y soyons, dis-je à Merrivale, il faut que je vous pose une question sur laquelle vous allez sécher. Une chose que vous ne serez pas capable d'expliquer.

— Voulez-vous parier ? dit H.M. en maltraitant son faux col. (Il avait horreur des vêtements de cérémonie, et on l'avait plus d'une fois entendu exprimer vertement son opinion à ce sujet.) De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, d'un exemple de la perversité inhérente aux affaires humaines. Vous avez dit que les moindres petits faits, comme une trousse d'outils de cambrieur, une gaffe au cours d'une conversation téléphonique, un faux billet de cent livres, avaient leur place dans

votre récit. Mais il y en a deux qui n'ont pas trouvé à se loger.

— Ah ! Lesquels ?

— Un livre de sermons, répondis-je, et un costume de pasteur. J'ai été forcé d'endosser l'habit ecclésiastique, et de trimbaler le livre de sermons. Si vous parvenez à expliquer la nécessité d'un livre de sermons et d'un hab...

À ce moment, j'arrêtai la voiture, et Sandy Armitage bondit sur le marchepied.

— Dieu soit loué ! Vous voilà enfin ! Rassure-toi, Ken, ce n'est qu'après la cérémonie que je m'offrirai la satisfaction de te casser la figure, car tout va de travers pour le moment. Peut-être votre arrivée arrangera-t-elle les choses. Nous avons des ennuis avec le pasteur.

— Le pasteur ? Qu'est-ce qu'il a le pasteur ?

— Vous savez bien, dit Sandy, le grand copain du général, celui qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans, et qu'il a fait venir du Canada tout exprès pour vous ligoter dans les liens du mariage. Eh bien, ce pauvre pasteur a eu tous les embêtements de la terre. Il paraît qu'il venait de Plymouth par le train transatlantique la nuit dernière, et qu'il a eu affaire à deux fripouilles de bas étage, un homme et une femme, et que... Bref, il a passé la nuit en prison à Bristol, et le général Cheyne vient seulement de réussir à l'en faire sortir. Ce brave pasteur est absolument fou de rage. Il dit qu'il ne sait malheureusement pas le nom des voyous du train mais qu'il les reconnaîtrait entre mille, et qu'il finira bien par les retrouver, dût-il remuer ciel et terre. J'ai l'impression que le jour où il leur mettra la main dessus, il y aura du sport !...

ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTE

Bigre ! la situation se corse. Cambrioler — sur ordre de sir Henry Merrivale — la demeure d'un savant fou mâtiné d'espion allemand, c'est une chose. Découvrir ledit savant fou raide mort pour avoir forcé sur la strychnine, c'en est une autre. Surtout quand on a la maréchaussée aux trousses. Voilà pourquoi Ken Blake aimerait en rester là. Mais c'est compter sans Merrivale, qui le charge aussi sec d'un autre cambriolage. Chez un autre savant, ami du précédent. C'est ce qu'on appelle avoir de la suite dans les idées... Ken Blake n'a plus qu'à croiser les doigts. Pourvu qu'il ne tombe pas sur un second cadavre...

La cinquième énigme résolue par sir Henry Merrivale, et sans doute une des plus brillantes.



9 782702 419656

52/0245/2



catégorie

4

Dépôt légal Impr. 4567-5 Édit. 4496 11/1989